RÉGINA YAOU

LE GLAS DE L'INFORTUNE





LE GLAS
DE L'INFORTUNE

RÉGINA YAOU

LE GLAS DE L'INFORTUNE

Roman

CEDA
04 B.P. 541 Abidjan 04
Côte d'Ivoire

Nouvelles Éditions Ivoiriennes
01 B.P. 1818 Abidjan 01
Côte d'Ivoire

DU MÊME AUTEUR

N.E.A.
Lezou Marie ou les écueils de la vie (Coédition Edicef), Paris, 1982.
La révolte d'Affiba, Abidjan, 1985 - *Aihui Anka,* Abidjan, 1988

N.E.I.
La révolte d'Affiba, Abidjan, 1997 (réimpression)
Le prix de la révolte, Abidjan, 1997
Aihui Anka, Abidjan, 1998 (seconde édition)

Collection Adoras
Symphonie et lumière, Abidjan, 1999
Cœurs rebelles, Abidjan, 1999
La fille du lagon, Abidjan 2000
Les miraculés, Abidjan, 2001

PASSERELLE
Les germes de la mort (tome I), roman, Abidjan, 1998

CEDA
L'indésirable, Abidjan, 2001.

PUCI
Collection Clair de Lune
Toi, Lana
Le contrat
L'amour en exil
Deux pièges pour un cœur
Tendres ennemis.

ISBN : 2-86394-521-1 CEDA
ISBN : 2-84487-260-3 NEI

– À ma sœur Marie-Laure qui insista pour porter chez l'éditeur La Citadine, *manuscrit qui me permit d'être découverte.*

– À l'abbé Anaclet Frindéthié, mon cousin, qui m'encourageait et riait sous cape, m'appelant « la poétesse ».

– Au Pr Béda Y. Bernard, le père que mon cœur a choisi.

L'auteur

PREMIÈRE PARTIE

Les branches des arbres descendaient pour consoler Métchi, la brise lui fredonnait une chanson. La mer, courroucée, se levait et se laissait tomber avec fracas. *An yé*[1] *! An yé* ! Le soleil refusait de se montrer alors que ses atours trahissaient sa présence.

An yé ! An yé ! Les yeux de sa mère se dissolvaient dans un fleuve de larmes. *An yé ! An yé* ! Douleur, douleur, quel est ton véritable nom ?

An yé ! An yé !

Métchi partait vers l'inconnu. *An yéé* ! Non, Métchi, mon enfant, viens !

Il était une fois...

Non, ceci n'est pas un conte !

C'est l'histoire d'une existence lourdement grevée d'hypothèques, l'histoire de Métchi.

An yé ! An yé !

1. *Exprime quelque chose de grave, de triste.*

1.

L'aube pointait du nez. Dans la case divisée en deux compartiments, les enfants dormaient. Une fille et un garçon. C'était ce que le sort avait bien voulu leur concéder. N'drin, la mère, habitée par un lourd pressentiment, n'avait pour ainsi dire pas fermé l'œil de la nuit. Des cauchemars l'avaient visitée sans qu'elle sût pourquoi. Lorsqu'elle avait vu Mambo quitter sa couche et la rejoindre dans la cour, l'angoisse avait fondu sur elle, enfermant son cœur dans ses serres impitoyables. Maintenant elle attendait la sentence.

– Femme, es-tu ressuscitée ?

– Je suis ressuscitée et je te vois.

– Bonjour.

– Bonjour, mon homme.

Sans rien ajouter, Mambo se mit à arpenter la cour. Chacun de ses pas pesait sur la poitrine de N'drin. Il semblait à cette dernière que l'oxygène refusait d'entrer dans ses poumons. Quelle tornade allait s'abattre encore sur elle ? Huit enfants, il n'en restait plus que deux. Elle ne possédait ni pagne de prix ni bijou. Ses enfants, c'était son seul bien. Si elle en avait perdu, c'était parce qu'elle ne pouvait se battre en duel avec la mort. Aucun humain ne les lui enlèverait jamais.

– Femme, écoute-moi. Ce que j'ai à te dire est de la plus haute importance.

N'drin tressaillit, tous les sens en éveil. Son cœur lui monta à la gorge. Elle déglutit pour le faire redescendre. Le souffle lui manquait. Que lui voulait cet homme, son mari ? Feuille morte

dans la tempête, elle était agitée et malmenée par ces quelques mots qu'avait prononcés l'homme.

– J'ai décidé d'aller à Ammantchè pour voir le chef du village, dit Mambo d'un air pénétré.

Le cœur de N'drin fit un autre bond qui engendra mille chandelles devant ses yeux. Mambo, hum ! Cet homme-là lui rongeait la vie depuis des années. Peut-être voulait-il l'achever maintenant.

– Je te disais que j'avais la ferme intention d'aller voir le chef du village d'Ammantchè. Je vais lui emprunter de l'argent.

– De l'argent ? Mais pourquoi ? balbutia-t-elle.

– Quelle question, femme ! Je compte m'acheter du matériel de pêche et un fusil. J'ai besoin de faire autre chose que cultiver la terre. Écoute, femme, je ne veux pas avoir à le répéter. Je ne peux faire autrement. Nous avons besoin de cet argent. Je veux faire quelque chose de ma vie, vois-tu.

Ainsi parlait l'homme.

– Oui, mais tu sais que l'huile que nous produisons nous aide à peine à couvrir nos besoins. Comment rembourserions-nous la dette si ce que tu entreprends ne marchait pas ? Notre dénuement est si grand que personne ne se hasarderait à te prêter de l'argent, tu le sais bien.

– Pas si j'offre de bonnes garanties.

– De bonnes garanties ? Qui voudrait se porter aval pour toi ?

N'drin sentait le danger ramper vers elle. Elle le sentait également sourdre de la portion de terre sur laquelle elle était assise. Quelle catastrophe se profilait à l'horizon ? se demandait-elle encore, incrédule.

– Oui, un aval comme nos us nous le permettent.

– Que veux-tu dire, mon homme ? Donner quelqu'un en gage ? Qui ?

– Tu l'as très bien compris, femme, répliqua calmement l'homme.

N'drin aurait voulu rouler sur le sol, hurler son désarroi. Mais cela ne se faisait pas, surtout d'aussi bon matin. Imperturbable, Mambo la détaillait de son regard perçant. Celui qui s'était

contenté de déposer sa semence dans un réceptacle avait parlé, il avait décidé. N'drin, qui avait porté Métchi dans son ventre des mois durant, N'drin, qui avait sué sang et eau dans la gésine, devait s'incliner. Elle lui devait soumission.

Comme une lionne, elle se défendrait. Elle ne laisserait personne s'introduire dans sa tanière pour lui prendre encore un de ses petits. Non, non, non ! Jamais, jamais, jamais !

– Je t'en prie, Mambo, tu ne peux pas faire cela.

– Trouve donc une alternative, femme. Donner son enfant en gage, cela se fait. Ne me regarde donc pas comme si j'étais un bourreau.

– Mambo, par pitié. Métchi est tout ce qui me reste.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Et Owotam ?

– Cet enfant est encore au sein, mon homme. Ne va-t-il pas s'en aller comme les autres ? Souviens-toi, c'est vers deux ans qu'ils s'enfuient tous !

– Celui-ci ne s'en ira pas. Qu'avons-nous fait à Dieu, hein femme ?

– Pourquoi veux-tu sacrifier la seule fille qui me reste ? Non, non et non, Mambo. Tu ne feras pas cela.

– As-tu quelque chose à m'imposer, toi ? C'est nouveau ça !

– Prends ma vie ou plutôt ce qu'il en reste. Mais de grâce, ne touche pas à mon enfant.

– Tais-toi, insolente ! Depuis quand as-tu appris à hausser le ton lorsque tu t'adresses à moi ? Femme de malheur ! Dans ma famille, personne n'a perdu autant d'enfants que moi. J'en aurais épousé une autre que les choses auraient été différentes. Qu'est-ce que tu m'as apporté dans ce foyer ? Rien, strictement rien ! Les pieds de la prospérité n'ont jamais foulé le seuil de notre maison. D'année en année, nous nous enfonçons dans la misère. Les Blancs préfèrent maintenant traiter directement avec les peuples lagunaires ; ne faut-il pas chercher à diversifier les activités ? Je vais, dans les jours qui viennent, emmener Métchi à Ammantchè. J'ai parlé !

– Laisse-moi y aller. Je vais rester chez le chef, devenir sa captive. Je travaillerai pour lui pour le restant de mes jours. Je t'en prie.

– Femme, aie peur du ridicule. Qui donc a besoin de toi là-bas ?

L'air de commisération qui accompagna ces paroles fut comme un coup de massue. N'drin, jambes flageolantes, s'étala de tout son long. Mambo se leva sans un mot et entra dans la case.

Souffrance, quel est ton nom ? *Oho bo, bo, bo* ! Depuis quand un pauvre s'endette-t-il ? Avec quoi paiera-t-il ? Une mère pleure en vain. Son cœur crie en pure perte. Qui viendra à son secours ? L'héritage se fait par les femmes, mais un père a droit de vie ou de mort sur son enfant. Que faire, que dire ? Douleur, qui es-tu ? Inflexible, tu étreins les entrailles d'une mère. Pourquoi ?

N'drin donna libre cours à sa détresse. Des torrents de larmes lessivaient son âme. Son cœur cognait dur à la porte d'un implacable destin qui se refermait sur elle.

Mambo avait repris place sur sa couche. Comment faire pour que les femmes changent ? Chez ces êtres étranges, on ne réagit que par les tripes. Comment N'drin pouvait-elle s'imaginer qu'il ne lui coûtait rien de donner sa fille en gage ? Avait-il seulement le choix ? Le sort tenait un couteau appuyé sur sa gorge et il luttait pour sa survie. Il n'avait pas l'intention de vendre Métchi, tout de même ! Elle ne constituerait qu'une garantie. Il serait à même d'honorer sa dette vis-à-vis du chef d'Ammantchè et de récupérer son enfant. Dans l'intermède, elle se serait rendue utile en aidant la maisonnée du chef. À la fin de cette période de formation, elle serait une femme mûre pour le mariage. Bien des gens avaient mis leur fille en gage, et tout s'était bien passé. Pourquoi serait-ce différent dans son cas ?

– Je te connais, je te connais, chantait le vent. Quelle entreprise as-tu pu mener à son terme ?

– Cette fois-ci je ne raterai pas mon coup ! Parole de Mambo.

– Je te connais, je te connais. As-tu jamais tenu parole ? murmurait la cendre dans l'âtre.

– Mambo, hum, hum, hum ! Mon enfant, mon enfant ! Ne me l'arrache pas ! psalmodiait N'drin, mère éplorée, mère évidée, mère dépouillée.

Quel rempart contre cette rumeur qui s'élevait de la mer quelque peu calmée ? Ce serait demain déjà ! Demain que Mambo, se servant de Métchi comme échelle, commencerait son ascension sociale ? N'drin n'osait le croire.

– Chatte, tu es, N'drin, chatte tu es. On t'enlève toujours tes petits ! Chienne, chienne tu es, n'est-ce pas ? On éparpille le fruit de tes entrailles ! Et tu laisses faire ces bourreaux.

– Qui es-tu ? Qui es-tu pour me parler ainsi ?

– La voix de ta conscience, N'drin, la voix de ta conscience.

– Voix menteuse ! Ne vois-tu pas que je suis pieds et poings liés ? Je suis une sans-voix, qui parlera pour moi ? Mes enfants ? Je les ai "fait prendre *n'kpohou*[2]" pour que la mort ne me les enlève plus, mais elle ne respecte pas nos accords. Elle triche et moi qu'y puis-je ? À présent, Mambo s'en mêle aussi. Que puis-je contre lui ?

Et N'drin de continuer de verser des flots de larmes évacuant un chagrin gros comme le globe terrestre. Toute la misère et la détresse du monde s'y étaient donné rendez-vous.

Quel bouclier contre ce bruissement qui s'écoulait de la source ?

L'onde soupirait, se lamentait de ce qu'elle ne verrait plus Métchi. Bientôt, très bientôt, elle ne la verrait plus. « Ô Métchi, ô douce amie, où vas-tu ? Eh ! Mambo ! Oh ! Mambo ! Oh ! pourquoi fais-tu cela ? » Ces pleurs coulaient jusqu'à N'drin, mère crucifiée.

Mambo restait sourd à toute supplication.

Le jour mourut brutalement. Du moins selon N'drin épouvantée par le départ imminent de sa fille. À qui confier ce fardeau si lourd à porter ? Mambo ne souffrait pas qu'elle fît part de leurs problèmes conjugaux à autrui, fût-il un proche membre de leur famille. Ce terrible secret qui tournoyait au tréfonds d'elle-même, comment s'en défaire sans s'attirer les foudres de Mambo ?

Irait-elle encore pleurer dans le giron de Bahanan ?

---

2. *Pacte avec la mort conclu par une mère qui perd beaucoup d'enfants.*

2.

Aux aurores, Mambo avait comme fui sa couche. Drapé dans son unique ensemble en pagne wax, chaussé de sandales, il avait quitté sa cour sans s'expliquer avec N'drin, son épouse. Cela lui fendait le cœur de la voir se traîner à travers la maison avec cet air de chien battu. En effet, depuis qu'il lui avait fait part de son intention de donner leur fille en gage d'un prêt, elle vivait la larme à l'œil.

Mambo marchait tête basse dans la fraîcheur matinale en maugréant. Pourquoi le chargeait-on de tous les maux de l'humanité ? Il n'avait pas beaucoup de chance, certes, mais il était tout sauf un mauvais bougre ! On le disait dur, intransigeant, peu sociable. On est comme on est. C'est à prendre ou à laisser ! On l'accusait de mener sa maison d'une main de fer. Non, il agissait comme son père. Et le père de son père avant ce dernier. Qui donc osait insinuer qu'il n'aimait pas N'drin ? Elle l'énervait souvent, mais il l'aimait beaucoup. Et puis cela ne l'indisposait nullement, cette réputation d'homme au cœur de granit.

Le chef, entouré de ses conseillers, se tenait au milieu de la cour. C'était le jour où se rendait la justice à Ammantchè. Cependant, en homme avisé, le chef avait décidé de recevoir Mambo avant que la cour ne fût pleine de monde.

Mambo, le cœur battant à un rythme effréné, mit genou à terre, présentant ses respects au chef. Ce dernier, un homme grand, mince, au regard d'aigle, hocha la tête. Le porte-parole du chef répondit à sa place et demanda au visiteur les nouvelles du matin.

– Je réponds seulement à la convocation de mon seigneur.

– Ah ! sois le bienvenu, répliqua le porte-parole. Chef, il est venu parce que vous l'avez mandé.

– Demande-lui la deuxième nouvelle.

– Frère, la deuxième nouvelle, reprit le porte-parole.

– La faim, c'est la faim seulement qui conduit mes pas. L'infortune a élu domicile dans ma vie. J'ai beau lutter avec elle, jamais je n'ai eu le dessus. Las de tant de tourments, j'ai décidé de venir solliciter l'aide de mon seigneur.

– Demande-lui ce qu'il veut exactement, fit le chef d'un ton abrupt, prenant de court son porte-parole.

– Frère, parle sans crainte, ni honte !

– Comme j'en avais fait informer mon seigneur, je sollicite un emprunt pour investir dans la pêche et la chasse.

– Bien, frère. Quel montant ?

– Ce que mon seigneur voudra bien me concéder.

– Chef, cet homme sollicite un emprunt du montant porté à votre connaissance hier.

– Homme !

– Mon seigneur, j'écoute.

– Homme, ce que tu demandes, c'est une grosse somme. Une très grosse somme, selon l'émissaire que tu m'as précédemment dépêché. Comment comptes-tu me rembourser cela ?

Mambo tremblait. Pourquoi le chef lui posait-il toutes ces questions ? L'émissaire n'avait-il pas donné au chef les explications et garanties auxquelles il pouvait s'attendre ? Cherchait-il à l'humilier et à le renvoyer à sa misère quotidienne ?

– Homme, je te parle ! fit le chef de sa voix de stentor, sentant qu'il avait en quelque sorte désarçonné son interlocuteur.

– Au fur et à mesure que je ferai fructifier l'argent que vous m'aurez fait l'honneur de me prêter.

– Je n'ai pas entendu parler de toi comme d'un infatigable travailleur.

– Je ne suis pas paresseux, mon seigneur. Seule la malchance s'amuse à s'attacher à mes pas. Je travaille la terre,

mais elle me donne peu, contrairement à mes amis. C'est pour cela que j'ai pris la résolution de me reconvertir dans la pêche et la chasse.

– Sais-tu tenir un filet ou un fusil, homme ?

– Oui, mon seigneur. Dieu m'a fait la grâce de me créer adroit dans ces deux domaines.

– Homme, les temps sont durs. On ne peut prêter beaucoup d'argent sans s'entourer de garanties. Quelqu'un se porterait-il aval pour toi ?

– Non, mon seigneur, personne.

– Ah ! Qu'as-tu donc à offrir, toi qui, selon tes dires, ne possèdes rien ?

– Je peux donner... un... de mes enfants.

– Ah bon ! C'est un grave engagement que tu prends là, homme ! J'ai chez moi de nombreuses personnes oubliées là par leurs familles. Un grave engagement. Le sais-tu ?

– Je le sais, mon seigneur. Mais c'est contraint que je m'impose ce sacrifice.

– Voici mes conditions : je te prêterai de l'argent, en échange, tu conduiras donc dans ma maison un enfant de sexe féminin. Cette fille sera élevée avec les autres enfants de ma cour. Je te la rendrai le jour où tu auras fini d'éponger ta dette. Si tu n'honores pas ta parole, elle fera partie de ma maison à jamais. Les tiens ne disposeront même pas de sa dépouille mortelle si elle nous quittait avant l'effacement de la dette. Tu mets en péril ton droit de paternité.

– Tes conditions seront les miennes, ô mon seigneur. Je travaillerai dur, je te paierai et je récupérerai mon enfant. Mon cœur souffre, mais la faim ne connaît pas la pitié.

– C'est entendu. Homme, j'en ai fini. Mon conseiller financier s'occupera de toi d'ici la fin de la matinée.

– Merci, mon seigneur. Que Dieu te le rende au centuple.

Mambo s'inclina bien bas, et, à reculons, se retira. Le visage en feu, il s'enfuit presque de la cour du chef. Bien qu'il eût l'étrange sentiment d'avoir commis l'irréparable, il rejetait d'un revers de la main tout reproche de sa conscience. Le plus dur ne venait-il pas d'être accompli ? Maintenant, il ne restait plus

qu'à attendre la convocation de Mssè pour récupérer son dû. Enfin, enfin, le bout du tunnel était en vue ! Enfin, enfin, le glas de l'infortune, le glas de la galère sonnait !

*

* *

Ce jour-là, lorsque le soir vint déplier sa natte pour recevoir dame lune et que les étoiles s'accrochèrent à son pagne sombre, Mambo sortit de la cour sans avoir rien dit à N'drin. Elle s'y accoutumait difficilement, mais qu'y pouvait-elle ? Le vent avait, de toute façon, commencé à colporter la nouvelle de la visite matinale chez le chef du village voisin ; et N'drin n'ignorait rien de ce qui se tramait contre elle. Mambo avait tenu parole et se préparait à donner Métchi en gage au chef. L'homme pensait qu'il portait ainsi le deuil de l'infortune ; en fait, il faisait sonner le glas pour elle, N'drin, la mère de l'enfant qu'il allait immoler, sur l'autel de ses ambitions.

L'homme rentra de sa randonnée, quelques poissons liés autour d'une corde qu'il tenait à la main. Sur ses lèvres flottait un sourire indéchiffrable. N'drin crut y lire son arrêt de mort. La lueur de triomphe qui éclairait son regard d'habitude si dur avait quelque chose d'obscène qui contraignit N'drin à détourner le sien.

– Femme, je te salue.

– Homme, je te salue.

– Cuisine-moi ces poissons. Je viens de les acheter. As-tu préparé de l'attièkè ?

– Oui.

N'drin ne fut pas plus prolixe. Qu'avait-elle à partager avec ce bourreau d'enfants qui vendait sa propre fille pour un hypothétique bien-être ? Dans la semi-pénombre qui entourait la cuisine, bien des larmes glissèrent sur les poissons en même temps que le couteau. D'autres tombèrent dans l'eau qui, plus tard devait servir à laver ces poissons. D'autres encore s'infiltrèrent dans le piment qu'elle réduisait en pâte en l'écrasant comme un ennemi qu'elle aurait voulu éradiquer de la surface de la terre.

– *Daidé*[3] ! s'écria Métchi qui venait de faire irruption dans la cour. Où étais-tu durant toute cette journée ?

– Ah ! petite, te voici ! Je croyais que tu dormais déjà.

– Hein, *daidé*, où étais-tu ?

– À Ammantchè. Le chef voulait me voir. Est-ce que tu sais que sa femme a beaucoup d'estime pour toi et qu'elle désire que tu viennes vivre chez eux ?

– C'est vrai ? Mais elle ne me connaît pas, la femme du chef.

– Mais si, mais si ! Tu ne te souviens donc plus qu'on est allé deux fois chez eux pour une fête ?

– Ah ! si *daidé*. J'aurais bien voulu aller vivre chez le chef, mais ma mère serait seule ici avec mon petit frère.

– Sais-tu que le désir du chef est comme une loi, mon enfant ? Un jour ou l'autre, il faudra que je te conduise chez lui. Quelques mois après, j'irai te chercher.

– D'accord, *daidé*, dit la fillette qui entra dans la case.

La colère se mouvait en une ronde infernale dans le ventre de N'drin. Le monstre ! pensait-elle. Rien ne lui répugnait, il mentait effrontément à l'enfant pour l'attirer dans le piège qu'il lui avait tendu.

Bientôt, Mambo se retrouva face à une sauce de poisson bien odorante et un plat d'attièkè. Il se saisit de l'unique cuillère de la maison et porta à sa bouche quelques gouttes de sauce. L'homme en ferma les yeux tant cela lui parut délicieux. N'drin avait toujours été un cordon-bleu, il devait lui reconnaître au moins cela. Métchi vint rejoindre son père avec un grand *cup* d'eau fraîche. Ce dernier l'invita à prendre place à ses côtés. Elle ne se le fit pas répéter. Après s'être soigneusement lavée les mains, la petite vint s'accroupir devant son père. Son regard alla vers sa mère assise à quelques pas de là.

– N'drin, viens manger, invita alors Mambo la bouche pleine.

– "Ma main est dedans[4]".

– Ah bon ? Tu jeûnes ou quoi ?

– Non, il se trouve que j'ai déjà dîné.

– Comment as-tu fait ? Il n'y avait ni viande ni poisson !

---

3. Papa (déformation de « daddy »).

4. Formule polie pour refuser de partager un repas avec celui qui invite.

– Ce n'est pas la première fois que je me contente de manger l'attièkè avec du sel, Mambo. Et de nourrir mes enfants de la même manière.

– Je ne te comprendrai jamais, N'drin. Tu...

Les cris de l'enfant, qui venait de se réveiller, coupèrent net la tirade de Mambo. N'drin s'empressa de se lever pour aller chercher celui-ci. Elle ne pouvait trouver meilleur prétexte pour fuir la présence, de moins en moins supportable, de son mari.

Vers trois heures du matin, N'drin étendit son grand pagne défraîchi et presque élimé sur le sable de la cour. Elle se coucha, serrant contre sa poitrine le petit Owotam qui était déjà réveillé et s'était mis à babiller. Elle tapota le postérieur charnu de l'enfant pour le faire taire, afin de ne pas réveiller Mambo. Comme il se mit à rire de plus belle, elle lui mit un sein dans la bouche. Une larme roula sur la joue de la femme : maintenant que Métchi s'en allait, la mort lui laisserait-elle au moins son fils ? Il était si beau avec ses grands yeux et son abondante chevelure ! Et si gentil ! Jamais malade, il dormait beaucoup, ce qui permettait à sa mère de vaquer tranquillement à ses occupations.

N'drin, surprise par le sommeil, rêvait. Quelqu'un, vêtu de noir, tenait enchaînée Métchi, sa fille, et l'emportait. Elle se mit à crier et se réveilla en sursaut. Son soulagement fut sans borne lorsqu'elle constata que c'était juste un cauchemar et que l'aurore dépliait son pagne à son tour. Elle se leva précipitamment et prit un *cup* d'eau pour se laver le visage et la bouche avant de commencer à balayer. C'était une honte de s'être ainsi laissé avoir par le temps. Seules les femmes paresseuses ou malades attendaient le jour pour faire le ménage.

Métchi qui venait d'arriver dans la cour, sortait les quelques ustensiles sales et les deux assiettes fêlées de son père. Elle ramassa de la cendre dans le foyer froid pour récurer la marmite. Son éponge végétale à la main, la petite se mit à rêver. Était-ce bien vrai que la femme du chef d'Ammantchè la demandait, désirait qu'elle, Métchi, fît partie de sa maison ? Quel honneur ! Tous ceux qui vivaient sous le toit du chef en question étaient bien nourris et toujours bien vêtus les jours de fête. Oui, ce serait bien qu'elle y aille. Elle pourrait peut-être envoyer de la nourriture

à sa mère et à Owotam les jours de fête. Elle prendrait soin de ne pas abîmer les pagnes qu'on lui achèterait pour pouvoir en donner un à son frère. Oui, son séjour chez le chef ne pouvait qu'être bénéfique à sa famille.

– "*Kokoko*", fit quelqu'un à l'entrée de la cour.

– Nous sommes là, répondit N'drin qui avait reconnu la voix de sa sœur.

Bahanan entra, s'assit dans un coin de la cour et échangea les salutations du matin avec sa sœur. Mais celle-ci lui paraissait si bizarre, qu'elle résolut d'en avoir le cœur net. Métchi ayant compris que sa mère et sa tante avaient à parler, prit la grande cuvette et annonça qu'elle allait à la source chercher de l'eau potable.

Dès que l'enfant sortit de la cour, Bahanan se rapprocha de sa sœur et lui jeta un long regard inquisiteur.

– N'drin, que se passe-t-il ? On ne te voit plus. Cela fait quelques jours que tu n'as pas été au champ. Tu es malade peut-être, dit-elle.

– Non, ma sœur, non ! fit N'drin les yeux remplis de larmes.

– Eh ! tu pleures ? Ma sœur, qu'as-tu ?

– Rien, rien, répliqua N'drin. Donne-moi plutôt les nouvelles du matin.

– Oh ! il n'y a rien de grave. Comme je te le disais, je ne t'ai guère vue ces derniers temps et cela m'inquiète.

– C'est gentil à toi. Si je ne t'avais pas, je ne sais ce que je serais devenue dans ce village.

– N'drin, je t'en prie, explique-moi ce qui ne va pas. C'est encore ton Mambo, bien entendu.

– Qui veux-tu que ce soit ? Je ne sais ce qui a poussé notre père à me donner en mariage à cet homme.

– Ne parle pas ainsi, ma sœur. Notre père n'est plus de ce monde, il est inutile de lui faire un procès. Il a cru agir pour ton bien. Retiens tes larmes et parle-moi, ma chère.

– Mambo a vendu mon enfant. Oh ! il a vendu Métchi !

– *Ehè*[5] ! Que me chantes-tu là ? Vendu Métchi ? Un négrier a-t-il récemment visité ce village ?

---

5. Réaction face à une catastrophe.

– Non, mais Mambo a promis de donner Métchi en gage pour un prêt contracté auprès du chef d'Ammantchè !

– *Ehè* ! le chef d'Ammantchè ? Un homme aussi impitoyable ?

Bahanan posa ses deux mains sur sa poitrine comme pour comprimer les battements désordonnés de son cœur. Mambo, un homme à qui rien ne réussissait, donner quelqu'un en gage ? *Oho bobo*[6] ! en voilà une affaire !

– Oh, ma sœur, *èyika*[7] ! *Eyika* ! Nous sommes perdues, tu sais, nous sommes perdues. Nous ne sommes plus que deux de nos père et mère dans ce village et voilà que ta seule fille qui pouvait te consoler de la perte de tes autres enfants est donnée en gage ! Que t'avons-nous fait, ô Dieu ? se mit à se lamenter Bahanan.

Les deux femmes donnèrent libre cours à leurs pleurs, exactement comme si la petite Métchi était passée de vie à trépas. Elles se calmèrent lorsqu'elles entendirent la porte de la case gémir : Mambo sortait. Contrarié de voir N'drin et Bahanan les yeux rouges, il les dépassa avec son *cup* d'eau et alla faire sa toilette à l'autre extrémité de la cour en maugréant. Mais il en fallait beaucoup plus pour impressionner Bahanan.

L'homme revint bientôt, échangea les salutations et nouvelles du matin avant de réclamer son seau d'eau tiède. N'drin se leva pour remplir le grand seau en fer blanc et le porter dans la paillote qui servait de salle d'eau. Puis elle revint auprès de sa sœur. Mambo s'excusa et s'en alla le visage fermé. Bahanan n'attendait qu'une remarque déplacée pour l'agresser verbalement. La colère criait en elle, mais elle se fit violence.

---

6. *Interjection exprimant la stupéfaction.*

7. *Interjection exprimant la compassion, équivaut à* yako.

3.

Les branches des cocotiers descendaient pour consoler Métchi par des caresses, la brise lui fredonnait une chanson. La mer, courroucée, se levait et se laissait tomber avec fracas sur le sable impassible. La fille ne remarquait rien d'anormal, cependant.

An yé! An yé ! An yé ! An yé ! Anka kè[8] *!*

Le soleil refusait de se montrer alors que ses vêtements multicolores trahissaient sa présence.

An yé! An yé ! An yé ! An yé ! Anka kè !

Mambo tenait fermement la main de sa fille dans la sienne. Lentement, il la menait à Ammantchè, afin que s'écrivît une autre page de son destin.

Alors que personne n'y pensait plus, la machine s'était mise en branle. « *Tchrua, tchrua, tchrua* » chantaient les pas qui les conduisaient vers Ammantchè. La longue marche de Mambo vers la réalisation de son rêve avait commencé dans la fraîcheur de l'aube et se prolongeait dans une matinée striée de soleil.

Les oiseaux, dans les arbres, sifflaient et volaient de branche en branche. Les tourterelles roucoulaient d'un ton moqueur au passage de Mambo et de sa fille. Confiante, cette dernière tentait d'accorder ses pas à ceux de son père.

« Oh ! Métchi, oh ! Où vas-tu Métchi, où vas-tu ? Métchi, regarde-moi un peu, oh, Métchi, oh ! » plaidait le lac du village.

N'drin, comme folle, roulait d'un bout à l'autre de la cour, oubliant que Owotam dormait. Son cœur, gonflé, suintait de douleur. Dans ses mains, demeurait encore le fugace souvenir

8. Quelle histoire !

d'une sensation, celle des cheveux qui, hier encore, glissaient entre ses doigts habiles. N'drin avait natté les cheveux rebelles et glissants de sa fille comme on lave une personne défunte : pour un dernier voyage. Mambo lui permettrait-il jamais d'aller rendre visite à sa fille ? Elle n'en croyait rien. Voilà pourquoi elle voulait peler la peine qui lui collait au corps en le frottant aux grains de sable.

Mambo, le cœur un peu plus léger depuis qu'il avait quitté le toit conjugal, pressait à présent le pas. Métchi, qui avait décidément de plus en plus de mal à suivre, poussait des soupirs à fendre l'âme.

– Qu'as-tu, mon enfant ?

– Je suis fatiguée, *daidé*. Je n'en peux plus.

– Oh ! mon enfant ! Nous sommes presque arrivés !

– C'est vrai ? *Daidé*, trouve de l'eau pour moi, j'ai très soif.

– D'accord, mon enfant, d'accord.

Lui prenant la main, Mambo conduisit sa fille cinq cents mètres plus loin. Une étendue d'eau claire tapissée de sable se présenta à eux. Ravie, Métchi écarquilla les yeux.

– Que cette eau est belle et propre, *daidé* !

– Oh oui ! C'est Dieu qui l'a placée là depuis le temps de nos ancêtres.

Métchi s'accroupit, fit une coupe de sa main droite et puisa de l'eau. Elle but, puisa et but encore. Désaltérée, la fillette se sentit mieux. Elle passa encore un court moment accroupi, puis avec un autre soupir, se leva et donna la main à son père qui l'attendait patiemment. Métchi était son joker, en outre il avait toujours eu un faible pour elle. N'eût été cette terrible contingence qu'est la vie, jamais il ne l'aurait donnée en gage d'un prêt. Fallait-il ressasser cela indéfiniment ?

– *Daidé*, nous pouvons y aller, dit la fillette.

– Entendu, mon enfant. Mais je te fais une proposition.

– Laquelle, *daidé* ?

– Je te porte sur mes épaules, d'accord ?

– Oui, je veux bien !

En riant tous les deux, ils mirent le projet à exécution : Mambo se baissa jusqu'à terre, Métchi se mit à califourchon sur

ses épaules. Il se releva et se remit en marche. Heureuse comme une reine dans son palanquin, Métchi ne cessait de rire. Son père, par moments, feignait de vaciller sous le poids qu'elle représentait ; il titubait. Cela arrachait des éclats de rire frais à Métchi qui ne se doutait de rien.

Peu après leur escale au point d'eau, Mambo et son précieux fardeau atteignirent Ammantchè. Ils se dirigèrent vers la cour du chef. Sur son chemin, Mambo rencontrait sans cesse des connaissances avec qui il échangeait longuement. Métchi jetait des regards méfiants autour d'elle. Tous ces inconnus l'effrayaient soudain, sans qu'elle en sût les raisons.

Parvenus à la cour du chef, Mambo et Métchi furent accueillis par des cris de bienvenue. Anzoun, l'épouse du chef, se leva. Elle alla vers les arrivants avec le sourire et les invita à s'asseoir, tandis qu'on leur apportait de l'eau à boire. Une des jeunes filles de la maison vint chercher le maigre bagage de Métchi, un baluchon fait d'un mouchoir de sa mère, d'un pagne délavé et de deux petits cache-sexe.

Anzoun fit venir un des jeunes gens de la cour pour s'enquérir des nouvelles qu'apportait Mambo. Car l'usage exigeait que ce fût un homme qui demandât les nouvelles à un homme et une femme à une autre femme. En fille bien élevée, Métchi avait déjà rejoint le groupe des nombreux enfants peuplant cette cour.

Bientôt, une jeune femme vint avec de la nourriture pour restaurer le voyageur. Métchi avait reçu sa part dans l'arrière-cour, près de la cuisine. Elle mangeait sans arrière-pensée, savourant chaque miette avec gratitude. Hormis la tristesse qui lui avait longtemps étreint le cœur à cause de la séparation d'avec sa mère, Métchi ne ressentait aucun sentiment particulier. Il faut dire que c'était une nature heureuse, cette enfant.

De l'autre côté, face à son plat de mouton en sauce et d'attièkè, Mambo tentait de ne pas laisser sa pensée lui échapper. En effet, elle pourrait s'appesantir sur l'histoire de Métchi, ce qu'il voulait absolument éviter.

Le soir venu, Mambo se barricada derrière une armure d'indifférence et reprit le chemin de son village. À chaque pas, il lui semblait que le sable crissait, lui demandant : « Qu'as-tu

fait, Mambo, qu'as-tu fait ? » Et cela lui inspirait une sorte d'angoisse. Comment vivrait-il s'il n'arrivait pas à se murer dans un monde sans conscience, un monde clos, inaccessible à d'autres que lui seul ? Comment pourrait-il faire fructifier cet argent pour lequel on l'accusait d'avoir pactisé avec le diable si l'image d'une Métchi sacrifiée devait s'attacher à ses pas ?

Une fois encore, la lune était sortie du firmament avec son cortège d'étoiles. L'homme atteignit sa maison. Contrairement à toute attente, le feu agonisait dans l'âtre et la cour exposait sa vacuité tel un exhibitionniste. Où était donc passée cette N'drin de malheur ? Certainement encore en train de s'épancher dans les oreilles de sa sœur, se dit Mambo.

À la grande surprise de cet homme, son dîner l'attendait dans la cuisine. Il tâta la soupière et constata qu'elle était encore tiède. Il souleva le couvercle et huma le contenu. En dépit de l'arôme qui s'en dégageait, Mambo reposa le couvercle sur la soupière et s'en fut chercher un seau d'eau. Il avait davantage besoin d'une douche que d'un repas. Mambo se mit à penser à Métchi, mais bien vite repoussa l'image de sa fille. Rebelle, la pensée s'arc-bouta et s'imposa à lui. Métchi lui manquait déjà, certes. Mais il ne pouvait adhérer à l'idée que la donner en gage était un crime. Cela, il ne saurait en convenir.

Tard dans la nuit, alors qu'il livrait une guerre sans merci aux moustiques et à la chaleur, Mambo vit apparaître N'drin, celle-ci portant Owotam sur l'épaule. Elle ignora son époux et se dirigea vers un autre coin de la cour. S'étant accroupie, elle étendit un pagne sur le sable et y déposa délicatement l'enfant. Puis elle jeta un autre pagne sur le sol et s'y étendit à son tour. Elle revit l'image de sa fille souriant au moment du départ et sentit les larmes sourdre de ses paupières endolories.

C'est noyée dans ces larmes qu'elle céda au sommeil. Tout ce temps, le regard courroucé de Mambo était resté obstinément fixé sur N'drin. Une N'drin qui n'en avait cure.

*

* *

Dès les premières lueurs du jour, la cour du chef d'Ammantchè se fit bruyante. Dans chaque coin de la demeure s'effectuait un travail particulier. Le périmètre se trouvant derrière la cuisine avait été balayé en premier, car c'est là que se faisait la vaisselle. Il y en avait à laver ! Des marmites, des cuvettes, d'immenses bols, des vases, des pots en terre. Et surtout, surtout, un service en porcelaine fine venue de France, comme Métchi n'en avait encore jamais vu, s'étalait sur le sable. Le chef avait reçu des hôtes de marque à dîner la veille, jour de l'arrivée de la petite fille chez lui. Faisant désormais partie de la maisonnée, Métchi se devait de participer aux travaux en adéquation avec son âge.

Tout en s'appliquant à rincer les verres que lui tendait Bèdè, une adolescente, Métchi pensait à sa famille qu'elle venait de quitter. Elle s'efforçait de réprimer la vague de tristesse qui menaçait depuis la veille de la submerger. Pourquoi pleurerait-elle ? Elle avait eu une chance inouïe de plaire à la femme du chef et de devenir sa fille adoptive. Sa mère serait la première bénéficiaire de cette situation de faveur, pourquoi pleurer ? se demandait la fillette. Son père aussi semblait si heureux de la voir accepter de venir vivre chez le chef qu'elle ne devrait pas le regretter. Et puis, dans peu de temps, elle retrouverait Owotam...

Dans son innocence, Métchi se mit à bâtir des châteaux en Espagne. Ici, elle se ferait de véritables amies, alors que dans son village, elle se battait souvent avec les filles de son âge quand on la provoquait et cela n'était pas du tout du goût des mères. Personne, d'ailleurs, ne comprenait comment un être aussi doux que Métchi pouvait parfois piquer de telles colères. C'était simple, elle n'aimait pas qu'on lui marchât sur les pieds.

Bientôt, Anzoun, l'épouse du chef, vint vérifier le travail. Elle félicita Métchi et encouragea Bèdè. Cette dernière, ravie de recevoir des compliments de cette femme d'ordinaire si tatillonne quant au travail, se mit à danser dès que celle-ci tourna les talons. Métchi pouffa de rire. Le contact s'établit ainsi : Bèdè décida de prendre Métchi sous son aile et cela devint comme un serment qui devait les unir jusqu'à la fin de leur vie.

La vaisselle achevée, les deux filles prirent chacune une cuvette pour la corvée d'eau potable. Elles se rendirent à la source en chantant. D'autres personnes s'y trouvaient déjà. Elles durent donc attendre leur tour. Bèdè en profita pour satisfaire sa curiosité concernant Métchi. La petite fille raconta à sa nouvelle amie la vie qu'elle avait menée avec les siens jusqu'à ce que la femme du chef la demandât.

Bèdè, bien qu'elle ne le montrât pas, était sceptique devant un tel désir venant d'Anzoun. Non seulement celle-ci avait des enfants dont elle avait grand-peine à prendre soin, mais ce n'était pas dans son tempérament de vouloir élever les enfants des autres. Cependant, elle ne dit rien, se promettant de mener ses propres investigations. L'irruption de Métchi dans la famille du chef parut suspecte à l'adolescente. Elle se demandait si Métchi et elle, n'étaient pas dans la même situation.

De retour à la maison, Bèdè et Métchi se dirigèrent vers la réserve à eau. C'était une pièce où il n'y avait que de l'eau. D'immenses jarres en terre glaise attendaient d'être remplies. Une autre en faïence, à motifs, se trouvait à l'écart. Elle était exclusivement réservée à l'usage du chef. Les cuvettes d'eau n'ayant pas suffi à faire le plein, les deux amies ressortirent de la cour toujours en devisant.

Bèdè était une fille svelte aux petits yeux et aux gencives noires. Elle avait un sourire qui l'illuminait et attirait les regards. Des prétendants s'étaient déjà présentés au chef, mais il les avait renvoyés avec un énigmatique sourire aux lèvres. L'adolescente s'était, ainsi, prise d'affection pour Métchi et était déterminée à la protéger envers et contre tout.

Métchi ne cessait de rire, sa voix cristalline remplissant l'air d'une douce mélodie. Bèdè, de temps à autre, la regardait de travers, comme pour lui reprocher quelque chose, ce qui faisait redoubler les rires de la fillette.

– Bèdè, où sont tes parents ? demanda soudain Métchi.

– Je ne sais pas, répliqua l'adolescente. Ils sont venus me laisser ici pour aller travailler quelque part à l'intérieur du pays. Mais jusqu'à ce jour, je n'ai pas de leurs nouvelles.

– Ah bon ! Pourquoi n'en parles-tu pas à maman Anzoun ?

– Quoi ! Tu es folle, toi. Maman Anzoun ? Ne te fie pas à ses airs doucereux, ma fille.

– Oh ! Bèdè ! Qu'est-ce qui te prend de te montrer aussi méchante ?

– Voici cinq ans que je vis avec cette femme, je sais de quoi je parle.

– D'accord, d'accord. Pourquoi ne pas t'adresser au chef lui-même ?

– Ma chère sœur, cette fâcheuse idée m'a valu une bonne raclée. Pour impertinence, dit-on.

– Une raclée ! s'écria Métchi. Jamais je n'aurais cru ces deux-là capables de cela ! Te battre juste parce que tu cherches à savoir ce que sont devenus tes parents, je trouve que c'est exagéré !

Devant l'indignation de la petite, Bèdè se sentit soulagée de toutes ses peines. Enfin, quelqu'un qui la comprenait. Chaque fois qu'elle s'était plainte de ce qu'on lui faisait subir, il s'en était trouvé pour la traiter d'ingrate.

– Viens, mon amie, allons vite continuer notre travail. Un conseil ; pour vivre heureux dans la cour du chef, il faut respecter ces règles : ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire.

– Merci pour tes conseils, répliqua Métchi telle une grande personne.

4.

Mambo fit jouer le mécanisme et contempla l'arme neuve et rutilante qu'il venait de charger. Il acquit également trois boîtes de cartouches. C'était juste pour démarrer, plus tard, il viendrait s'approvisionner. Son associé l'observait d'un air rempli de convoitise. Un si beau fusil !

Kakoutchè, l'associé, fixait toujours Mambo qui discutait avec l'armurier. Comme tout semblait changé : l'homme qui venait d'acquérir une arme, s'était en effet métamorphosé ces derniers temps. Plus propre, plus élégant, il portait aujourd'hui un short beige en gabardine, un tee-shirt bleu marine et des sandales à lanières couleur bordeaux. Il était vêtu comme ces gens de la *Gold Coast* qui venaient trafiquer ici.

Mambo se sentait comme porté par un nuage. La vie lui semblait si aisée à présent. La réalisation de ses rêves se présentait sous les meilleurs auspices. Déjà, il avait commencé à améliorer l'ordinaire d'Owotam et de N'drin. Dans peu de temps, c'était leur garde-robe qui serait renouvelée. Enfin ! Toutes ces années de frustrations parurent s'envoler, laissant Mambo dans un état d'indicible griserie.

Après le tour chez l'armurier, Mambo et Kakoutchè songèrent à se rendre chez un autre commerçant qui, lui, proposait des sennes à d'excellents prix. Profitant de la situation, le vendeur fit miroiter aux yeux du preneur de nombreux autres accessoires pour la pêche en mer. Kakoutchè se tenait coi, tandis que Mambo écoutait l'homme. L'acquéreur, sans parcimonie aucune, s'acquitta du prix des marchandises et s'en fut, suivi de son compagnon.

Lorsque les deux hommes revinrent au village, le soleil se couchait sur la mer. Des fumets à donner le tournis, s'échappaient de plusieurs cours : les femmes préparaient le repas du soir. Là-bas, sur la plage, quelques pêcheurs en retard finissaient de tirer des sennes chargées de poissons aux écailles scintillantes. Des volutes de fumée, s'élevant des cases, se perdaient dans les nuages. Kakoutchè s'excusa et rentra directement chez lui, laissant son partenaire continuer son chemin.

Mambo franchit le seuil de sa cour d'un pas conquérant. Comme de coutume, il salua sa femme sans se préoccuper de son air maussade. Owotam se mit à crier quand il vit son père. Il courut maladroitement à sa rencontre. Le père souleva le petit garçon d'un bras vigoureux et le fit tourner en l'air avant de le redescendre. L'enfant riait de bonheur et de frayeur.

– Quel bel homme tu feras, mon fils ! dit Mambo fièrement en remettant l'enfant à sa mère.

– Oh, oh, oh ! répliqua l'enfant comme s'il comprenait les propos paternels.

– Viens, Owotam, il est temps de prendre ton bain, soupira N'drin qui ignorait toujours ostensiblement son époux.

Elle prit donc son fils qu'elle attacha au dos. D'un pas lent, la femme s'en fut chercher de l'eau fraîche au canari et le porta à Mambo. Elle baissa les yeux en lui remettant le gobelet, juste pour endiguer ses larmes. Au moment où elle allait se détourner, Mambo lui saisit le bras.

– Écoute, N'drin, tu ne vas tout de même pas passer le temps à verser des larmes à cause de Métchi !

– C'est moi qui l'ai portée dans mon ventre, Mambo. C'est moi qui me suis déchirée pour la mettre au monde. C'est moi qui l'ai allaitée. C'est moi qui l'ai soignée et veillée lorsqu'elle était malade et que tous la soupçonnaient de vouloir rejoindre ses frères et sœurs dans l'au-delà. Je sais ce qu'il en coûte, Mambo, d'avoir un enfant de l'âge de Métchi.

– Je t'ai maintes fois dit que j'allais rembourser rapidement la dette du chef et récupérer notre fille. Que veux-tu de plus ?

– Rien, je ne veux rien d'autre.

– Alors cesse de pleurnicher. Ne te comporte pas comme si tu ne tirais aucun profit de la situation.

– De quel profit parles-tu ?

– Tu manges mieux, tu as reçu des pagnes d'un coût inestimable et même des bijoux !

– Je ne mange rien de ce que je cuisine pour toi, Mambo. J'achète mon poisson à la sueur de mon front. Lorsque je n'ai pas d'argent, je me contente de sel pour accompagner mon attièkè. Tes pagnes ? Tu peux les rendre au commerçant, je n'en veux pas. Tes bijoux aussi. N'as-tu pas remarqué qu'ils sont toujours là où tu les as posés ? Le mouton et le bœuf dont tu te régales si souvent maintenant, c'est la chair de ma fille, tes pagnes, sa peau. Comment veux-tu que j'y touche ?

– Ah bon ? Eh bien ! c'est parfait. Pour le moment, je ne te dirai rien, mais lorsque je t'aurai ramené Métchi, j'en aurai à t'apprendre, des choses !

La conversation prit fin sur ces mots, puisque N'drin demeura bouche cousue devant Mambo, des larmes ruisselant sur son visage aux traits réguliers. Métchi, sa Métchi, avait été vendue au chef d'Amantchè, elle porterait son deuil toute sa vie. Oui, tandis que sonnerait le glas de la pauvreté de Mambo, sonnerait pour elle, N'drin, la cloche qui indiquait que l'heure de sa plus grande infortune était arrivée. Mambo pouvait toujours prétendre le contraire, N'drin était convaincue que sa fille était perdue.

Tard dans la soirée, Mambo s'habilla et, son fusil en bandoulière, rejoignit Kakoutchè. Les deux hommes se mirent en route. Ils faisaient des projets. L'associé de Mambo était un parent éloigné récemment arrivé d'un autre village. Déjà doté d'un fusil de petit calibre et d'une longue expérience en matière de chasse, il était l'homme de la situation. L'accord entre Mambo et lui était le suivant : chasser ensemble, vendre le gibier et partager les bénéfices ; soixante-quinze pour cent revenant à Mambo et le reste à Kakoutchè.

Ils chassèrent jusqu'aux aurores. La partie s'était révélée très fructueuse. Fourbus, les deux hommes accrochèrent le gibier à une branche d'arbre qu'ils posèrent sur l'épaule et, à

la queue leu leu, prirent le chemin qui serpentait à travers les hautes herbes. Ils étaient en route pour Dabou où quelques notables et fonctionnaires de l'administration coloniale leur avaient passé commande. Arrivés à l'embarcadère, ils répartirent le gibier dans des sacs en toile de jute et embarquèrent.

Mambo et Kakoutchè n'eurent aucun mal à écouler leur marchandise. Puis ils s'approvisionnèrent en cartouches chez l'armurier le plus proche avant de reprendre la pétrolette qui les déposa à quelques kilomètres de leur village.

Particulièrement heureux d'avoir fait de bonnes affaires, Mambo invita Kakoutchè à boire du vin de palme. Ils s'assirent. Leurs bols, faits de noix de coco évidées et polies, débordaient. Ils dégustaient le breuvage blanc en discutant avec d'autres personnes qui s'étaient attardées chez la vendeuse de vin de palme.

Mambo avait l'étrange impression de lire quelque chose comme un désaveu ou de l'hostilité dans le regard des uns et des autres. De quoi se mêlaient-ils ? Ah ! oui ! ce devait être de la jalousie. Son ascension sociale leur était insupportable. Eh bien ! tant pis pour les esprits chagrins, car cela ne faisait que commencer. Le problème de Métchi ? Ce fut un mal nécessaire ! A-t-on jamais fait une omelette sans casser des œufs ? Ils étaient prompts à juger autrui, mais eux-mêmes étaient-ils exempts de tout reproche ? Par le passé, chacun feignait de se morfondre sur son sort. « Oh ! ce pauvre Mambo, ce qu'il peut être malheureux ! Rien ne lui réussit, il perd tous ses enfants, il n'a même pas de quoi vivre décemment ! » geignaient-ils. Hypocrisie que tout cela ! Aujourd'hui, il le savait.

Soudain dégoûté, Mambo prit congé de Kakoutchè et du reste des buveurs avec brusquerie. Interloqué, l'associé le regarda s'éloigner d'un pas rapide. La vendeuse de vin émit un petit rire éloquent.

– Alors, c'est toi celui qui vient d'arriver dans notre paisible village ? fit un homme passablement éméché.

– Oui, répliqua Kakoutchè d'un ton tranquille.

– Et tu n'as trouvé personne d'autre avec qui t'acoquiner ?

– Que veux-tu insinuer, oncle ? Mambo est un parent, il m'a demandé de travailler avec lui, j'ai accepté. Quelle faute ai-je ainsi commise ?

– Laisse-le donc, intervint la vendeuse de vin de palme. Mambo est son parent, tu entends, son parent ! Même si c'est un négrier, c'est son parent. Que peut-on contre les liens du sang ?

– Femme, tais-toi ou tu ne me verras plus ici ! menaça le buveur ivre.

– Tant mieux, mauvais payeur ! rétorqua-t-elle en riant aux éclats.

– Toi, tu ne perds rien pour attendre, fit l'homme en pointant un index tremblant sur Kakoutchè. Je m'en vais, femme, si tu me vois encore ici, coupe-moi une jambe.

– J'aiguise déjà ma machette, fit-elle dans un autre grand éclat de rire.

En titubant, le buveur se leva. Des rires l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'il disparût au détour d'une ruelle. L'homme, en dépit de son état d'ébriété, fulminait contre le comportement de Mambo qu'il estimait indigne. Donner son enfant en gage ! Certes, cela se faisait. Mais combien de gens avaient-ils pu honorer leur dette ? Tout le village, il faut bien l'avouer, avait été choqué d'apprendre l'acte posé par Mambo. Et N'drin, en mère crucifiée, meurtrissait encore plus cruellement les cœurs déjà endoloris.

*

* *

Le jour se levait et se couchait sur sa vie, mais N'drin n'en savait plus rien. Pourtant, quotidiennement, elle vaquait à ses occupations, à la maison comme au champ, et prenait soin du petit Owotam.

Les larmes de N'drin s'étaient peu à peu asséchées, laissant la souffrance dans la terre aride qui lui tenait lieu de corps. Son rythme cardiaque s'était métamorphosé en une mélancolique mélodie, son organisme même fonctionnait laborieusement.

Owotam grandissait, ne menaçant plus de rejoindre qui que ce soit chez le Créateur. Même ce constat n'amenait plus le

cœur de N'drin à se lancer dans d'interminables cabrioles. Le départ de Métchi avait coulé du plomb sur elle. Elle avait perdu pied, s'enfonçant chaque jour davantage. Son esprit s'embourbait dans les marécages du malheur qui avait fondu sur elle. Et même lorsque Mambo la rejoignait sur leur couche, elle demeurait aussi raide et sensuelle qu'un mannequin de bois. Il s'en plaignait rarement, puisqu'il se heurtait au mutisme de N'drin.

Mambo arriva chez lui de fort méchante humeur. Sachant qu'il ne saurait se défouler sur N'drin devenue muette, il se réfugia immédiatement dans la paillote aux bains. De l'eau encore tiède l'y attendait. Il prit son bain avec une sorte de furie et sortit en coup de vent. Enveloppé de ce même courroux, il se jeta sur sa couche.

Dans la cour, N'drin veillait, les joues humides en dépit d'un cœur encore gonflé de larmes. Qu'allait-elle devenir ? Presque tout le village la fuyait, l'accusant de complicité avec Mambo. Comment pouvait-on être aussi cruel ?

La lune se mit à courir derrière des nuages noirs. Allait-il pleuvoir ? N'drin ne se résolvait pas à rejoindre la case. Mambo lui inspirait un sentiment proche de la répulsion, chose qui lui causait quelque frayeur. Oui, qu'allait-elle devenir ? Le silence de la nuit, à l'heure où la terre était froide, pourrait-il lui apporter la réponse à cette terrible interrogation ?

L'aube, parée de mille couleurs, s'étendait sur le village. Mambo émergea de la case comme d'un long sommeil. En fait, celui-ci ne l'avait pas visité. Il n'avait fait que se tourner et se retourner sur sa couche. N'drin lui menait la vie dure, c'était indubitablement vrai. Ses affaires avaient commencé à prospérer, mais il voulait réinvestir ses bénéfices. Son intention c'était de demander l'avis de N'drin. Comment y parvenir, puisque celle-ci avait perdu l'usage de la parole ?

L'homme trouva sa femme accroupie dans un coin de la cour. Il constata qu'elle venait de finir la vaisselle. Il grommela un bonjour auquel elle répondit par une sorte de grognement. Pendant qu'il s'éloignait pour se débarbouiller, elle remplit le seau et le porta à l'enclos. Une fois encore, Mambo s'en alla

prendre son bain le ventre bouillonnant de ressentiment. Pourquoi s'évertuait-on à lui pourrir l'existence ?

Kakoutchè frappa dans ses mains à l'entrée de la cour, contraignant N'drin à lever la tête. Elle le reconnut et lui sourit, lui faisant signe d'entrer.

– Eh ! Kakoutchè, sois le bienvenu !

– Merci. Je te salue, femme.

– Je te salue, mon frère.

– Et Monsieur ton mari ?

– Il prend sa douche. Assieds-toi.

– D'accord.

L'homme s'assit, promenant un regard indiscret sur tout ce qui l'entourait. Cependant, il n'osait lever les yeux sur la femme de son associé. Elle était d'une grande beauté en dépit du dénuement dans lequel elle vivait. Kakoutchè se demandait pourquoi elle était encore vêtue de pagnes défraîchis alors que Mambo devenait chaque jour plus élégant. Les cris d'Owotam, qui venait de s'éveiller, tirèrent le visiteur de sa rêverie et firent sursauter N'drin qui pensait encore à Métchi.

– Ça y est, il est sur pied, mon petit bonhomme ! fit-elle avec une sorte d'excitation dans la voix.

– Ah ! répliqua Kakoutchè quelque peu surpris, à une N'drin qui courait attacher son fils au dos.

Sur ces entrefaites, Mambo fit son apparition, un seau vide à la main. En fait, il avait fini depuis belle lurette, mais s'était embusqué pour écouter son associé discuter avec N'drin. Il pensait que celle-ci le critiquerait ou que Kakoutchè tenterait de conter fleurette à sa femme, mais il n'en fut rien.

Dès que Mambo prit place sur le tabouret qu'avait préparé N'drin à son intention, il invita son associé à se rapprocher de lui. N'drin revint avec du bœuf en sauce et du riz, restes de la veille, ainsi qu'une cuvette d'eau pour se laver les mains. Mambo arrosa le riz de sauce, y disposa des morceaux de viande et pria Kakoutchè de se sentir à l'aise. Les deux hommes plongèrent la main dans le plat. L'associé mangeait lentement la portion de riz se trouvant juste devant lui. Il ne touchait pas aux morceaux de viande qui, comme par le plus grand des hasards, se trouvaient

justement devant Mambo. Ce dernier étant son aîné, il eût été inconvenant qu'il le fît.

Après s'être désaltérés, les deux hommes se mirent debout. Kakoutchè remercia N'drin pour son hospitalité et manifesta l'intention de prendre congé. Mambo, nullement soucieux de sauvegarder les apparences, entra sans rien dire dans la case et en ressortit avec les deux fusils de chasse. Il en passa un à son associé et mit le sien en bandoulière avant de l'ôter et de le tendre à son compagnon.

– Tu vas t'occuper de les nettoyer et les préparer pour ce soir, Kakoutchè. Nous partirons d'ici de bonne heure.

– C'est entendu. À ce soir donc.

– À ce soir. Maintenant, je vais à la plage. J'ai des pirogues qui doivent accoster tout à l'heure.

Sans rien ajouter, Kakoutchè s'en alla d'un pas vif. Il voulait oublier le regard mélancolique de N'drin, extirper de son esprit ces grands yeux désespérés sur lesquels des larmes formaient un voile tremblotant.

– Je te ferai porter du poisson, N'drin.

– Comment le cuisinerai-je ?

– Tu le feras cuire sur la braise et tu l'accompagneras de piment frais et d'un soupçon d'échalote. L'attièkè d'avant-hier me convient mieux que celui que tu m'as servi hier. Le manioc était un peu aigre. Choisis deux poissons de taille moyenne. Tu veilleras à ce qu'ils soient bien moelleux après cuisson.

Sur ce, il tourna les talons. Les larmes silencieuses de la femme, entrecoupées des gazouillis de l'enfant toujours attaché au dos, l'accompagnèrent aussi loin qu'elles le purent. La peine de la femme se liquéfia davantage, descendant ses joues sans qu'elle fît le moindre geste pour arrêter cela.

Doucement, elle détacha l'enfant et l'emmena vers la cuisine pour lui donner son bain. Toujours joyeux, Owotam ne cessait de gazouiller. Il faisait ses premiers pas depuis peu et son vocabulaire se limitait à « N'man ».

– Celui-ci, personne ne me le réclamera ! s'écria N'drin en serrant contre elle le corps encore ruisselant de l'enfant qui s'agrippa au sein.

DEUXIÈME PARTIE

Le vent avait crié « *an yé, an yé* » en vain. La pluie avait laissé couler ses larmes, *oho, oho* ! en vain. La mer avait rugi et s'était roulée sur le sol, *éhé, éhé*, en pure perte.

Le temps avait continué sa marche silencieuse, seconde après seconde, minute après minute, jour après jour, mois après mois. Une année s'inscrivait maintenant au calendrier du compte à rebours de Mambo et de sa fille Métchi.

Métchi, oh ! Métchi. *Vin tou wa* ? Où es-tu, Métchi ?

N'drin, N'drin, Métchi *tin* ? Où est Métchi.

Le vent le sait. Et murmure. On l'a entendu.

La pluie le sait. Et sanglote. On l'a vu.

La mer le sait. Et gronde. On l'a entendu.

Souffrance quel est ton nom ?

5.

Il régnait une ambiance particulière chez le chef d'Ammantchè ce matin. Anzoun, l'épouse du chef, arborait sa mine grave, celle qui, selon Bèdè, n'annonçait que des ennuis.

Un indescriptible remue-ménage avait lieu dans la cour, vers la vaste pièce où Anzoun rangeait ses effets personnels. Deux femmes d'un certain âge attendaient patiemment les filles qui vivaient ici. Toutes étaient debout, alignées, le cœur battant. Certaines pleuraient, en proie à une angoisse sans nom.

Anzoun fit son apparition. Un lourd silence s'abattit sur la cour. Elle promena sur les filles de sa maisonnée un regard sans aménité et poussa une sorte de soupir.

« Vous savez que c'est aujourd'hui le jour de contrôle de votre comportement. Si vous êtes des filles sérieuses, on le saura. Si vous êtes des sournoises projetant de déshonorer leurs familles le jour de leurs noces, on le saura aussi. Je conseille à celle qui n'est plus comme une jeune fille respectable doit l'être, eh bien ! de se désigner toute seule. Cela lui épargnera bien des humiliations, fit-elle. »

Silence total. Personne n'osa proférer la moindre parole. C'était tout juste si on se payait le luxe de respirer. Les filles tremblaient de tout leur corps.

« Toutes celles dont les seins commencent à pousser, ainsi que "celles qui vont déjà sur le chemin[9]", précisa Anzoun ».

Instants redoutés entre tous les autres dans la vie des jeunes filles, que ces journées. Les mères n'étaient pas moins angoissées.

---

9. *Celles qui expérimentent la menstruation.*

Sur qui tomberait le déshonneur cette fois-ci ? Chacune priait pour conjurer le mauvais sort.

Les matrones avaient la mine renfrognée, ce qui n'était pas fait pour arranger les choses. Que leur avait-on rapporté ? Que les jeunes filles élevées à la cour du chef étaient des êtres dépourvus de toute vertu ?

On étendit des nattes dans une case vide, à l'arrière de la cuisine. Anzoun observait tout cela, un sourire narquois aux lèvres. Cette inspection allait la débarrasser d'un certain nombre de bouches à nourrir. La mauvaise foi de cette femme lui bandait l'esprit, tels des yeux, l'empêchant de reconnaître que ces jeunes personnes représentaient une main-d'œuvre gratuite pour sa maison et ses plantations.

L'on fit coucher deux filles à la fois. Débarrassées de leur petit pagne, elles paraissaient extrêmement vulnérables. Les matrones écartèrent leurs jambes, dégagèrent sans ménagement la route qui menait au canal de vie et, avec un soupir, tentèrent d'y faire glisser la noix de palmiste dont la grosseur convenait à l'examen gynécologique. La noix ne pouvait entrer en dépit de la pression exercée sur elle par les doigts experts des matrones. Certaines des filles poussaient de petits cris et laissaient échapper quelques larmes. On les consolait par des mots d'encouragement et les renvoyait en les félicitant. Le cœur de Bèdè battait à tout rompre. La sueur rendait ses mains moites. Mon Dieu, quelle histoire ! Métchi priait de tout son cœur pour qu'il n'arrivât rien de fâcheux à son amie. En effet, bien souvent, au retour de la source, Bèdè s'était arrêtée derrière quelque cocotier pour une longue causerie avec un des garçons qui ne cessaient de lui tourner autour. Cela avait été rapporté à Anzoun qui n'attendait que la séance de contrôle gynécologique pour en découdre avec cette impertinente, comme elle aimait à nommer Bèdè.

Vint enfin le tour de Bèdè. Anzoun jubilait. On fit coucher l'adolescente dont la nervosité était plus qu'évidente. En effet, elle tremblait de tout son corps. La matrone poussa la noix de palmiste. Rien. Elle en choisit une plus petite. Rien. On dut en convenir : Bèdè était pure. Aucun doute ne planait sur sa virginité.

La concernée poussa un soupir et, les yeux remplis de larmes, se releva. Métchi et elle se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Elles feignirent de ne pas voir la mine dépitée d'Anzoun.

Bientôt, il n'en resta plus qu'une. Celle-là, personne n'avait envie de lui faire passer le test. En effet, avec son visage angélique et ses manières peu amènes vis-à-vis des garçons, Ambrah était au-dessus de tout soupçon. Nièce préférée d'Anzoun, celle-ci aurait pu être dispensée du contrôle, n'eût été l'intransigeance de sa tante. Intransigeance doublée d'orgueil pour montrer à tous que, dans sa lignée, jamais l'on avait décelé des cas de « déshonneur ». Ce dont ne pouvait se louer n'importe quelle famille.

Un cri d'horreur s'éleva du tréfonds d'une âme. Celle de la mère même d'Ambrah, l'une des matrones. Oh, oh, oh ! Un glaive venait de la transpercer ! La noix de palme s'était enfoncée dans l'intimité de sa fille unique ! Qui avait osé commettre une telle abomination ? Ambrah était promise au fils du chef d'Ovangoua, village voisin, depuis l'enfance ! Que faire à présent ?

Interdite, Anzoun se sentit devenir une statue de sel. Mon Dieu, quelle catastrophe ! L'avenir d'Ambrah était compromis à tout jamais. Comment avait-elle pu lui faire cela ? Les larmes d'Anzoun, muées en orties, lui lacéraient les yeux tandis que son cœur se livrait à mille bonds.

Oho boh, boh, boh ! Quelle histoire !

Ambrah, la coupable, tressaillit sous la piqûre d'une gifle retentissante dont sa mère l'avait « gratifiée ».

– Fille de rien, qui donc s'est livré au péché avec toi ? hurla Zintchi la mère de Ambrah. Parle-moi !

Grelottant en dépit de la chaleur ambiante, la jeune fille s'isola dans un mutisme d'où coulaient des larmes de feu. En effet, une brûlure inexpliquée se dégageait de l'endroit où elles roulaient. Le regard de Anzoun, de Zintchi et de l'autre matrone mitraillaient la fautive qui demeurait tête basse, yeux obstinément clos.

Se reprenant la première, Anzoun se libéra de l'emprise quelque peu maléfique de l'atmosphère. Elle se mit à hurler des ordres aux autres filles qui avaient passé avec succès le

terrible examen de virginité. Comme une colonne de fourmis dans laquelle on avait introduit une brindille, les filles s'éparpillèrent, courant chacune à ses attributions. Dans un incroyable branle-bas, la vie reprit ses droits dans la concession du chef. Anzoun, en reine-mère outragée, traversa la cour d'un pas lent.

Anzoun fut surprise de retrouver son chef de mari sur leur terrasse. C'était la seule véritable maison du village ; construite en matériaux importés, elle se dressait fièrement au milieu de l'immense espace qui lui servait de cour. Et comme tout le monde n'habitait pas au même endroit, le chef était souvent absent de chez lui. En effet, ses deux autres femmes vivaient dans une autre cour, à quelques pas de là. Il avait aussi une maîtresse qui jouait les femmes blanches dans ce petit village de la côte et résidait dans une sorte de bungalow, mi-maison, mi-case, qu'elle considérait comme un palais. Elle était effroyablement belle et eût donné des sueurs froides à n'importe quelle rivale. Sauf Anzoun que jamais personne n'avait pu faire choir de son piédestal de première épouse. Pour celle-ci, les autres n'existaient pas et cela d'autant plus qu'elle seule avait son nom porté sur le registre des mariages à l'église et arborait une alliance en or. D'ailleurs, les pères blancs faisaient pression sur le chef pour qu'il répudiât les autres épouses.

Anzoun salua bien bas le chef. Il lui répondit d'un air indifférent que démentaient ses yeux de braise. Ses lèvres fines s'étirèrent en une sorte de rictus sur la bouche aux dents de carnassier lorsqu'il interpella Anzoun qui passait son chemin.

– Alors ? demanda-t-il, un sourire félin remplaçant le rictus.

– Eh bien ! la honte a visité notre maison, répliqua Anzoun tandis que deux larmes rebelles s'échappaient de la prison où elle avait réussi à les maintenir depuis un moment.

– Que me dis-tu là, femme ? Tu n'as donc pas su surveiller tes filles ? Qui est la fauteuse de trouble ? Parle vite, que je lui montre de quel bois je me chauffe !

– C'est, c'est... bégaya Anzoun.

– Parle-moi, femme ! rugit le chef exaspéré.

– C'est… Ambrah.

– Ambrah ? s'écria le chef qui devint livide, le sang s'étant retiré de son corps à la peau claire. Non, femme, non ! Tu ne me feras pas croire cela !

– C'est pourtant la triste vérité, fit Anzoun dont la voix s'étrangla dans un sanglot.

L'homme se rassit, plus mort que vif. Il aimait tellement cette nièce d'Anzoun ! Ambrah était plus que sa propre fille ! Qui était l'imbécile qui avait osé défier son autorité ? Mettre ainsi en péril ses relations avec un de ses pairs ?

*

* *

N'drin se leva aux aurores. Elle profita du sommeil d'Owotam pour faire sa provision d'eau. Elle balaya la cour et la case avant de mettre de l'eau à chauffer pour les besoins de la famille. Puis elle songea à préparer le petit-déjeuner de Mambo. Ce dernier n'était pas encore rentré de sa partie de chasse nocturne. Un peu d'attièkè et une portion de poisson grillé feraient l'affaire. Elle se mit aussitôt à l'ouvrage.

Au lever du soleil, N'drin était prête. Elle attacha Owotam, au babil incessant, au dos. Après avoir vérifié son mouchoir dans un morceau de miroir brisé, la femme prit sa corbeille contenant un grand bol d'attièkè, du poisson fumé, du sel, et une petite dame-jeanne d'huile rouge.

La route, déserte, serpentait entre les arbres. N'drin pressait le pas. Il ne fallait en aucun cas que Mambo la trouvât ici. Il lui avait formellement défendu d'aller rendre visite à leur Métchi qui, elle en était certaine, se languissait d'eux. Il pourrait deviner où elle se trouvait et courir à sa recherche.

Des pas, derrière N'drin, la firent sursauter. Elle craignit le pire : et si c'était déjà Mambo ? Elle n'aurait pas dû penser à lui, elle n'aurait vraiment pas dû. Le cœur de N'drin montait et descendait sans ménagement. Le souffle lui manqua soudain. Elle s'arrêta pour reprendre une respiration normale. Les pas

se rapprochaient inexorablement. Un homme apparut et la héla. N'drin se tourna lentement vers lui.

– Où vas-tu, femme, toute seule, de si bonne heure ? demanda l'inconnu avec un large sourire.

– Faire une commission, étranger. Et toi, où vas-tu ?

– Rencontrer un homme avec qui je suis en affaires. Excuse-moi, mais il faut que je me dépêche. Va en paix, femme.

– Va en paix, homme.

N'drin poussa un gros soupir. Les battements de son cœur se faisaient moins impétueux et le tremblement qui l'avait saisie s'estompait. Elle reprit son chemin tout comme au début de son périple. Ammantchè n'était pas si loin, mais cela faisait quand même une trotte.

Ammantchè était en vue. Un sentiment de soulagement encore plus grand que celui éprouvé tout à l'heure submergea N'drin qui ne put s'empêcher d'essuyer quelques larmes. Depuis plus d'une année, elle n'avait pas revu sa fille. Oh ! quel bonheur que de pouvoir la serrer contre elle de nouveau ! Owotam, qui s'était réveillé, commençait à s'agiter. N'drin mit la main à l'arrière pour essayer de le calmer. Elle ne pouvait s'arrêter ici pour lui donner le sein !

N'drin n'était plus qu'à deux pas de la cour du chef. Elle transpirait sous le poids de sa corbeille de vivres. Elle ralentissait le pas lorsqu'une voix l'arrêta net. C'était celle, pleine de courroux, de Mambo. N'drin, le premier moment de terreur passé, se remit en route. Elle courait maintenant.

– Femme, où vas-tu ? fit Mambo qui la rattrapa et la tira violemment en arrière.

– Lâche-moi, se défendit N'drin. Tu vas faire tomber l'enfant que j'ai au dos. Tu ne vois donc pas que je vais chez le chef ?

– Avec la permission de qui ? et pour quoi faire ? répliqua Mambo qui la tirait encore plus fort en arrière.

– Mambo, lâche-moi, te dis-je. Je vais voir mon enfant que tu as vendue comme une esclave.

– Écervelée, tu ne comprends donc pas que tu n'as pas de droit de visite ? Veux-tu réduire à néant tous mes efforts

en te rendant chez le chef alors que la moitié de la somme n'a pas encore été remboursée ?

Attirée par des éclats de voix qu'elle croyait reconnaître, Métchi se précipita à la porte de la cour. Au loin, se tenaient ses parents qui semblaient se disputer.

– Métchi, Métchi, mon enfant, viens que je te voie ! cria N'drin quand elle aperçut la petite.

– Non, ne bouge pas de là où tu te trouves, Métchi ! ordonna le père.

– Viens, Métchi, viens ! sanglotait N'drin en tendant les bras à sa fille.

Sur ces entrefaites, survint Anzoun. Ayant immédiatement compris ce qui se passait, elle tira l'enfant en arrière. Les larmes de Métchi giclèrent et inondèrent ses joues. Elle vit son père entraîner sa mère et l'emmener loin de la maison où elle était prisonnière. Des sanglots difficilement réprimés dévoilèrent le chagrin que Métchi dissimulait depuis des mois.

Avec un dernier regard en arrière, N'drin se laissa emmener par la main impérieuse de Mambo qui ne cessait de la réprimander. Owotam se mit à pleurer aussi, ajoutant à la confusion dans laquelle se trouvait la mère désespérée. Elle arracha son bras à Mambo et s'assit à même le sol pour allaiter son fils. Le regard courroucé de Mambo ne la quitta pas pour autant.

– Mambo, c'est Dieu qui te récompensera pour tout ce que tu me fais.

– Tais-toi, femme de malheur ! Tu veux donc détruire tout ce que je suis en train de construire ? Tant que nous n'aurons pas apuré notre dette, nous n'avons pas le droit d'aller déranger le chef et sa famille. Je croyais te l'avoir dit, femme !

– Parle pour toi, Mambo. Moi, je ne dois rien au chef d'Ammantchè, rien ! Nous n'avons pas contracté cette dette ensemble, tu le sais.

– Ah ! bon ! Tu ne profiteras donc pas de mes biens un jour, si ce n'est déjà le cas actuellement ?

– Non, les enfants de tes sœurs sont là pour cela. Je n'hérite pas dans ta lignée, tu le sais pertinemment.

– Je ne sais quoi te dire, puisque mes explications entrent par une oreille et sortent par l'autre, sans atteindre ton cerveau.

N'drin continuait d'allaiter son fils en silence. De guerre lasse, Mambo se tut et prit place sur le sol aussi. Lorsque l'enfant se débarrassa du sein avec un geste impatient et rota, N'drin se leva, secoua son pagne et remit l'enfant au dos.

Dans la lutte avec son mari, la corbeille de vivres qu'elle avait emportée s'était renversée et elle ne l'avait pas ramassée. Elle le fit et, sans un regard pour Mambo, reprit sa marche. Le chemin du retour lui semblait si long qu'elle était tentée de s'étendre là et de se laisser mourir. Et Owotam ? Et la douleur de Métchi, si en plus d'être sous hypothèque, elle se retrouvait brusquement orpheline ? N'drin conclut qu'elle n'avait pas le droit de faire cela à ses enfants.

La pauvre femme se mit à réfléchir sur le sort qui était le sien. Descendante d'une famille bannie de son village d'origine pour une sombre histoire de sorcellerie, elle n'avait pas eu la chance d'être donnée en mariage à un homme qui lui ferait oublier sa condition de paria. Elle avait enfanté comme pour nourrir la terre et, aujourd'hui, on usait de cela comme d'une injure. Qu'avait-elle fait au Créateur ?

À l'entrée du village, les routes de N'drin et de Mambo se séparèrent. Les deux bras sur la tête, la femme se dirigea en pleurs vers la cour de Bahanan, sa sœur. Des commères sortirent prestement et se postèrent sur le seuil de leur maison pour voir ce qui se passait encore. Tout le monde plaignait N'drin maintenant.

Mambo ne savait que faire pour régler le problème de N'drin. Elle le perturbait chaque jour davantage, il se devait de le reconnaître. Pourquoi n'arrivaient-ils jamais à s'entendre ? Pourquoi fallait-il que leurs désirs fussent toujours contraires ?

Bahanan, avec un sursaut, courut à l'entrée de sa cour en entendant les pleurs de N'drin. Que lui était-il arrivé de si grave pour que, de si bon matin, on l'entendît pleurer dans les rues du village ?

N'drin lança devant elle la corbeille vide et se jeta dans les bras de sa sœur en sanglotant. Celle-ci, sans savoir de quoi il

retournait, entreprit de la calmer. La mère éplorée s'abandonna dans les bras de son aînée dans un déluge de larmes.

– Il ne... veut... pas... que je, Mambo ne veut... pas que je voie ma fille, hoqueta N'drin à bout de souffle.

– Et pourquoi ? D'ailleurs, pourquoi attends-tu sa permission ? fit Bahanan qui sentait l'ire l'envahir.

– Je n'ai pas attendu... sa per... permission. Je suis allée à Ammantchè et il m'y a rattrapée avant que je n'aie eu le temps... de... franchir le seuil de la cour du chef.

– Non ! Pourquoi est-il aussi cruel ? Heureusement, Métchi ne t'a pas vue !

– Si, si, elle m'a vue, la malheureuse ! s'écria N'drin. Elle m'a vue ! Oh ! il aurait fallu être là pour comprendre à quel point son petit cœur était déchiré : elle pleurait tellement ! Oh, Métchi, Métchi !

Bahanan prit sa sœur par le bras et l'entraîna dans la cour. Elle lui retira Owotam du dos et leur offrit à boire. L'enfant qui venait de téter, ne but qu'une gorgée, tandis que la mère vidait le gobelet.

Dès qu'elle eut fini, N'drin s'étendit à même le sol, sur le sable. Des larmes coulaient sur ses joues. Elle faisait vraiment peine à voir. Bahanan se sentait quelque peu désemparée devant l'immense chagrin de sa sœur, bien qu'elle n'en laissât rien paraître.

– Pauvre Métchi, pauvre enfant ! Mais à combien s'élève donc la dette contractée par ton mari, ma sœur ?

– Oh ! Bahanan, si seulement je le savais ! Si le montant m'était connu, peut-être irais-je travailler comme domestique chez les Blancs d'Eme Koua pour rembourser la dette et reprendre ma fille. Mambo va-t-il me priver du soutien de mes vieux jours ? Owotam est un garçon. Pourra-t-il, un jour, me donner mon bain, changer mon *n'nankan*[10] et me vêtir ? fit N'drin en s'essuyant les yeux.

10. *Cache-sexe.*

– Ne pleure plus, ma chère, par pitié, ne pleure plus. Tout va finir par s'arranger, tu verras. Est-ce que les affaires qu'a entreprises Mambo prospèrent réellement ?

– J'en ai bien l'impression, Bahanan ma sœur. Malheureusement, il semble vouloir consacrer ses bénéfices à autre chose que le remboursement de la dette.

– Non, je ne le pense pas. Tu sais, pour quelqu'un qui a toujours galéré, c'est une fortune que l'argent que vient de lui remettre le chef. Cela lui tourne la tête. Mais ne t'inquiète pas, il reprendra vite ses esprits.

– Dieu t'entende, ma sœur, Dieu t'entende !

6.

Le jour baissait. N'drin ne se résolvait toujours pas à quitter la cour de Bahanan, sa sœur. Depuis une semaine qu'elle était rentrée d'Ammantchè, elle n'avait pas franchi le seuil de la maison conjugale. Ses pensées s'étaient muées en un effroyable étau qui lui enserrait la gorge. Ses yeux, perpétuellement gonflés de larmes, erraient sur les choses et les êtres sans s'y attarder, comme si une urgence particulière requérait leur attention ailleurs.

Bahanan, dont les trois enfants vivaient dans une petite ville, se dévoua sans réserve quant à la prise en charge d'Owotam. Ce dernier, plein de vigueur, semblait ne pas s'apercevoir du changement de décor. Il bavardait et riait, essayant de prononcer ses premiers mots. La tante se réjouissait de ce qu'aucun des enfants de N'drin n'eut le caractère de son père.

– Ma sœur, qu'allons-nous faire à présent ? interrogea N'drin d'une voix enrouée.

– Je me le demande aussi, N'drin.

– Si nous allions dans notre village d'origine ?

– Comment ? Quel village d'origine ? Tu oublies donc l'anathème qui nous a jetés, nous et nos ascendants, sur les routes ? Tu oublies aussi que seul ce village a accepté de recueillir notre famille ?

– Oh ! pourquoi grand-père ne s'est-il pas défendu de ce dont on l'accusait, ma sœur ?

– Était-il innocent ?

– Non, Bahanan ! Tu ne vas tout de même pas t'y mettre aussi ?

– Que veux-tu que je dise ? En matière de sorcellerie, qui donc peut mettre la main au feu pour l'autre ? Si grand-père a accepté la sentence selon laquelle il devait quitter son village avec sa femme, ses enfants et petits-enfants, il devait y avoir une raison. J'ai passé bien des nuits blanches à y réfléchir. Et cela d'autant plus que c'est l'une des raisons pour lesquelles je n'ai jamais été formellement mariée. Blaise, le père de mes enfants, a fini par m'avouer qu'il ne pouvait épouser la descendante d'un homme banni de son village pour pratiques démoniaques.

– Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

– Quelle solution aurais-tu apportée à mon problème ?

– Ce problème est aussi le mien, ma chère !

– Je sais, mais je suis consciente du fait que tu as beaucoup d'autres raisons de te faire du souci. Alors, j'ai préféré garder cela pour moi toute seule.

Le jour céda la place à la nuit après une lutte épique qui laissa le ciel et le dessus de la mer ensanglantés. La lune et les étoiles, pour une raison inconnue, avaient décidé de rester cachées derrière le rideau des nuages.

Dans chaque cour, les lampes-tempête faisaient des trous dans le pagne de l'obscurité ambiante. Il était environ dix-neuf heures. Toutes les familles étaient rassemblées autour du repas du soir. Bahanan, qui venait de faire coucher Owotam, déposa devant sa sœur un plat d'attièkè et une sauce aux sardines fraîches.

– N'drin, goûte-moi cela, tu m'en diras des nouvelles, fit-elle de son ton le plus enjoué.

– Je... je veux bien, fit la cadette qui, en fait, avait ouvert la bouche pour confirmer son refus de s'alimenter.

– Ah ! voilà qui me réjouit ! s'écria Bahanan comme si elle était dupe.

Les deux femmes se mirent à manger, chacune essayant de donner le change.

N'drin savait qu'elle ne pouvait raisonnablement pas continuer de vivre chez sa sœur alors qu'elle était encore l'épouse

de Mambo. Irait-elle dire au chef du village qu'elle voulait se séparer de ce dernier ? Quel scandale !

Pendant ce temps, Mambo était en conciliabule avec sa sœur aînée. Depuis que leur père avait été frappé de cécité, c'était Wouyoh qui avait pris les rênes des affaires familiales. Véritable homme en jupon, elle était celle qui décidait pour les autres. Après deux mariages émaillés de cris et de fureur, elle avait pris le sage parti de rester célibataire. Et c'était tant mieux pour les éventuels candidats car elle n'en n'aurait fait qu'une bouchée. Wouyoh, en dépit de son physique attrayant, était une terreur dans le village. Les seules personnes qui osaient la défier étaient bien N'drin et sa sœur Bahanan. Et elle avait la ferme intention de leur faire payer ce crime de lèse-majesté. Fort justement, l'occasion se présentait aujourd'hui.

Le ton de confidence employé par Wouyoh céda promptement la place à un autre, plus musclé. Son frère commençait à l'énerver.

– Mambo, es-tu vraiment un homme ? Je commence à en douter, vois-tu ! Te laisser ridiculiser ainsi par une fille de rien comme cette N'drin ? De quel droit est-elle allée chez le chef toute seule ? Et parce que tu l'as ramenée ici contre son gré, elle décide d'aller vivre chez sa sœur. Est-ce que ce sont des femmes qui manquent dans ce village ? Nous pouvons, dès aujourd'hui, commencer des démarches pour t'en prendre une autre en mariage !

– Doucement, Wouyoh, doucement ! Je sais ce que je fais.

– Ah oui ! Monsieur sait ce qu'il fait. Tu as de la chance, Mambo, beaucoup de chance. Si ton père n'était pas aveugle et qu'il était encore celui qu'il avait toujours été, tu aurais su ce que c'est que d'être une mauviette.

– Une mauviette, moi ? Wouyoh, je trouve que tu exagères. Et puis en quoi cela te regarde-t-il, mes démêlés avec ma femme ? Hein ?

D'un air incrédule, Wouyoh dévisageait son frère. Elle avait grand-peine à croire qu'il ne vît pas ce qui provoquait cette fureur en elle.

– Oh ! mon Dieu ! Que t'a fait cette femme, descendante de sorciers ? T'a-t-elle fait boire quelque philtre qui t'ait envoûté au point que tu ne réalises même plus que tu es la risée de ce village ?

– Moi, la risée de ce village ? Jamais. Personne n'oserait médire de moi.

– C'est ce que tu crois ? Pauvre innocent ! Tu n'es pas dans ton état normal, mon frère. D'habitude, pour moins que cela, tu lui dictes ta loi à cette N'drin de malheur. Mais cette fois-ci, on dirait que c'est elle qui te tient sous sa coupe.

– Tu es une femme, Wouyoh et tu as des enfants. Si ton mari en mettait un en gage et que tu en souffrais, concevrais-tu qu'il soit dur avec toi ?

– C'est bien pour cela que je n'en ai plus. Et puis quel homme, marié avec moi, aurait à mettre en gage un de nos enfants ? Dans chaque foyer que j'ai fondé, la prospérité m'a suivie. Bien que nous soyons séparés aujourd'hui, aucun de mes deux ex-maris ne peut se plaindre de manquer de quoi que ce soit. Tu es le seul, parmi nous, à qui rien ne réussit, parce que tu as épousé une femme qui te porte la poisse. Tu n'as vraiment pas eu la main heureuse.

– Je te rappelle, à tout hasard, que N'drin est le choix de mon père. Il ne m'a pas consulté avant d'entreprendre les démarches du mariage. Dictateur de son état, jamais il n'a tenu compte de mes désirs.

– Oh, oh, oh ! arrête ça. Lorsque tu rencontrais N'drin, tes yeux brillaient d'un éclat particulier. Comme tout le monde, notre père l'a remarqué et puisque le père de cette fille était son meilleur ami, il s'est dit qu'il ne pouvait faire meilleur choix.

– Tu penses donc que c'était pour me faire plaisir que ton père a choisi N'drin comme épouse pour moi ? Je n'en crois rien. Il ne m'a jamais porté dans son cœur, tu le sais bien. Au contraire, il a toujours été très dur avec moi.

– N'avait-il pas raison de te traiter ainsi ? Seul garçon parmi ses enfants, tu ne lui vouais ni le respect, ni le dévouement qu'il était en droit d'attendre de toi.

– Non, ce n'est pas cela. En fait, il me reprochait d'avoir survécu alors que celui qu'il aimait avait été emporté par la rougeole.

– Ce n'est pas vrai ! Papa essayait de redresser ce que maman avait fait de toi : un enfant gâté, c'est tout !

– Je vois que je perds mon temps à discuter avec toi, alors que tu es venue à moi avec un parti pris.

– Oui, c'est ça, un parti pris. Dis plutôt que tu préfères fuir les débats, oui.

– Écoute, rentre chez toi. Dis à ton père que je suis assez grand pour régler tout seul mes problèmes. Je le remercie de t'avoir envoyée galvaniser les troupes, mais je ne vais pas en guerre contre N'drin.

– *Tchrouou* ! C'est un homme ça ! Tu n'as plus rien dans ta culotte, Mambo, plus rien ! N'drin t'a complètement émasculé.

– Mais c'est tant mieux, ma chère. Cela te permettra d'être virile pour deux.

– Tu ne mérites pas que je continue de gaspiller ma salive. Je m'en vais. Un conseil : ne viens surtout pas pleurer dans mon pagne.

– Aucune chance qu'il en soit ainsi, ma sœur. Va en paix !

Wouyoh, à qui le ton narquois de son frère déplaisait souverainement, se leva et, tel un ouragan, sortit de la cour. Elle mourait d'envie d'aller casser du Bahanan ou du N'drin. Tout son être criait vengeance pour l'affront qu'elle venait d'essuyer. Ainsi, à défaut de pouvoir se battre avec son frère, il lui fallait un bouc émissaire.

*

* *

D'un pas lent, N'drin franchit le seuil de la cour conjugale. Tout était calme. Mambo devait être encore au lit s'il n'était parti à la chasse la veille. Une lassitude sans nom s'était emparée de la femme et elle ne savait comment y remédier.

N'drin progressa vers la cuisine. Elle défit la clé qu'elle avait attachée au bout de son pagne et ouvrit la porte. Une odeur

de pourriture la saisit à la gorge, la faisant reculer. La vaisselle n'avait certainement pas été faite tout le temps qu'elle avait passé chez Bahanan. Sans mot dire, elle s'empara d'un balai et entra dans la pièce malodorante. Elle fit sortir les ustensiles où pourrissaient des reliefs de repas et nettoya la cuisine. Ensuite, elle vida les plats sales dans la vieille cuvette qui lui tenait lieu de poubelle et commença la vaisselle.

Accroupie, N'drin pensait plutôt à Métchi et à Owotam. Ne vivrait-elle jamais heureuse avec ces deux-là ? Mambo et les siens étaient déterminés à ce qu'il n'en fût rien, apparemment. Car, elle en était convaincue, Kouamlan, le père de Mambo, savait parfaitement tout depuis le début. Comment avait-il pu permettre que son fils mît Métchi en gage ? Mambo et elle avaient-ils tellement d'enfants qu'ils n'en savaient que faire ?

Des pas à l'entrée de la cour tirèrent N'drin de sa méditation. C'était encore Wouyoh. N'drin se leva pour accueillir sa belle-sœur.

– Es-tu ressuscitée, N'drin ?

– Je suis ressuscitée et je te vois.

– Bonjour, N'drin.

– Bonjour, Wouyoh.

– Et Owotam ?

– Chez Bahanan. Et ta maisonnée ?

– Tout le monde se porte bien.

– Wouyoh, donne-moi les nouvelles du matin.

– Il n'y a rien de particulier, je venais prendre de tes nouvelles.

– *Yoh*, merci. Ici, il n'y a rien de particulier non plus. Je venais de rentrer de chez Bahanan et je m'apprêtais à faire la vaisselle quand tu es arrivée.

– Et ton mari ?

– Je ne sais pas. Je suis directement venue à la cuisine pour ne pas le déranger.

– Ah oui ! N'est-ce pas plutôt parce que tu préfères que tes yeux ne se posent plus sur lui ?

– Pourquoi en serait-il ainsi, Wouyoh ?

– C'est à moi que tu le demandes ? Tu ne manques pas de culot, toi !

– Quel est ton problème, Wouyoh ? Je comprends mal que tu viennes de si bonne heure chez moi pour m'insulter.

– N'en ai-je pas le droit, N'drin ? N'en ai-je pas le droit ? Je te rappelle que tu es la femme de mon frère !

N'drin émit un petit rire qui ne manqua pas de déplaire à Wouyoh.

– Épouse, oui. Esclave, non. Ma dot ne vous a pas coûté une fortune, que je sache. Vous n'avez donc pas tous les droits sur moi, Mambo et vous.

– Tiens donc ! Madame a toujours la dent dure, hein ! Veux-tu un conseil d'amie ? Arrête de le prendre de haut avec moi, sinon...

– Sinon quoi ? Je n'ai que faire de tes menaces. Si tu es une femme digne de ce nom, porte la main sur moi. Wouyoh, si sous ton pagne, il te reste encore quelque chose, lève-toi et porte la main sur moi.

– Eh ! voilà que madame m'insulte ! Répète ce que tu viens de dire, N'drin.

– Wouyoh, je dis que si tu n'as pas livré à tes multiples amants tout ton sexe et qu'il t'en reste encore sous ce pagne, touche-moi ! Tu es sourde ou quoi ?

Wouyoh, dont le sang ne fit qu'un tour, se dressa de toute sa taille et envoya une gifle magistrale à N'drin. Celle-ci, sans s'émouvoir, riposta. Elles se mirent à se battre. Wouyoh tentait de déshabiller N'drin, mais cette dernière avait bien serré son *kéhiwahè*[11]. Par on ne sait quel miracle, N'drin réussit à faire tomber Wouyoh et s'assit sur elle. Elle se mit à la frapper au visage. La bouche pleine de sang, Wouyoh, la terreur du village, avait du mal à renverser N'drin qui s'acharnait sur elle, telle une furie.

Brusquement, la porte de la case gémit sur ses gonds et Mambo apparut. Il comprit immédiatement ce qui se passait et se précipita sur les deux femmes pour les séparer. Profitant de la situation, Wouyoh voulut prendre sa revanche, mais c'était sans compter avec son frère qui l'empoigna fermement et

11. Sorte de ceinture servant à faire tenir le pagne du bas.

l'éloigna d'une N'drin au souffle court dont les yeux criaient encore vengeance. Mambo et les siens s'étaient entendus pour vendre son enfant et ils s'imaginaient qu'elle les laisserait lui infliger sévices corporels et injures impunément !

– N'drin, que signifie ceci ? Pourquoi t'en prendre à Wouyoh de cette façon ?

– Je suis ici chez moi, je crois, répliqua N'drin.

– Qu'est-ce à dire, Ndrin ?

– Cela ne crève-t-il pas les yeux que c'est ta sœur qui est venue me provoquer chez moi ?

– Chez toi ? Regardez-moi celle-là ! intervint Wouyoh dont le visage tuméfié faisait peine à voir. Tu as donc un chez toi, sorcière et apatride ?

– Wouyoh, tais-toi ! Je veux entendre N'drin parce que je ne conçois pas qu'elle puisse manquer de respect à un membre de ma famille.

– C'est ta sœur qui est arrivée ici et a commencé à m'insulter. Lorsque j'ai répliqué, elle m'a giflée. Je lui ai rendu sa gifle et elle s'est jetée sur moi, convaincue qu'elle saurait me dicter sa loi. Mais Dieu ne l'a pas permis. Voilà...

– Voici ce que dit N'drin. Je t'écoute, Wouyoh.

– Ta femme n'est qu'une menteuse. Pourquoi l'aurais-je agressée sans raison, Mambo ? J'étais juste venue prendre de ses nouvelles. En quoi est-ce répréhensible ?

– Si je ne te connaissais pas, Wouyoh, je serais tenté de te croire. Il se trouve, malheureusement, que je te connais trop bien.

– Que pouvais-je attendre de bon de toi, Mambo ? Cette sorcière t'a complètement envoûté, je te le dis. Tu es prêt à lui jeter en pâture ta propre sœur. Moi, je rentre à la maison. C'est à ton père que tu auras affaire, Mambo, à ton père.

– Mon père ! Combien de personnes a-t-il mangé crues ?

– Tu le sauras quand tu auras l'idée de fouler le sol de sa cour.

– J'y vais de ce pas. Qu'il aiguise donc ses dents !

Wouyoh quitta la cour de son frère en prononçant des imprécations contre lui et sa femme. Elle comptait laver l'affront que venait de lui faire N'drin dans le sang. Cette imbécile allait

raconter aux gens qu'elle l'avait battue et on se moquerait d'elle. La mauvaise foi empêchait Wouyoh de reconnaître que les yeux qui la guettaient depuis son irruption ce matin dans la cour de Mambo la verraient partir dans l'état où elle la quittait.

Sa belle-sœur partie, N'drin rajusta ses vêtements et se remit au travail. Tout à fait comme si son mari n'existait pas. Pourtant, elle sentait qu'il voulait lui parler, tenter de faire la paix avec elle. Une paix des braves ? Non. S'il pouvait ramener tout de suite Métchi, tout redeviendrait comme avant. Uniquement à cette condition.

Debout près de sa femme qui continuait de l'ignorer, Mambo se demandait que faire. Il savait d'avance que jamais il ne la convaincrait de sa bonne foi. Il avait la ferme intention de payer sa dette et d'ailleurs, dans peu de temps, il commencerait à économiser à cette seule fin. Pour le moment, il lui fallait réinvestir ses bénéfices.

Finalement, l'homme s'éloigna. Il prit un *cup* d'eau pour se laver la bouche et le visage avant de remplir le seau pour aller prendre son bain. Malgré l'envie qu'il en avait, il ne demanda pas des nouvelles de son fils.

Déjà, le récit du pugilat ayant opposé N'drin et sa terrible belle-sœur, Wouyoh, avait fait le tour du village. Bahanan, incrédule, arriva chez sa sœur, Owotam noué au dos.

– N'drin, qu'est-ce que j'apprends ? Tu t'es disputée avec Wouyoh ? s'enquit-elle d'un ton où perçait une agréable surprise.

– Oui, nous avons eu une petite altercation, répliqua N'drin calmement.

Bahanan ne put s'empêcher de rire. Ce n'était pas ce que commentait tout le village. Les nombreuses victimes et ennemies de Wouyoh en faisaient des gorges chaudes.

– Une petite altercation ? Curieux. C'est pourtant Wouyoh qui a déchiré ta camisole, je suppose.

– Oui, mais je lui ai infligé une correction dont elle se souviendra longtemps.

– Ah ! ça, tu peux le dire, ma chère ! Il paraît qu'elle est retournée chez elle le visage bien amoché. Peut-être que tu n'aurais pas dû !

– Oui, peut-être. Seulement je commençais à en avoir assez des histoires de Mambo et des siens. La patience a des limites.

– C'est quand même ta belle-sœur, N'drin. Et les beaux-parents, c'est sacré.

– Moi aussi, je suis sa belle-sœur. Pourquoi vient-elle jusque chez moi m'insulter et même me frapper ?

– Quoi ? Wouyoh t'a frappée ?

– Oui. Elle m'a insultée et quand je lui ai renvoyé la monnaie de sa pièce, elle m'a giflée. Alors là, je n'ai plus pu me maîtriser. Heureusement pour elle, son frère était à la maison.

– Eh ! Ndrin, je te félicite ! Enfin, tu as montré que toi aussi tu as du cœur ! Il y a longtemps que Wouyoh nous cherche. Maintenant qu'elle t'a trouvée, il se peut qu'elle ne s'en prenne plus à moi.

– Rien n'est moins sûr, grande sœur. Wouyoh est actuellement un lion blessé. Gare à quiconque oserait lui déplaire.

– Un lion blessé ? Tant mieux, car je suis le chasseur qui va l'achever.

Les deux sœurs éclatèrent de rire en chœur. Bahanan défit Owotam qu'elle déposa sur les genoux de N'drin. Celle-ci cajola son fils et lui mit le sein dans la bouche. Sur ces entrefaites, Mambo apparut dans la cour. Il salua Bahanan et passa son chemin en silence. Il y avait eu assez de sang versé pour aujourd'hui.

7.

Le chef était étendu dans une chaise longue dans la pièce tenant lieu de séjour. Un bouquet de fleurs naturelles embaumait sur une table basse. Ozroh, belle créature au teint clair et aux grands yeux en amande, se pencha vers le chef. Un sourire étira les lèvres pulpeuses et savamment ourlées de la jeune femme, dévoilant une denture blanche et sans défaut. La brèche entre les deux incisives du haut et les fossettes creusant ses joues rehaussaient le charme de ce sourire. Son corps potelé et bien proportionné était un permanent sujet d'émerveillement pour son amant.

Le chef poussa un soupir lorsqu'elle s'éloigna de lui quelques instants. Vêtue d'une robe en mousseline qui ne cachait rien de son anatomie, Ozroh était une tentation vivante ce matin. Servante dans une famille blanche pendant quelques années, elle était revenue au village, dit-elle, pour se reposer. Cependant, jamais elle ne repartit. Le chef avait eu le coup de foudre pour elle et lui avait demandé de ne plus quitter le village. De son séjour en ville, elle avait rapporté toutes les manières des femmes blanches. Les mauvaises langues du village prétendaient qu'elle n'avait jamais été servante, mais prostituée. Ce n'était pas le chef qui s'en plaindrait : elle était incomparable quant au commerce charnel. Même sa chère Anzou, qui se croyait douée dans ce domaine, ne lui avait jamais apporté cette plénitude des sens.

– Mon seigneur, fit-elle de sa voix câline, veux-tu un peu de ce bouillon de mouton dont tu dis tant de bien ?

– Mais bien sûr, jolie femme. Et reviens vite, je me languis déjà de toi.

– Je n'en ai que pour une seconde, répliqua-t-elle avec un rire de gorge qui en disait long sur ses intentions.

Pendant qu'elle le nourrissait à la cuillère, le chef s'ouvrit à Ozroh de ses soucis avec sa nièce Ambrah. Celle-ci l'écoutait attentivement. Elle était la conseillère occulte du chef. Lorsque le bol fut vide, elle s'excusa et alla le déposer à la cuisine.

À son retour, elle invita cérémonieusement le chef à venir se reposer dans la chambre. Bien qu'il n'attendît que cela, il fit quelque peu le difficile, l'homme trop soucieux pour se livrer à des galipettes en plein jour. Entrant dans son jeu, Ozroh le cajola, le titilla et le supplia jusqu'à ce qu'il la suivît docilement.

La vue du grand lit à baldaquin dont la moustiquaire de mousseline fine descendait jusqu'au sol, donna un coup de fouet supplémentaire au désir qui irradiait le corps du chef. Ozroh souleva la moustiquaire et s'assit sur le lit. Le chef en fit autant et s'abandonna aux mains expertes de la jeune femme.

Il crut mourir, quand enfin, elle lui permit d'entrer en elle. Une onde de plaisir, puissante comme une décharge électrique, le traversa, le terrassa, le plongeant dans un gouffre de sommeil. Avec un sourire plein de tendresse et étrangement maternel, Ozroh se dégagea et laissa le corps de son amant reposer sur le lit défait.

Ozroh enfonça les doigts dans ses grosses tresses, signe de perplexité chez elle. Pourquoi le chef se mettait-il martel en tête pour une histoire telle que celle de sa nièce Ambrah ? Il n'y avait qu'une solution : que celui qui l'avait déflorée l'épouse. Quel autre moyen de réparer le déshonneur cherchait-il ? Encore fallait-il qu'elle le dénonçât.

Le chef se réveilla une heure plus tard, au contact du corps chaud de sa maîtresse. Il la voulait de nouveau, mais elle lui échappa.

– Que se passe-t-il, beauté ? s'étonna le chef.

– Rien, sauf que c'est Anzoun qui est de tour aujourd'hui.

– Et alors ?

– Je ne veux pas t'épuiser. Tu sais toi-même à quel point elle est exigeante.

– Petite maligne, tu penses à tout, hein ! Et tu as toujours raison.

– Merci, mon seigneur. Et si mon seigneur prenait une douche bien tiède ?

– Ce n'est pas de refus, ma toute belle.

– J'accompagne mon seigneur pour lui frotter le dos. Comme d'habitude.

L'homme rit et sortit de la chambre. Il suivit Ozroh dans une autre pièce au sol recouvert de sable et de galets. C'était l'endroit appelé « salle de bain » par la propriétaire de la maison. Sur une grande pierre plate, étaient posés un tabouret, une éponge végétale et du savon de Marseille. Un grand seau rempli d'eau attendait le bon vouloir du baigneur.

Ozroh débarrassa délicatement le chef du pagne qu'il avait noué autour des reins et le fit asseoir sur le tabouret. Elle mouilla l'éponge, y passa le savon, puis versa un peu d'eau sur le corps de l'homme avant de commencer à le frotter. Profitant de la situation, Ozroh se livra à quelques tours qui firent crier l'homme de plaisir. Enfin, elle le rinça et l'enveloppa d'un drap de bain d'un blanc immaculé.

Une fois prêt, l'homme se rhabilla et décida de rentrer à la maison. À regret, mais il le fallait bien. Une requête brûlait les lèvres de la favorite : elle désirait se rendre en ville. Si elle le faisait sans l'accord du chef, sa colère serait terrible. Pourtant, elle était certaine qu'il hésiterait à lui accorder sa permission.

– Mon seigneur permettrait-il que je me rende à la grande ville pour quelques emplettes ?

– Quelles emplettes encore ? Et tout ce que nous avons acheté la dernière fois, hein, ma toute belle ? Tu sais bien que je n'aime pas te savoir seule dans ce maudit endroit. N'y aurais-tu pas un rendez-vous galant par hasard ?

– Oh ! mon seigneur ! Me soupçonneriez-vous d'infidélité ?

– Non, mais... Sait-on jamais ! Tu es si belle, mon amie, que je crains qu'on ne te ravisse à mon cœur.

– Vous avez tort, mon seigneur. Si vous n'avez pas confiance, envoyez-moi donc Métchi, la petite qui est récemment arrivée chez vous. Elle m'accompagnera tout au

long de ce voyage. Elle sera vos yeux et vos oreilles. D'ailleurs, je souhaiterais qu'elle fasse désormais partie de ma maisonnée. Je l'élèverai comme une citadine.

Le chef avait tressailli. Métchi ? Impossible ! Anzoun lui arracherait les yeux si jamais il s'avisait d'amener cette enfant vivre sous le toit de sa maîtresse.

– Tu n'y penses pas, femme ! Sais-tu que Anzoun m'accuse d'être à la base du déshonneur qui frappe Ambrah parce que je lui ai permis de te fréquenter ? Je ne vais pas en rajouter !

– Ah oui ? Pourquoi n'en avoir rien dit, mon seigneur ? Nous nous serions une fois de plus expliquées, Anzoun et moi.

– Je ne veux plus que vous vous donniez en spectacle toutes les deux.

– D'accord. Comme d'habitude, tu prends le parti de cette maudite. Ce n'est rien. Un jour, la femme de mauvaise vie quittera ce village et tout le monde retrouvera la paix. Je n'ai ni père, ni mère, je n'ai ni fils, ni fille. Qui donc s'apercevrait de ma disparition ?

– Je ne prends le parti de personne. Je dis seulement qu'il n'est pas bon pour un homme de mon rang de toujours défrayer la chronique dans le village. Essuie tes larmes, femme. Tu sais que je n'aime pas te voir pleurer. Je t'accorde la permission de te rendre à la capitale pour une semaine. Tiens, pour ton voyage.

– Merci, mon seigneur, fit-elle en prenant la liasse de billets de banque que lui tendait l'homme.

– Surtout, sois sage. J'ai des espions partout, tu le sais bien.

– Ayez confiance, mon seigneur. Vous êtes et serez toujours le seul homme de ma vie.

Les servantes, qui se regroupaient dans l'arrière-cour lorsque le chef était en visite chez Ozroh, sortirent de leur cachette dès qu'elles entendirent le portail en bois grincer. Elles se mirent aussitôt au travail.

Revenue dans sa chambre, Ozroh dissimula entre ses pagnes la somme rondelette qu'elle venait de recevoir du chef. Elle riait sous cape : « Sois sage !» Comment saurait-elle le rester quand elle savait que Pierre, l'homme blanc dont elle avait été la petite amie pendant les années où elle vivait

en ville, revenait de France ? Il revenait pour elle, comme il le lui avait promis. Elle avait tout de même quelques scrupules à tromper ainsi le chef qui l'aimait beaucoup. Mais il était marié à trois femmes ! Or Pierre ne revenait que pour elle ! C'était le neveu de Mme Rivière au service de qui elle était restée dix ans. Elle se souvenait de toutes les folies qu'ils faisaient lorsqu'elle prenait son dimanche une fois par mois. Les gens d'ici parlaient d'elle comme d'une courtisane qui avait grandi dans une maison close. Erreur : son premier homme, ce fut Pierre. C'est lui qui avait fait d'elle ce qu'elle était... au lit. Mme Rivière, en revanche, lui avait appris à lire, à écrire, à broder et à faire face à toutes les obligations domestiques. Lorsque Mme Rivière découvrit sa liaison avec Pierre, elle entra dans une colère noire et les chassa tous les deux de chez elle. M. Rivière, qui considérait Ozroh comme l'un de leurs enfants, plaida sa cause en vain. Elle dut venir au village pour attendre la fin de la tempête. Pierre fut renvoyé en France en pénitence par le premier bateau. Mais il revenait, il revenait ! Elle avait reçu sa lettre chez le père Jacques qui était son confesseur depuis sa conversion au catholicisme. Il ne cautionnait pas leur comportement, mais étant un tantinet romantique, pardonnait les incartades de ces deux jeunes gens que tout séparait, mais qui se vouaient un si grand amour.

Prétendre que le chef lui était indifférent serait mentir. Surtout qu'il satisfaisait le moindre de ses caprices. Elle ne manquait de rien et aurait fait bénéficier sa parenté des largesses de son amant, n'eût été l'inexplicable ostracisme dont elle faisait l'objet de leur part. Était-ce parce qu'elle avait perdu sa mère à la naissance et son père peu après ? Était-ce parce que l'on ne savait pas ce qui lui avait fait perdre sa place chez la famille Rivière ? Ou encore en raison de son statut de maîtresse du chef ? Parfois, elle y réfléchissait pendant de longues heures. Sans jamais trouver de réponse.

Lorsque le chef arriva chez lui, il avait toujours cet air alangui qui en disait long sur son emploi du temps de la matinée. Anzoun sentit une vague de colère monter en elle, mais elle se maîtrisa.

Il ne servait à rien de faire un esclandre si elle ne voulait pas qu'il retournât d'où il venait. En se montrant conciliante, Anzoun lui donnerait certainement mauvaise conscience s'il lui prenait l'envie de revoir Ozroh. Ozroh, dont le nom signifiait « Beauté », était la bête noire d'Anzoun. Alors que cette dernière avait réussi à détourner complètement le chef de ses deux autres femmes, Ozroh avait surgi d'on ne sait où et se l'était assujetti. Anzoun était pleine de bonne volonté, mais rien ne l'empêcherait de gâcher au chef le reste de la journée. Une petite dose de venin, savamment distillée, quelque chose qui le laisserait anéanti pour la journée, lui permettant, à elle l'épouse bafouée, de se rendre plus qu'utile.

– Femme, je vais à la plage. Fais-moi porter un oreiller et une natte.

– J'ai à te parler d'un problème très sérieux.

– Un problème très sérieux ? Cela ne peut-il pas attendre, je suis si las.

– Si. Cela n'a, effectivement, aucun caractère urgent. Seulement, ne te plains pas de n'en avoir pas été aussitôt informé.

–Parle ! ordonna le chef agacé des minauderies de sa femme.

– Pas ici, il y a trop d'oreilles indiscrètes, murmura-t-elle.

– Suis-moi dans la chambre, grogna le chef qui se disait que sa femme avait encore monté une histoire de toutes pièces pour se venger de sa rivale, Ozroh.

Parvenus à la chambre conjugale, ils s'assirent tous deux sur le lit, le chef tête basse. Anzoun ménageait ses effets pour lui assener le coup de massue prévu.

– Ambrah est enceinte. Non seulement déshonorée, mais enceinte en plus.

– Mon Dieu ! s'écria le chef qui se laissa tomber en arrière, sur le lit.

*

*   *

Ambrah était assise au soleil. Son corps, lacéré de coups de fouet, avait été enduit de piment en poudre. Elle souffrait

en silence. Elle n'aurait jamais le courage d'avouer qui l'avait séduite et mise enceinte : elle craignait pour la vie de son bien-aimé. Peu lui importait les sévices qu'on lui faisait endurer. Même son intimité avait subi la fureur de sa mère. Sans pour autant entamer sa détermination. Pourtant, elle courait un gros risque : celui d'être mariée à un autre homme, un homme qu'elle n'aimerait pas, qu'elle n'aurait pas choisi. L'esprit de sacrifice qui l'habitait la mènerait-il jusque-là ?

Pendant ce temps, Ozroh arriva à la grand-ville. Tenant à la main un élégant sac, elle pénétra d'un pas hésitant dans la cour de la mission remplie de fleurs. Elle cherchait des yeux quelqu'un auprès de qui se renseigner lorsqu'elle entendit son nom. Ozroh se retourna, le cœur battant : cette voix, cette voix ! C'était Pierre, son Pierre adoré. Elle eut un réflexe : courir se jeter dans ses bras, mais elle se contint. Le père Jacques était debout sur le perron juste quelques pas derrière Pierre. Ce fut ce dernier qui courut vers elle et la souleva de terre en la serrant dans ses bras.

– Beauté, Beauté, c'est toi ! s'écriait-il entre deux baisers.

– Pierre, oh ! Pierre ! répliquait Ozroh incapable d'en dire plus.

– Tu n'as pas changé, Ozroh, tu es toujours aussi belle !

– Et toi, Pierre, toi ! murmura Ozroh dont les joues ruisselaient de larmes.

Le père Jacques, dans sa soutane blanche, souriait d'attendrissement. Il se passa la main dans la barbe, toussota pour les rappeler à l'ordre et fit demi-tour. Un serviteur vint prendre le bagage d'Ozroh dès que les jeunes gens entrèrent dans la salle où les attendait le père Jacques.

– Sois la bienvenue dans la maison de Dieu, ma fille.

– Merci, mon père.

– Bon, voici Pierre de retour. Il loge ici, à la mission. Une chambre t'a également été réservée dans le pavillon des sœurs. Prenez le temps de discuter et de vous mettre d'accord avant de décider de quoi que ce soit. Je comprends que vous ayez envie d'être seuls, mais souvenez-vous du lieu qui vous accueille.

– N'ayez crainte, mon père, nous serons sages ! fit Pierre d'un air malicieux.

– C'est promis, mon père, renchérit Ozroh.

– Vous pouvez rester ici, dans cette salle, pour vous entretenir. À moins que vous ne préfériez le jardin, derrière la maison.

– Nous resterons ici, mon père. C'est plus discret.

– Soit. Dans une demi-heure, rendez-vous à la salle à manger. Le père Roger est en déplacement et ne sera probablement pas rentré avant le dîner. Je vous laisse.

Pierre s'assit plus près d'Ozroh et lui prit les mains. Les yeux plongés dans les siens, il semblait scruter l'âme de sa belle. Elle baissa pudiquement les siens, comme si Pierre eût pu deviner la vérité. Ce dernier ne se faisait guère d'illusions : il était parti depuis deux ans. Elle avait dû avoir un autre amant en son absence. Quoi qu'il en ressentît une cruelle douleur, il comprenait que cela eût pu arriver. Et pour cause !

– Avant toute chose, j'ai une confession à te faire, mon amour. À mon retour en France, je me suis marié, dit-il d'un ton triste.

– Tu t'es... marié, Pierre ? Marié ? haleta Ozroh au bord de l'évanouissement.

– Oui, j'ai dû le faire. Mes parents... toute la famille. Mme Rivière leur avait dit que j'étais prêt à épouser une Africaine. Ils ont eu peur et m'ont presque obligé à épouser... mon amie d'enfance.

– Pierre, tu m'as demandé de t'attendre, tu m'as priée de ne m'attacher à personne parce que tu seras mon mari. Et maintenant, qu'est-ce que je vais devenir, Pierre ? répliqua Ozroh en sanglotant.

– Ne pleure pas, Beauté. Je suis revenu pour toi, pour t'épouser !

– Pierre, tu es un Blanc et un chrétien. Comment m'épouserais-tu si tu es déjà marié ? continua-t-elle en pleurs.

– Mais je ne le suis plus, mon amour. Cette femme est morte.

– Morte ? fit Ozroh qui ne savait plus si elle devait s'en réjouir ou s'en attrister. Morte ?

– Oui. Morte depuis près d'une année.

– C'est pour cela que tu es revenu alors.

– Non, j'avais décidé de te rejoindre incognito, puisque malgré les difficultés que connaissait notre couple, elle refusait de divorcer. J'avais déjà réservé ma place sur le bateau lorsqu'on a découvert qu'elle était atteinte d'une grave maladie du sang et qu'il lui restait peu de temps à vivre.

– Je suis désolée, Pierre. Ce que tu as pu souffrir !

– Ça, tu peux le dire, mais c'est surtout le mal de toi qui m'a rongé tout ce temps.

– Qu'allons-nous faire à présent ?

– Dans un premier temps, je vais chercher un travail, puis un logement. Toi, tu t'occuperas de prendre ton baptême et nous nous marierons.

– Je suis déjà baptisée. Il me reste la communion. C'est bien vrai, Pierre, tu m'épouserais ? Les gens de ta communauté ne t'accepteront pas au milieu d'eux parce que tu auras choisi une femme noire, l'ancienne domestique de ta tante.

– C'est pour l'amour de toi que je suis revenu de France. Pas pour ces colons à l'esprit étriqué. D'accord ?

– D'accord.

Pierre fit sortir sa montre de gousset et siffla imperceptiblement. Il prit la main d'Ozroh pour la faire lever et la pria de le précéder vers la salle à manger qu'elle connaissait bien. Ozroh avança, puis marqua un arrêt. Pierre en fit autant, surpris.

– Pierre, j'ai un aveu à te faire.

– Un autre homme ? Non, ce n'est pas la peine d'en parler. Je sais que tu n'as pas passé les deux années où j'étais absent dans un monastère. C'est comme s'il n'avait jamais existé un autre que moi dans ta vie.

– Tu me pardonnes cela, c'est vrai ?

– Oui, je te le pardonne. Ne t'avise pas de recommencer, c'est tout.

– Merci, Pierre.

Ils retrouvèrent le père Jacques déjà attablé. Celui-ci avait troqué sa soutane contre une chemise à carreaux. Ozroh qui ne l'avait jamais vu ainsi, en ressentit un choc car il paraissait plus jeune et plus séduisant. Elle ne l'en respectait que plus car

c'était un homme qui aurait pu plaire à une femme et faire sa vie avec elle s'il l'avait voulu. Il a préféré servir exclusivement l'église.

Une salade verte, des pommes de terre en robe des champs et un bar grillé au feu de bois constituaient l'essentiel du menu. Plus tard, une corbeille de fruits vint compléter ce repas.

– Mon père, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je pourrais m'occuper de la cuisine, proposa Ozroh.

– Si, j'y vois un inconvénient majeur : la cuisinière ne te laissera pas faire.

– Ah ! sœur Bénédicte ! Mais je ne l'ai pas vue en arrivant. Je la croyais en France.

– Pas le moins du monde. Elle est allée à Big Jack pour la tournée médicale hebdomadaire. Elle sera rentrée pour ce soir. Mais son aide, un jeune indigène, s'occupe de tout quand elle sort.

– Ce n'est donc pas vous qui nous avez préparé ce repas ?

– Non, pas tout à fait. Je n'ai eu à m'occuper que de la salade.

– Qu'est-ce que je vais pouvoir faire de mes journées, mon père ?

– Ne t'inquiète donc pas, ma fille. Dans la maison du Seigneur, on peut toujours se rendre utile. Surtout dans le pavillon des sœurs, je suis certain que tu n'auras pas le temps de t'ennuyer.

Pierre les regardait converser, le cœur gonflé de joie. Il croyait rêver quand il se rendait compte qu'il avait pu, en dépit de mille et un obstacles, revenir ici. Maintenant que ses parents savaient qu'il ne pourrait vivre heureux ailleurs et qu'ils avaient compris ses sentiments pour la négresse Ozroh, plus rien n'entravait ses projets.

8.

Encore trois longs mois s'étaient écoulés depuis la visite manquée de N'drin à Ammantchè. Rien ne semblait avoir changé dans la vie de Mambo qui continuait de prospérer et de réinvestir. Son associé, Kakoutchè, présentait quelques rondeurs. L'aisance s'était certainement installée chez lui aussi. Seule, N'drin, la mère de Métchi, ne rompait pas avec les affres dont on connaissait l'origine. Owotam se portait comme un charme, courant dans tous les sens et s'exprimant comme un grand.

Ce dimanche matin, tous ceux qui fréquentaient une église s'étaient rendus qui chez les protestants, qui chez les catholiques ou encore chez les harristes. Sur le chemin du retour, on discutait d'un air joyeux. Les enfants se poursuivaient en criant et l'on songeait à la bonne sauce graine au poisson frais que l'on avait laissé en train de mijoter sur la braise. Certaines femmes rejoignaient rapidement leur foyer pour s'occuper d'éplucher la banane car il fallait absolument du foutou pour accompagner la sauce, d'autres prenaient leur temps, comptant sur leur coépouse ou leurs filles pour finir la préparation du repas par elles commencée. Les hommes eux, s'attardaient au coin des rues, fumant la pipe, ou marquant une halte chez une connaissance.

Bahanan pressa le pas lorsqu'elle s'aperçut que N'drin avait quitté le groupe de femmes avec lesquelles elles échangeaient des civilités sur le parvis de l'église. Où était-elle passée ? Bahanan continua de chercher des yeux sa cadette, en vain. Elle résolut de se rendre chez cette dernière. Réprimant son émotion,

elle prit le chemin qui menait à la maison de N'drin d'un pas tranquille. Mambo s'était rendu en grand secret à Ammantchè, mais on en avait informé Bahanan. Cependant, ce n'était pas pour cela qu'il était urgent qu'elle parlât à sa sœur.

– Eh ! N'drin, tu piles déjà le foutou ?

– Oui, j'avais pris le risque de laisser de la braise sous le trépied. La banane a pu cuire doucement, de même que le manioc qui, pourtant, a tendance à prendre l'eau si l'ébullition n'est pas forte. Tu restes manger avec moi, n'est-ce pas ?

– Oui, mais qu'est-ce que je fais de ma sauce ?

– On pourrait la garder pour ce soir et demain. Qu'en penses-tu ?

– Et Mambo, va-t-il apprécier que je mange de son plat ?

– Tu sais bien que je cuisine séparément pour lui. Je ne veux rien avaler de ce qu'il dépose dans cette cuisine. Ce serait boire le sang de mon enfant.

– N'drin, je te soutiens dans cette épreuve, mais je trouve que tu exagères un peu. Ce n'est pas du sang de Métchi dont se nourrit son père, tout de même ! Pendant combien d'années vas-tu boycotter ce que ton mari achète comme vivres ?

– Tant qu'il n'aura pas ramené ma fille ici, tu m'entends, Bahanan, tant qu'il n'aura pas ramené ici ma Métchi !

– Calme-toi, ma sœur, calme-toi. Nous venons de prier, ne nous fâchons pas.

N'drin baissa la tête sur son mortier, quelque peu honteuse de s'être laissé aller à la colère. Elle luttait contre les larmes. Au même moment, Owotam se réveilla et vint se coller à elle. Bahanan prit le petit garçon et se mit à le faire danser. Son rire remplit la cour.

Remise de ses émotions, N'drin mangeait avec quelque appétit le repas qu'elle avait servi dans un grand récipient en terre. Bahanan mangeait aussi et nourrissait l'enfant, s'efforçant de montrer de l'engouement face à ce délicieux repas. La nouvelle qu'elle apportait à sa sœur lui ayant, d'une certaine façon, noué l'estomac.

Lorsqu'elles eurent fini et qu'elles rejoignirent l'aire de repos sous l'apatam, Bahanan ne put plus se taire.

– N'drin, sais-tu où est ton mari ?

– Non et cela m'importe peu.

– Eh bien ! il est allé à Ammantchè.

– À Ammantchè ! Oh ! mon Dieu, serait-il allé payer une partie de sa dette ? Oh, mon Dieu, ce serait si bon de l'apprendre ! Dis-moi ce que tu sais, ma sœur, dis-moi tout !

– Mambo est allé à Ammantchè parce qu'on l'a convoqué.

– Ah bon ? Le chef réclame-t-il son argent ?

– Oui. Et cela d'autant plus qu'il est gravement malade.

– Quoi ! Le chef gravement malade ?

– Oui. Tu as vu la femme de Mssè, le conseiller financier du chef, n'est-ce pas, N'drin ?

– Oui. Mais comme elle vient parfois saluer des parentes dans notre village, je n'ai pas jugé utile de connaître les raisons de sa présence.

– Moi non plus, mais c'est moi qui l'ai accostée pour prendre des nouvelles de Métchi. C'est ainsi qu'elle m'a informée de la situation.

– Alors, le chef est gravement malade ?

– Oui, ma sœur. Au point où il met de l'ordre dans ses affaires. Il a perdu connaissance un jour et depuis, son état se dégrade.

– Perdu connaissance ? Je ne le savais pas malade, Bahanan.

– Effectivement, il ne l'était pas. Mais "son cœur s'est coupé [12]".

– "Son cœur s'est coupé" ? Est-il arrivé quelque chose à Anzoun, sa femme chérie ?

– Non, à l'autre, la véritable chérie. À Ozroh, sa maîtresse.

– Ah ! la belle ! Que lui est-il arrivé ? Se serait-elle noyée à force de jouer les femmes blanches qui se baignent à tout moment dans la mer ?

– Non ! Ozroh a fui le village pour s'installer en ville.

– Ce qui n'est pas une nouveauté en soi. Alors ?

Bahanan ne put s'empêcher de rire. N'drin en fit autant sans savoir où voulait en venir sa sœur.

---

12. *A été victime d'un grand choc émotionnel.*

– Elle était en ville depuis près d'un mois alors que le chef lui avait juste permis d'aller faire quelques emplettes. Inquiet de ne pas la voir revenir, il envoya quelqu'un jeter un coup d'œil chez elle. L'émissaire revint avec des nouvelles alarmantes : de tous les effets d'Ozroh, il ne restait plus grand-chose.

– La coquine les avait convoyés en ville petit à petit, à l'insu de tous.

– Exactement. Et lorsqu'elle partait pour les fameuses emplettes, elle en était à la phase finale de son plan. Ulcéré, le chef se rendit à la capitale pour la retrouver et la ramener de force. Il avait appris qu'elle résidait à la mission catholique lorsqu'elle se séjournait là-bas. Malheur pour lui, il débarqua à l'église au moment où la belle et le rival du chef, ayant reçu la bénédiction nuptiale, sortaient au bras l'un de l'autre !

– Non ! Je crois rêver.

– Tu ne rêves pas. "Le cœur du chef se coupa", il perdit connaissance. On le ramena en hamac à Ammantchè après lui avoir administré la médecine des Blancs, mais depuis, ça ne va pas.

– Qui est cet homme qui a eu l'audace d'arracher au chef la prunelle de ses yeux ?

– Un homme blanc. On dit qu'ils se connaissaient depuis des années, alors qu'elle travaillait chez une Européenne à la grande ville.

– Ah bon ! ainsi donc le chef n'avait pas réellement un cœur de pierre ! Bien fait pour ce négrier qui demande un être humain pour garantir un prêt. S'il mourait, peut-être me rendrait-on immédiatement ma fille.

– Si ton mari n'a pu encore s'acquitter de sa dette, cela compliquerait davantage les choses, je pense.

– C'est vrai, reconnut N'drin.

Elle s'en voulait de s'être trop vite réjouie de la chute de l'ennemi. Bahanan ne dit plus rien, se contentant de réfléchir à ce qu'elle pourrait faire pour aider sa sœur. Si seulement elle possédait le moindre objet de valeur !

En début d'après-midi, Bahanan réintégra son domicile. Elle se mit à ranger pour s'aider à cogiter sur ce qu'il y avait lieu de

faire pour arracher Métchi des mains de l'ennemi au cas où Mambo se révélerait incapable de s'acquitter de sa dette. Un homme tel que le chef d'Ammantchè était un homme riche, à qui il ne manquait rien qu'elle put lui offrir. Soudain, une étincelle jaillit dans les ténèbres de ses pensées tristes : mais oui ! Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Elle détenait la clé des problèmes qui assaillaient le chef actuellement ! Sa grand-mère lui avait légué le pouvoir de confectionner un remède contre les chocs psychologiques, un *owouchi*[13] très efficace pour soigner ceux dont "le cœur s'est coupé", généralement à l'occasion d'un décès, d'un divorce ou tout simplement d'une rupture sentimentale. Et si elle allait le proposer à Anzoun qui donnerait n'importe quoi en ce moment pour sauver son époux bien-aimé ?

Bahanan, heureuse d'avoir trouvé de quoi monnayer le retour de sa nièce, se coucha dans sa cour et s'endormit comme un enfant. La nuit naissante la surprit dans ce sommeil réparateur. En effet, tout le temps que N'drin habitait sous son toit, la pauvre n'avait pu dormir. L'appréhension de certaines choses l'en avait empêchée.

*

* *

Bahanan entra dans sa chambre. Elle sortit d'un meuble bas un paquet qu'elle défit aussitôt. Elle en retira un récipient qui était, en fait, une noix de coco évidée, polie et taillée en deux. Dans le récipient se trouvait une grosse boule de kaolin dont la surface était hérissée de débris de plantes médicinales. Bahanan porta la boule à son nez. Elle sentait très bon. La femme soupira et s'assit. Elle tenait là de quoi remettre le chef d'Ammantchè d'aplomb. Cependant, elle n'était pas certaine que le marché qu'elle se préparait à conclure rencontrerait l'adhésion de la partie adverse.

Promptement, Bahanan se changea. Certaine d'arriver à Ammantchè avant la tombée de la nuit, elle avait décidé de

13. Littéralement, « eau de mort ».

ne pas reporter son voyage au lendemain. Elle n'allait prévenir personne de son dessein.

Seule sur la route menant au village voisin, Bahanan tentait de se montrer courageuse. On parlait tellement d'esprits malfaisants et de chars de feu sortis du néant poursuivant de malheureux voyageurs la nuit, qu'elle n'osait jamais s'aventurer seule sur ces routes à une heure tardive. La gravité de la situation l'avait contrainte à le faire. Si seulement cela pouvait marcher !

Il faisait nuit noire lorsque Bahanan atteignit la cour du chef. Quelques lampes-tempête, disposées à divers endroits, l'éclairaient. Du côté de la cuisine, fumaient des lampes à huile artisanales. Une sentinelle se dressa devant elle.

– Qui va là ? fit l'homme d'une voix caverneuse qui effraya Bahanan.

– C'est moi, Bahanan d'Ammanvri. Je suis la tante de la petite Métchi.

– Oui, et alors ?

– Je souhaiterais parler à Anzoun, l'épouse du chef.

– Cela ne peut-il pas attendre demain ? Elle est au chevet de son époux.

– Non, cela ne peut attendre. Je viens justement à cause du chef.

– D'accord, tu peux entrer.

Avec un imperceptible soupir de soulagement, Bahanan passa son chemin. Elle continua droit devant elle, guidée par la lueur jaunâtre des lampes-tempête. Quelqu'un vint vers elle, c'était Bèdè. Bahanan lui expliqua rapidement ce qui l'amenait nuitamment ici. Sans hésiter, la jeune fille conduisit Bahanan jusqu'à la pièce où se tenait Anzoun.

– Bonsoir, dame Anzoun.

– Bonsoir, ma sœur. Comment vont les choses à Ammanvri ?

– Très bien. Tout va bien.

– Bèdè, apporte-lui donc à boire, ordonna Anzoun à celle qui sortait de la pièce.

– Non, merci, ça va.

– Qu'est-ce qui t'amène, chère sœur d'Ammanvri ? Serait-il arrivé quelque chose à la mère de Métchi ?

– Dieu merci, non ! Je suis venue avec un remède pour le chef.

– Nous avons tout essayé, tout, absolument tout. Rien n'y a fait.

– Mais il reste ceci, dit Bahanan nullement ébranlée, faisant sortir de dessous son pagne la boule de *owouchi*. Cet *owouchi* est célèbre chez les Avikam. C'est une femme de là-bas qui en a cédé le pouvoir à ma grand-mère. Ma mère l'ayant refusé, cela m'a été transmis. Je n'en fabrique que deux l'an : une boule pour les miens et moi, une boule pour d'autres personnes. Son efficacité ne s'est jamais démentie.

– D'accord, d'accord. Au point où en est le chef, un remède de plus ou de moins, qu'est-ce que cela peut faire de mal ?

– Tu es une femme sage, Anzoun. Ton mari t'en sera éternellement reconnaissant. Voici comment utiliser ce remède : mettre un peu d'eau dans la noix évidée, faire tourner la boule dedans jusqu'à ce qu'une grande quantité de kaolin se soit mélangée à l'eau et en boire. Remettre la boule dans le récipient après usage.

– C'est tout ?

– C'est tout, dame Anzoun. Je te donne cinq jours pour que ton mari soit sur pied.

– Ton prix, chère amie ?

– Ce sera une faveur que je viendrai demander au chef. Mais aujourd'hui, je ne suis pas venue parler de ce que je demanderai en contrepartie, je souhaite seulement que le chef puisse essayer ce remède et guérir.

– Merci, Bahanan, ma sœur. Si le chef recouvre la santé avec ton traitement, demande-lui n'importe quoi, il te l'accordera. Puisque tu es là, ne veux-tu pas toi-même lui administrer le remède pour la première fois ?

– Si, seulement je n'osais te le demander. Apporte-moi de l'eau du canari, s'il te plaît, répliqua Bahanan riant intérieurement de savoir que Anzoun craignait qu'elle n'empoisonnât le chef.

Anzoun prit un *cup* d'eau propre sur une table près d'elle et le remit à Bahanan. Celle-ci prépara le mélange et en goûta avant de le remettre à Anzoun. Cette dernière se leva aussitôt et

alla le faire boire au chef. Très affaibli, l'homme avala lentement le contenu de la noix évidée et referma les yeux avec un gros soupir. Alarmée, Anzoun reposa sa tête sur l'oreiller et attendit un moment. La poitrine du malade se levait et s'abaissait régulièrement. Son cœur battait également.

La femme du chef revint alors trouver Bahanan. Elle ne savait que dire à cette dernière. Devait-elle la laisser partir ce soir ? Et s'il survenait des complications durant la nuit ? Elle allait lui proposer de passer la nuit ici.

– Bahanan, ma sœur, le chef a bu le contenu du récipient. Je te remercie pour ce remède.

– Je t'en prie, dame Anzoun. Je souhaiterais réintégrer ma maison.

– À cette heure-ci ? Non, Bahanan, ma sœur. Tu es mon hôte, ce soir.

– Je voulais éviter que Métchi me voie et se mette à pleurer.

– Sois sans inquiétude, Métchi ne saurait franchir le seuil de cette maison sans y avoir été conviée. Tu dîneras et te coucheras ici, dans la maison principale. À l'aube, je te ferai raccompagner par la sentinelle jusqu'à l'entrée de ton village. Personne ne saura que tu étais ici.

– Je te remercie de tout cœur. Nous ferons comme tu l'as dit.

Anzoun appela une de ses servantes et lui confia Bahanan avant de retourner dans la chambre du chef.

Tard dans la soirée, lorsque Anzoun revint de la salle d'eau, le chef avait changé de position et semblait dormir paisiblement. Elle ne voulut tirer aucune conclusion hâtive. Elle pria un court moment et s'assit sur le lit à une place qui jumelait celui où se trouvait le chef. Elle s'aperçut qu'il transpirait abondamment, mais ne délirait plus du tout. S'étant munie d'un tissu humide, elle bassina le front du chef et lui changea son maillot de corps. Puis elle s'accorda du repos.

Épuisée par ses longues nuits de veille, Anzoun céda au sommeil qui l'emporta et ne la lâcha qu'aux aurores. Elle sauta alors au pied du lit et ouvrit la porte pour parler à la sentinelle, mais s'aperçut qu'elle n'était plus à son poste. Elle revint sur

ses pas et frappa à la porte de la chambre où Bahanan avait passé la nuit. Pas de réponse. Elle ouvrit et constata que la pièce était vide de toute présence humaine. Elle comprit alors que Bahanan était repartie à l'aube, comme convenu, en compagnie de la sentinelle.

Le village d'Ammanvri était en vue. La sentinelle prit congé de Bahanan. Celle-ci rejoignit sa cour d'un pas tranquille, comme si elle était allée faire un tour à la plage tôt le matin.

Vers la fin de la matinée, N'drin apparut, Owotam sur la hanche, les traits altérés par une vive émotion. Elle donnait l'impression d'avoir pleuré. Bahanan l'accueillit avec le sourire, feignant de n'avoir rien remarqué d'inhabituel.

– Bahanan, je te salue.

– Je te salue, sœur mienne. Assieds-toi. Et toi, Owotam, qu'est-ce que tu racontes de bon ce matin ? Viens donc voir ta vieille tante. N'drin, les nouvelles ?

– Rien de bien grave, sauf que le chef d'Ammantchè est au plus mal et que… et que Mambo n'a toujours pas honoré ses dettes vis-à-vis de ce dernier.

– Ne t'inquiète donc pas, N'drin. Le chef se remettra sous peu.

– Comment peux-tu en être aussi sûre ?

– Cet homme est vigoureux, tu sais ! Ce n'est pas une simple "coupure de cœur" qui va l'emporter.

– Que Dieu t'entende ! C'est Mambo qui m'inquiète de plus en plus. À chaque fois que je l'entends discuter avec Kakoutchè, son associé, il ne parle que de réinvestir ses gains. Et ma fille ? Je te dis que cet homme n'a pas mis ma fille en gage, il l'a vendue, vendue !

– Non, N'drin, il ne l'a pas vendue. Garde ton calme. Nous finirons bien par trouver une solution à ce problème si ton mari n'arrive pas à payer sa dette.

– Quelle solution ? Le temps s'en va, et ma vie aussi, Bahanan, ma vie aussi.

– Calme-toi, je t'en conjure, calme-toi. Dieu sait ce qu'il fait.

– Ah oui ? Moi je n'en ai pas l'impression, vois-tu.

– Non ? Regarde donc Owotam pour en être convaincue.

– C'est vrai, Bahanan. C'est vrai. Je ne sais pas ce que j'ai à raconter n'importe quoi. Que Dieu me pardonne.

– Vers qui irions-nous ? Toutes les portes se ferment devant nous dans ce village quand nous avons un problème. Pourtant nous y avons quelques cousins et cousines. Si ce n'est Dieu, qui nous aidera, hein ? Donne-moi un coup de main pour éplucher le manioc, ma sœur.

Avec un gros soupir, N'drin reprit Owotam. Elle le posa sur ses genoux, lui mit le sein dans la bouche et s'empara d'un couteau comme d'une arme contre l'ennemi. « Et si le chef mourait ? Et si le chef mourait ? Et si le chef mourait ? » ne cessait de lui chuchoter une voix intérieure. Ce qui accélérait son pouls. Pourquoi se faisait-elle tant de souci alors que, peut-être, Mambo avait commencé à effectuer le remboursement de cet emprunt ? Comment le savoir puisque son mari et elle ne s'adressaient presque plus la parole ?

Lorsque le manioc remplit les deux immenses cuvettes disposées devant elles, N'drin demanda à se retirer. Bahanan se leva, s'étira et proposa à sa sœur de la raccompagner. Elles firent un bout de chemin ensemble, dans un éloquent silence que nul ne voulait prendre la responsabilité de rompre.

S'étant à présent séparées, chacune des sœurs rejoignait pensivement son logis, lorsque la cadette interpella l'autre. Bahanan se retourna lentement. Son instinct l'avait prévenue de ce que N'drin avait quelque chose d'important à lui apprendre depuis qu'elle était arrivée et qu'elle ne s'en irait pas sans l'avoir fait.

– Oui, je t'écoute.

– Je compte me rendre à Ammantchè demain.

– Pour quoi faire ? Le chef est malade. Ta présence pourrait être mal interprétée. On pourrait penser que tu veux profiter de la situation.

– Profiter de quelle situation ? Je vais seulement exprimer ma compassion.

Sans un mot de plus, elle se détourna et reprit le chemin menant chez elle.

TROISIÈME PARTIE

Le temps arrive, *an yé, an yé* ! Il n'a pas de tabouret. Il s'en va !

La douleur vient. Elle traîne, mais s'en ira aussi. *Oho, oho* !
Une mère pleure sa fille, *wohou, wohou* !
Métchi, Métchi, ta mère t'appelle. *Oho, oho* !
Métchi, mon enfant, réponds-moi par ta bouche, *oho* !
Métchi, ma fille, Métchi, *oho, oho !*
Une mère croule sous le faix du travail, *oho* !
Une mère gémit sous le joug de l'indigence, *oho, oho* !
Qui la relèvera ? Oh ! Métchi, où es-tu ? *Vin tou wa* ?
Viens, Métchi, viens, ta mère se meurt, *oho !*

9.

N'drin remua la tête, toujours aussi étonnée. Depuis quelques jours, elle revoyait comme un film la conversation qu'elle avait eue avec Bahanan concernant une visite à la cour du chef d'Ammantchè. Cette visite serait mal interprétée, on la soupçonnerait de vouloir profiter de la situation pour plaider son cas ou, pourquoi pas, kidnapper sa fille. Qui aurait d'ailleurs de telles idées ? Sûrement pas Anzoun à qui elle comptait s'adresser.

« Ce que je veux, c'est exprimer ma compassion et voir Métchi. Voilà bientôt deux ans que ma fille a été emmenée chez le chef, fit-elle, se parlant à elle-même. »

La mère de Métchi jugeait l'attitude de Bahanan pour le moins étrange. Pourquoi avait-elle ainsi réagi lorsqu'elle avait exprimé son intention de se rendre à Ammantchè ?

Owotam était chez Bahanan depuis la veille et ce ne serait pas N'drin qui s'en plaindrait. Il devenait chaque jour plus turbulent et la pauvre n'en pouvait plus de lui courir après pour lui arracher quelque objet contondant dont il se saisissait d'une main ferme ou pour l'empêcher de marcher de son pas conquérant vers l'âtre où rougeoyaient des braises.

Mambo traversa son champ de vision et elle crut avoir des hallucinations. Elle revint brusquement sur terre et décida de l'interroger.

– Homme, je te salue, fit-elle d'une voix à peine audible.

– Salut, femme.

– Dis-moi, c'est vrai que tu as été à Ammantchè ces jours-ci ?

– Oui, mais en quoi cela te concerne-t-il ?

– L'enfant que tu as donnée en captivité n'est pas tombée du ciel, tu sais. C'est à sa génitrice que tu parles en ce moment.

– Ah bon ! Sa génitrice ? Enchanté de le savoir. Que puis-je pour toi ?

– Je veux savoir si tu as commencé à payer le chef qui, tu le sais, est au plus mal depuis quelque temps.

– Je te demande encore en quoi cela te concerne. L'accord entre le chef et moi est une affaire d'hommes et elle se réglera comme telle en son temps. Il me semble t'avoir entendu dire que tu n'avais contracté aucune dette avec moi. Pourquoi à présent me demandes-tu où j'en suis quant à son paiement ?

– D'accord, d'accord. Souviens-toi seulement que tu n'es pas un rocher, pas plus que le chef d'ailleurs.

– Tu souhaites ma mort ? Elle ne saurait provenir de toi, tu sais. Nous n'avons aucun lien de sang, toi et moi.

– Souhaiter ta mort ? Non. Mais quel être humain est éternel ?

– Ça va, ça va. Je t'ai dit que je m'occupe de ma dette. Occupe-toi donc de tes propres affaires, aussi. Cuisiner, par exemple.

Sans un regard pour celui qui lui parlait, N'drin déposa le linge sale dans une cuvette, y mit une boule de savon noir et sortit de la cour pour aller au puits. Elle y ferait la lessive et attendrait que le linge sèche. Mambo allait devoir se débrouiller pour manger aujourd'hui. Wouyoh serait heureuse de l'accueillir, de toute façon. N'drin savait qu'ils s'étaient réconciliés depuis leur altercation de la dernière fois.

Tandis que N'drin frottait son linge en chantant ses malheurs, Bahanan mettait de l'ordre dans sa chambre. Ayant laissé Owotam à l'une de ses voisines qui allait se reposer sur la plage après le dur labeur de la veille, elle se sentait bien seule.

Bahanan ouvrit sa grande malle, celle où étaient soigneusement rangés des pagnes de sortie et ses kitas, ainsi que ses quelques bijoux en or. Elle les fit sortir, renversa la malle pour en faire tomber des grains de poussière imaginaires, puis replaça le pagne du fond avant de se remettre au rangement. Cet exercice,

ô combien rare, était surtout une occasion pour Bahanan de réfléchir sérieusement lorsque quelque chose la tourmentait. Depuis son retour d'Ammantchè, elle était sans nouvelles d'Anzoun. Comment les choses s'étaient-elles passées ? Si le chef s'était remis, c'était donc qu'elle pouvait en espérer l'obtention d'une récompense. Sa récompense, ce serait la liberté accordée à Métchi. Bahanan se voyait déjà, rentrant au village, tenant la petite par la main. Si seulement cela pouvait arriver aujourd'hui même, ce serait merveilleux !

Ayant fini son rangement, Bahanan sortit. Le soleil était haut dans le ciel. Elle eut envie de se rendre chez N'drin, mais quelque chose d'inexplicable la retenait. Elle décida de faire fumer le poisson qu'elle venait d'acheter. Cela ferait une bonne recette le lendemain à l'embarcadère de Dabou.

Bahanan extirpa d'un tas de branches de cocotier une douzaine de brindilles séchées et vint s'asseoir devant la cuvette débordante. De grosses sardines, ainsi que des brochets retirés des filets tôt ce matin, scintillaient au soleil. La chanson à la bouche, Bahanan ne sentit pas le temps passer. Lorsqu'elle posa les derniers poissons sur la claie, le soleil avait entamé sa descente vers le couchant. Elle pensait encore à sa sœur qu'elle n'avait pas vue jusqu'à présent. C'était là quelque chose d'inhabituel.

Comme si on l'avait appelée, N'drin apparut, deux cuvettes superposées sur la tête. Elle salua son aînée et prit place auprès d'elle. Les deux femmes échangèrent les nouvelles avant d'en venir au sujet qui les intéressait toutes les deux. Les larmes aux yeux, N'drin relata sa conversation avec Mambo. Bahanan l'écouta en silence, contrairement à ses habitudes. Lorsque N'drin se tut, Bahanan s'efforça de la consoler, la priant de croire que Dieu n'abandonne jamais ses enfants. Elle sortit chercher Owotam chez la voisine. Mais celle-ci était toujours à la plage. Bahanan promit de lui amener l'enfant avant la tombée de la nuit. N'drin acquiesça et annonça son intention de rentrer. Bahanan la raccompagna jusqu'au seuil de la cour et fit demi-tour car elle avait encore du poisson au fumoir.

Après avoir donné à Owotam son bain du soir, Bahanan le noua au dos et prit le chemin menant chez N'drin. Il commençait à faire noir. D'un pas pressé, celle-ci allait s'engager dans le couloir qui débouchait sur la cour de Mambo, lorsqu'un homme l'aborda. Elle sursauta, mais se ressaisit aussitôt.

– Je te salue, femme, dit-il.

– Je te salue, étranger. Sois le bienvenu.

– Je cherche une femme du nom de Bahanan.

– Ah bon ? Et pour quelle raison ?

– J'ai un message que je dois lui délivrer en personne.

– Ne peux-tu pas attendre, le temps que je l'informe ? Je pourrais t'indiquer sa case, mais elle s'est absentée pour un court instant.

– Non, je ne peux pas attendre, les ordres sont formels. Je retourne à Ammantchè.

– Ah ! tu es donc d'Ammantchè ? Comment va le chef ?

– Par la grâce de Dieu, ça ne va pas trop mal.

– Viens, je te conduis à Bahanan.

L'homme la suivit. Ils marchèrent rapidement jusqu'à sa cour et entrèrent sans frapper. La lampe-tempête, accrochée à une poutre, éclairait l'espace où ils s'arrêtèrent.

– C'est moi Bahanan, je t'écoute.

– Je le savais. Tu es quelqu'un de sage, c'est bien. Anzoun, l'épouse de notre vénéré chef, m'envoie te quérir. Elle voudrait que ce déplacement se fît à l'insu de tous. Je feindrai de m'en aller, mais je t'attendrai sur la plage, à environ dix pas des dernières habitations de ce village. Trouve un moyen pour que nul ne se doute que tu sors d'Ammanvri.

– C'est entendu, homme. Je vais rendre à ma sœur son fils pour la nuit. Ensuite, j'aviserai.

– À tout à l'heure donc.

L'homme tourna les talons et s'éloigna d'un pas rapide. En un rien de temps, il disparut du champ de vision de Bahanan. Celle-ci se demanda si elle n'avait pas rêvé.

Une incroyable excitation s'empara de Bahanan qui eut toute la peine du monde à dissimuler ce qui se tramait. Elle fit

l'effort surhumain de papoter un peu avec sa sœur et de défaire l'étreinte du petit qui ne voulait pas rester, sans avoir l'air pressé. Bahanan prit enfin congé et fila droit chez elle mettre en place le scénario de son échappée.

Peu après, on la vit sortir avec la vieille cuvette lui servant de poubelle sur la tête et un seau à la main. Bahanan salua quelques voisins qui bavardaient dans le noir et passa son chemin : elle allait à la plage vider sa poubelle et puiser de l'eau de mer.

C'est avec soulagement que son compagnon de route la vit arriver. Il lui fit signe et ils partirent au pas de course. L'homme était grand, mince et encore jeune. Bahanan avait quelque mal à soutenir le rythme de ses enjambées. Néanmoins, elle tint bon jusqu'à la vue d'Ammantchè. À ce moment-là, l'émissaire ralentit le pas.

Bientôt, ils se retrouvèrent dans la maison du chef où les attendait Anzoun. Celle-ci se leva pour venir serrer Bahanan contre elle. Les deux autres femmes qui se trouvaient en compagnie d'Anzoun en firent autant. Cette dernière fit les présentations : ces deux femmes étaient ses coépouses. Anzoun fit apporter de l'eau pour les arrivants. Puis elle congédia l'émissaire.

– Sois la bienvenue, ma chère sœur d'Ammanvri.

– Merci, dame Anzoun.

– Donne-nous les nouvelles de chez toi.

– À Ammanvri, tout est calme, la paix règne.

– Ici, il n'y a rien de grave non plus. Dieu veille sur nous, c'est là notre grande joie.

– Il est le Seul sur qui nous puissions compter.

– C'est bien vrai.

On arrêta là les civilités, attendant que le problème crucial fût abordé. Bahanan avait compris, d'après l'accueil qui lui avait été réservé, que les choses n'avaient pas empiré quant à la santé du chef.

– Bahanan, si je t'ai fait mander, c'est pour te dire quelque chose qui me tient particulièrement à cœur : je voulais t'exprimer toute ma gratitude, mon infinie gratitude.

– Ah oui ? Pourquoi donc, dame Anzoun ?

– Parce que, chère sœur, grâce à ton remède, le chef est sur pied. Il va de mieux en mieux !

– Dieu soit loué !

– Oui, Dieu soit loué ! Et dire que j'étais sceptique le soir où tu es venue me proposer ce remède ! Pardonne-moi.

– C'est normal quand on n'a jamais essayé quelque chose. Je te comprends et ne t'en veux pas pour cela.

– Je voulais également te dire que le chef souhaite te rencontrer et te remercier lui-même. Il est prêt à payer le prix que tu demanderas pour ce "remède-miracle".

– Vraiment, dame Anzoun ?

– Vraiment, Bahanan ma sœur, vraiment. Demande-lui n'importe quoi, il te l'accordera. Il te doit la vie.

– Quand devrai-je venir pour le rencontrer ?

– Reviens donc jeudi, c'est le jour des audiences privées.

Anzoun et ses coépouses retinrent Bahanan à dîner. Des mets délicats furent servis. Mais Bahanan mangea peu, malgré l'insistance d'Anzoun. Deux fillettes entrèrent brusquement dans la pièce, interrompant les discussions des quatre femmes.

– Ce sont mes enfants, expliqua Anzoun d'un ton d'excuse. Mes trois garçons vivent avec mon frère à Dabou et ces deux-là, à Bassam avec ma jeune sœur dont le mari est commerçant.

– Cinq enfants ? C'est bien.

– Enfin, c'est tout ce qui me reste. J'ai enfanté huit fois.

– Nous sommes toutes dans la même situation, ma sœur. Il ne m'en reste que trois qui vivent avec leur tante paternelle très loin d'ici, dans un village de brousse. Je m'y rends seulement une fois l'an, soupira Bahanan.

– Ils ne vous manquent pas ? intervint la première coépouse, une femme assez jolie, à la voix mélodieuse.

– Si, mais pour qu'ils aient une bonne éducation et pour les tenir à l'abri du mauvais œil, il vaut mieux qu'ils soient loin.

– Si jamais Dieu me bénissait un jour d'un enfant, ne serait-ce qu'un seul, je ne pourrais jamais le laisser vivre loin de moi, ajouta la première coépouse d'Anzoun.

– C'est toujours ce que l'on croit quand on n'a pas d'enfant. Mais une fois qu'ils sont là, je peux vous dire que ce n'est pas facile, fit Anzoun qui ne manquait guère l'occasion de faire sentir à cette femme son infériorité pour n'avoir jamais conçu.

La deuxième coépouse, plus jeune et moins attrayante que les deux autres, ne dit mot durant la discussion. Elle ne voulait pas encourir les foudres d'Anzoun qui avait juré sa perte. En effet, celle-ci l'avait surprise un soir dans une position équivoque avec un commerçant ambulant et depuis la faisait chanter. Il y avait des mois que le chef ne l'honorait plus et on s'étonnait qu'elle ne fût toujours pas enceinte. Elle n'osait pas s'enfuir non plus pour ne pas permettre à Anzoun de médire d'elle. Et puis ses parents la chasseraient, de peur d'être châtiés par le chef d'Ammantchè dont la réputation était celle d'un homme au cœur de pierre.

Bientôt, Bahanan demanda à réintégrer son village. L'homme qui l'avait amenée fut convoqué par Anzoun. En un clin d'œil, il fut prêt à ramener la voyageuse. Voulant profiter de sa bonne fortune, Bahanan ouvrit la bouche.

– Dame Anzoun, puis-je abuser de ta bonté ?

– Dis toujours, ma sœur. Pourquoi te refuserais-je quelque chose ?

– Puis-je voir Métchi, ma nièce ?

– Hélas, non. Te revoir troublerait infiniment la petite. Tu n'imagineras jamais ce que la visite manquée de sa mère a engendré comme drame.

– C'est bon, se résigna Bahanan. Je ne veux surtout pas te créer d'ennuis, dame Anzoun. Je suis prête à partir maintenant.

Suivant son compagnon de voyage, Bahanan quitta la cour du chef.

*

* *

Le fameux jeudi arriva. De bonne heure, et sans rien dire à âme qui vive, Bahanan se leva, prit soin de sa maison et de sa personne avant d'emprunter la route menant à Ammantchè.

Le cœur battant, elle courait presque. Pourtant, on ne lui avait pas fixé d'heure. Elle voulait être la première à rencontrer cet homme au tempérament impétueux qui pour la moindre peccadille perdait sa bonne humeur. Ce n'est parce qu'elle avait aidé à sa guérison qu'il lui réserverait un traitement de faveur. Tout le monde, à Ammanvri, préférait s'endetter auprès du chef d'Ammantchè. En effet, le chef d'Ammanvri était un homme doux, mais prêtait peu. Il prétendait ne rien posséder en propre, que tous ses biens étaient issus d'un héritage familial à gérer. Personne ne le croyait, bien entendu.

Ce fut Anzoun elle-même qui accueillit Bahanan au seuil de la cour. Elle la conduisit au lieu des audiences privées. C'était une sorte de hangar derrière la maison du chef. N'importe qui n'y avait pas accès. Et Bahanan tremblait quelque peu en y posant le pied. Anzoun, qui s'en rendit compte, tentait de la rassurer.

Le chef était déjà installé dans son fauteuil, entouré de ses proches conseillers. Anzoun fit asseoir Bahanan et demeura vers l'entrée.

– Femme, avance ! ordonna le roi. C'est bien toi Bahanan d'Ammanvri ?

– Oui, mon seigneur, fit l'intéressée qui se leva promptement et vint s'agenouiller devant le chef.

– Femme, tu m'as tiré d'un mauvais pas et je voudrais te remercier. La vie n'a pas de prix et jamais je ne te ferai de cadeau équivalent. Cependant, accepte le peu que j'ai prévu pour toi.

L'homme fit signe à un des conseillers. Celui-ci entra dans la maison et en ressortit suivi de trois jeunes filles. La première portait dans les bras trois complets de pagne kita pour femme, la deuxième trois complets de pagne wax de qualité supérieure et la troisième un coffret de bois ouvert dont débordaient des bijoux en or et des colliers de prix. Bahanan fut prise de vertige.

– Femme, daigne accepter ces menus présents, dit le chef.

– Non ! s'écria Bahanan saisie de frayeur. C'est trop, mon seigneur, beaucoup trop pour un petit remède.

– Ce n'est pas trop, femme. N'oppose pas un refus à ton chef, ce serait un manque d'égards à son endroit, intervint l'homme de confiance du chef.

– M... merci mon seigneur. Ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour être payée.

– Je le sais, femme, je le sais. Qu'on emballe tout cela. Un porteur la raccompagnera jusque chez elle. Femme, si tu as besoin de quoi que ce soit, je dis bien quoi que ce soit, n'hésite pas à me le demander.

Lorsque le souverain se tut, une voix souffla à Bahanan que c'était le moment ou jamais de demander la faveur qui lui tenait tant à cœur. Pourtant, elle hésitait encore. Finalement, elle ouvrit la bouche, mais ce furent d'autres mots qui sortirent :

– Merci, mon seigneur. Que Dieu bénisse mon seigneur, balbutia Bahanan d'une voix chevrotante.

– Femme, dis-moi ce que tu espérais obtenir de moi, allez, vas-y.

– Non, ça va, je reviendrai.

– Ton souverain te demande d'oser, alors parle ! insista le chef.

– Mon seigneur peut-il reprendre toutes les richesses dont il m'a comblée et me rendre ma nièce ?

– Ta nièce ?

– Oui, Métchi, la fille de Mambo.

– Sa mère est ta sœur, n'est-ce pas ?

– Oui, mon seigneur.

– Je suis désolé, mais c'est impossible. Demande-moi tout ce que tu voudras, mais pas cela. Si c'était ta sœur qui me devait de l'argent, je lui remettrais cette dette et te rendrais immédiatement l'enfant. Mais c'est Mambo. Nous avons traité d'homme à homme. Il faut qu'il respecte la parole donnée. J'ai appris qu'il prospère mais depuis bientôt deux ans qu'il m'a emprunté cet argent, il ne m'a pas rendu un centime. Pendant ma maladie, je l'ai fait venir. Nous avons parlé et je lui ai encore accordé un délai. Je ne vais pas faire une dérogation à nos lois pour toi, ma chère bienfaitrice. L'argent que j'ai prêté à Mambo fait partie de l'héritage de mon clan.

Métchi est l'aval de cet emprunt. Elle ne pourra repartir que lorsque tout cet argent sera remboursé.

– Merci, mon seigneur. Puis-je me retirer à présent ?

– Pas encore. Qu'on lui remette la somme d'argent préparée pour elle.

Anzoun avança et tendit une liasse de billets de banque à Bahanan qui eut du mal à la prendre. Elle tremblait de tout son être : de sa vie, jamais elle n'avait vu autant d'argent.

– Merci encore, mon seigneur, merci, fit Bahanan en se prosternant.

– Lève-toi, femme et va en paix.

Anzoun releva Bahanan et, la prenant par la main, la conduisit vers la sortie. La pauvre pleurait toutes les larmes de son corps. Ses espoirs étaient réduits à néant. Jamais elle ne pourrait obtenir la libération de Métchi autrement que par la main de celui qui l'avait mise en gage, son père ! Mambo accepterait-il de prendre l'argent que venait de lui remettre le chef en guise d'arrhes sur ce qu'il devait ? Bahanan ne l'espérait guère car elle savait à quel point son beau-frère était orgueilleux.

À l'entrée du village, Bahanan débarrassa son compagnon de route des paquets et le remercia. Celui-ci rebroussa chemin aussitôt. Affectant de rentrer de voyage, la femme traversa le village sans éveiller la moindre curiosité.

Sitôt rendue dans sa chambre, Bahanan déballa les dons qu'elle avait reçus du chef d'Ammantchè. Des larmes descendaient son visage. Partie pour délivrer une captive, elle se retrouvait nantie de richesses que jamais son travail n'eût pu lui procurer ! Que valaient tous ces biens face à l'avenir de Métchi, à la vie de Métchi ? Ah ! misère de misère ! Que faire ?

Bahanan n'eut pas à se poser longtemps la question : N'drin s'annonçait. Elle quittait la chambre pour aller à la rencontre de sa cadette quand elle entendit la voix de cette dernière. Elle avait rapidement essuyé ses larmes, mais ses yeux demeuraient rouges.

– Bahanan, qu'est-ce qui se passe ? Quelle mauvaise nouvelle as-tu apprise de si bonne heure ?

– Viens, fit l'aînée laconique, en prenant la main de sa sœur.

N'drin suivit docilement sa sœur jusqu'à la chambre à coucher. Sur le lit, étaient éparpillés les cadeaux ramenés d'Ammantchè. Les yeux exorbités, N'drin porta les mains à sa poitrine comme pour contrecarrer un infarctus.

– Quoi ! Bahanan, d'où vient tout ceci ?

– C'est le chef d'Ammantchè qui me l'a offert.

– Le chef d'Ammantchè ? En échange de quoi, ma sœur ?

– Mon *owouchi* lui a redonné la santé.

– Comment cela se fait-il ? Raconte-moi tout car je n'y comprends strictement rien.

– D'accord, mais écoute-moi sans m'interrompre.

Et Bahanan de relater tout ce qui s'était passé depuis le jour où elle avait eu l'idée d'obtenir la libération de Métchi jusqu'à son retour d'Ammantchè. N'drin se jeta dans les bras de Bahanan et les deux sœurs mêlèrent pleurs et soupirs. Elles crièrent leur infortune jusqu'aux cieux, demandant à Dieu d'avoir compassion pour elles.

Après qu'elles eurent séché leurs larmes, N'drin voulut savoir les raisons pour lesquelles Bahanan lui avait tu tout de cette aventure. Celle-ci la devança dans son intention.

– N'drin, ma chère sœur, si je n'ai pas voulu t'en parler au moment où se passaient les choses, c'était parce que je considérais que c'était un jeu risqué qui se solderait négativement peut-être. Je ne voulais pas te donner de faux espoirs.

– Tu aurais dû me le dire, j'aurais partagé avec toi ces illusions. J'aurais ri et espéré avec toi, même si, en fin de compte, nous ne devions en retirer que des biens matériels.

– Tu as bien raison, ma sœur. Pardonne-moi tout cela. Je n'avais qu'une idée, te faire la surprise de ramener Métchi à la maison. Mais hélas, le sort en a décidé autrement.

– Qu'allons-nous faire à présent ? Si nous envoyions un message à chacun de nos frères pour leur demander de l'aide ?

– Sais-tu seulement où ils se trouvent ? Avoir trois frères au cimetière, c'est une chose contre laquelle nous ne

pouvons rien. Mais en avoir deux qui se promènent quelque part aux confins du pays sans donner de leurs nouvelles depuis des années, n'est-ce pas pire que tout ? On ne sait même pas s'ils sont encore de ce monde.

– Si, ils le sont. Que vas-tu encore t'imaginer ? C'est certainement pour fuir l'opprobre qui pèse sur nous. Au moins là où nul ne connaît leur histoire, pourront-ils avoir une vie normale ? Vois comment on nous traite dans ce village. Comme des pestiférées. Personne ne nous fréquente vraiment. C'est toujours par-dessus la palissade qu'on nous adresse le bonjour ou lorsqu'on nous rencontre quelque part. Je m'étonne même que Maria, ta voisine, vienne chercher Owotam pour aller jouer avec ses enfants.

– C'est tout simplement parce que cette femme s'est affranchie de toutes ces superstitions qui peuplent nos vies. Elle sait que nous sommes de pauvres innocentes qui n'ont jamais fait de mal à une mouche. Ce n'est pas parce qu'il y a un sorcier dans une famille que toute la descendance est pareille. Ils sont simplement méchants dans ce village, c'est tout. Tous les sorciers qui ont été dénoncés ici sont-ils des membres de notre famille ? Pas le moins du monde !

– Apparemment, nous ne pouvons compter sur nos deux frères. Si nous travaillions plus que nous le faisons maintenant, hein, Bahanan ? L'huile de palme se vend bien.

– C'est bien vrai. Je propose aussi qu'on vende ce que m'a donné le chef.

– Tu es folle, ma sœur. Tu ne connais donc pas cet homme, vicieux comme pas deux ? Un jour, il t'invitera à venir fêter sous son toit et te demandera de te parer avec ce qu'il t'a offert pour lui faire honneur. Que vas-tu dire à ce moment-là ?

– Eh ! N'drin, merci ! Mille fois merci ! J'allais commettre une irréparable sottise. Il m'a remis aussi de l'argent, beaucoup d'argent, comme tu l'as constaté. Je pense qu'il y a là au moins cinq cents francs. Je n'ai pas encore eu le cœur de compter cela.

– Cinq cents francs, dis-tu ? Oh ! mon Dieu, c'est une somme énorme !

– Tu vois ? Cela pourrait constituer notre fonds de caisse. Chaque fois que nous aurons vendu quelque chose, nous mettrons le bénéfice dans cette soupière en émail que je vais dissimuler dans ma vaisselle des jours de fête. Personne ne s'en doutera.

Ragaillardies par cette heureuse perspective, les deux sœurs se mirent à faire mille projets. Elles s'organiseraient et personne ne se mettrait en travers de leur route. Elles tenteraient l'impossible pour libérer Métchi.

Comme dopée par ces résolutions, N'drin ne sentit pas le temps passer. C'est presque avec surprise qu'elle vit la nuit s'installer. Elle dîna de bon appétit, chose à présent rare chez elle, prit une douche et s'endormit tranquillement, laissant Owotam aux bons soins de Bahanan qui l'avait repris depuis tout à l'heure.

Mambo constata, au comble de l'étonnement, que sa femme avait apporté un soin particulier à la préparation du dîner. Elle était étendue dehors, sous l'apatam, lorsqu'il rentra. Elle avait fermé les yeux, feignant de dormir. Qui croyait-elle tromper, lui ? Elle se faisait des illusions. Dans tous les cas, il ne crevait pas d'envie de lui parler.

L'homme prit plutôt un seau pour aller se laver avant de songer à dîner. Après une journée bien pleine, il avait besoin de repos.

10.

Il faisait un peu froid ce matin en raison d'une pluie fine qui descendait sur le village endormi. Bèdè, toujours matinale, réveilla Métchi. Celle-ci grogna et se recroquevilla sous son pagne.

– Hé, *yakanoumouan-loh*[14], il est temps de se lever, fit-elle en riant.

– Oh ! non, ne me dis pas qu'il est déjà l'heure.

– Si, Métchi, si.

– Ce n'est pas possible, j'ai tellement sommeil. Tu t'es peut-être trompée d'heure, Bèdè.

– Pas du tout, ma chère. N'as-tu pas entendu le clocher de l'église ?

– Non, Bèdè, non.

– Écoute, Métchi, si tu ne veux pas te lever, tu peux rester sur ta natte. Quant à moi, je vais commencer à balayer. Tu sais que nous sommes de corvée toute cette semaine.

– Bèdè, doucement. Je dois être malade, je me sens si lasse.

– C'est normal, depuis quelque temps, tu passes tes nuits à pleurer. Je te l'ai dit, il faut t'armer de courage et de patience. Verser des larmes ne te servirait à rien.

– Tu sais, je n'arrive pas à comprendre pourquoi mon père ne vient pas me chercher et que l'on refuse que je me rende chez moi. Je suis prisonnière ici, n'est-ce pas ? Mais pourquoi ? Tu ne veux rien me dire, toi non plus, alors que tu es plus que ma sœur.

– Métchi, lève-toi. Nous avons à travailler. Je te promets de te dire ce que je sais à ton sujet aujourd'hui.

---

14. Signifie à peu près « la commère ».

– Vas-tu tenir ta parole cette fois-ci ? Tu me l'as toujours promis, mais au dernier moment, tu t'es dérobée.

– Cette fois, c'est juré. Dès que nous serons seules, je te dirai tout. D'accord, ma chère amie ?

– D'accord.

Bèdè sortit la première de la case. Il faisait encore un peu sombre. Elle fit une toilette sommaire et prit un balai. La cour était immense et ce n'était pas un jeu d'enfant que de la balayer correctement. C'est pour cela qu'elle se réveillait toujours avant cinq heures lorsqu'elle était de service.

Métchi sortit de la case, un pagne noué autour du cou. Depuis que sa poitrine avait commencé à s'affirmer, elle éprouvait quelque gêne à la laisser nue. Mince, mais avec quelques rondeurs, Métchi paraissait plus âgée qu'elle ne l'était ; en effet, elle allait sur ses douze ans, mais on lui en aurait donné deux de plus. Elle avait hérité des grands yeux et de l'opulente et soyeuse chevelure de sa mère. On la sentait devenir femme et ces derniers temps, le regard du chef s'attardait sur elle si, d'aventure, Anzoun l'envoyait faire quelque commission à la maison principale. Ce qui ne laissait pas d'inquiéter cette dernière. Aussi attendait-elle impatiemment le moment où Mambo viendrait chercher sa fille. S'il ne le faisait pas jusqu'à la fin de l'année, il faudrait songer à marier la petite. La chère Anzoun n'avait pas tort de se faire du souci ; en effet, mal remis de sa brusque rupture d'avec Ozroh, le chef regrettait de ne lui avoir pas confié Métchi qui, à défaut, aurait bien pris la relève. Elle était si belle.

Lorsque le clocher sonna cinq heures, la cour était propre. Les deux amies, ruisselantes de sueur, prirent chacune un seau d'eau et se dirigèrent vers la paillote aux bains.

Peu après, les voici se rendant au point d'eau pour la provision de cette précieuse denrée. Les allées et venues durèrent au moins une heure. Il ne restait plus qu'un tour pour que ce fût fini.

– Métchi, chose promise, chose due.

– Oui, mon amie, je suis tout ouïe.

– Ton père t'a donnée en gage pour un emprunt. Lorsqu'il aura payé au chef ce qu'il lui doit, celui-ci te laissera partir.

– C'est vrai ? s'écria Métchi. Oh ! pourquoi m'être autant tourmentée ? Mon père fait de bonnes affaires, il peut rembourser sa dette.

– Excuse-moi, mais nous avons entamé la deuxième année depuis que tu es arrivée. Cela ne t'inquiète donc pas ?

– Deux ans, ce n'est rien. Je suis sûre que dans peu de temps, je rentrerai chez moi. Comme il me tarde de revoir ma mère et mon petit frère ! Le temps que j'ai passé ici m'a finalement été profitable. J'ai bénéficié d'une bonne éducation.

– Moi, je ne m'en irai jamais, Métchi, fit Bèdè qui réprima un sanglot.

– Pourquoi dis-tu cela ? Tu es une grande fille, tu peux te débrouiller toute seule maintenant, fit Métchi ébahie de voir Bèdè pleurer aussi soudainement.

– Non, je suis en âge de me marier. On m'a fiancée, à ce qu'il paraît. Mes parents m'ont confiée à Anzoun et au chef. Partis à la capitale pour travailler, ils n'ont plus jamais donné signe de vie. Certains disent que le chef leur a avancé de l'argent pour ce voyage, mais jamais ils ne sont revenus le payer et me récupérer. Une fois mariée ici, c'est fini. Je ne pourrai plus retourner vivre chez nous, dans notre village.

– Je suis désolée, Bèdè. Ne pleure plus, je t'en prie. Tout finira par s'arranger. Même si on ne vient pas me chercher, ce n'est pas si grave, nous pourrons toujours rester ensemble.

– Merci, Métchi. Tu es la sœur que Dieu m'a envoyée.

Les deux filles s'étreignirent pendant un long moment, puis continuèrent leur chemin. Métchi demeurait convaincue qu'on viendrait la chercher bientôt. Sa dernière cuvette d'eau sur la tête, elle tentait de se convaincre que son père ne l'abandonnerait pas à Ammantchè. Elle n'y survivrait pas. Elle se souvint du jour où sa mère, venue pour la voir, avait été ramenée de force à la maison par son père. Elle avait tellement pleuré qu'elle en était tombée malade et avait dû garder le lit pendant une semaine. Il lui semblait avoir aperçu tante Bahanan un soir, mais ce devait être quelqu'un d'autre. Jamais sa tante ne serait repartie sans l'avoir vue.

Le programme de l'après-midi fut si chargé que les filles n'eurent plus le loisir de penser à leur avenir hypothéqué. Anzoun était d'une humeur massacrante depuis le matin, l'on ne savait pourquoi.

La soirée avait plutôt commencé paisiblement. Anzoun avait fait rôtir au feu de bois un gros poisson, tout frais sorti de l'océan, qu'elle accompagnait de quelques morceaux de *gangan n'zi*[15]. Elle avait dressé une table pour le chef, comme on le lui avait appris chez les sœurs de la mission. Lorsque l'on apporta l'eau fraîche, elle alla elle-même chercher son mari.

Couchée dans la chaise longue que lui avait offerte un colon, il regardait venir Anzoun. En dépit de l'âge et d'une dizaine de maternités, elle n'avait pas perdu son charme. Elle lui était chère pour de nombreuses raisons, mais surtout parce qu'elle lui avait porté bonheur. À peine l'avait-il épousée qu'il reçut en héritage une vaste plantation de cacao et de riz. Quelques années plus tard, on l'avait intronisé chef de ce village. À l'instar de tout être humain, elle n'était pas exempte de reproches. Mais dans l'ensemble, c'était une bonne épouse.

– Miché[16], le repas est servi. Si tu veux bien me suivre...

– Ah ! très bien, très bien. Je commençais à avoir faim.

– Je t'ai préparé une petite surprise, j'espère qu'elle te plaira.

– Moi, j'en suis certain.

Le chef posa sur Anzoun un regard où se lisait une sorte d'adoration qui ne correspondait en rien à son tempérament d'homme au cœur de pierre. Elle lui sourit avec tendresse et le précéda sous la véranda où l'attendait son repas. Quand il prit place sur sa chaise, elle s'assit à ses pieds sur un tabouret, prête à le servir et à aller au-devant de tous ses désirs.

L'homme mangeait en silence. Sa compagne observait la même retenue. Le chef, aussi curieux que cela pût paraître, regrettait un peu sa liaison avec Ozroh. Beaucoup plus en raison des conséquences dues à la rupture qu'à autre chose. Car depuis cette mésaventure, il avait l'impression d'avoir quelque peu

---

15. Igname des Blancs (pomme de terre).
16. Monsieur.

terni son blason, lui qui passait pour un dur à cuire. Ainsi, Ozroh avait été son talon d'Achille et, le pire, tout le village le savait à présent. Il songeait sérieusement à ce que lui avait dit le père blanc : se séparer de ses deux autres femmes et ne garder que la chère Anzoun.

*

* *

Bahanan, se faisant accompagner de Kakoutchè, entra dans la cour de Mambo et de N'drin. C'était très tôt le matin. N'drin, debout depuis longtemps déjà, venait d'achever ses travaux domestiques. Elle s'étonna de voir sa sœur arriver avec l'associé de son mari. En effet, Bahanan lui avait annoncé la veille qu'elle viendrait s'entretenir avec Mambo au sujet de Métchi, mais elle n'avait pas mentionné la présence de Kakoutchè.

– *Ofroh anouhoun ?*

– *Min froh min kan gnin*

– *N'drin, èyika lo,*

– *Yo, gnin man gn'èyikaloh*[17]. Asseyez-vous donc.

Après ces salutations du matin, on échangea les nouvelles. N'drin leur apprit que Mambo venait de prendre une douche et se préparait. Les visiteurs déclarèrent leur volonté d'attendre leur hôte le temps qu'il faudrait.

Sur ces entrefaites, survint Owotam qui se jeta sur sa mère et glissa la tête sous sa camisole pour attraper un sein. N'drin se mit à rire en hochant la tête : en voilà un qui était sevré, mais qui, tous les jours, cherchait encore à téter. Bahanan se mit à rire également, expliquant qu'il ne réclamait pourtant plus le sein quand il était loin de sa mère. Ils durent interrompre leur conversation car Mambo arrivait, la mine grave.

Les salutations et les nouvelles échangées, tout le monde marqua une légère pause. Finalement, ce fut Bahanan qui décida de rompre le silence.

---

17. Formules de salutations matinales.

– Ce n'est pas en présence de la tête que le genou peut porter le chapeau. C'est pourquoi, en qualité d'aînée de notre groupe, je prends la parole en premier. Cependant, c'est à Kakoutchè, que j'ai amené ici en tant que facilitateur et témoin, qu'il revient d'exposer le problème.

– *Yo, okouin*[18], Bahanan. C'est juste. Kakoutchè, mon jeune frère, je t'écoute.

– Bahanan m'a demandé de l'accompagner parce qu'elle a une proposition à te faire.

– Une proposition ? Mais à quel sujet ?

– À propos de Métchi, notre fille à tous.

Mambo s'était raidi, suspendant la parole pendant quelques longues secondes. Que lui voulait encore Bahanan ?

– Je ne pense pas que Bahanan ou même toute la famille de N'drin soit concernée par cette affaire. Je suis le père de Métchi.

– Je le sais, mon frère et personne ne te dénie ta qualité de père. Seulement, Métchi compte beaucoup pour la famille de sa mère. Ici, l'héritage se fait par les femmes, tu ne l'ignores pas. Bahanan vient te proposer d'aider à rembourser ta dette, ajouta celui-ci.

Mambo émit un rire sans joie. Il avait envie de les insulter et renvoyer chacun à ses occupations, mais il se retint. Ne serait-ce qu'à cause de Kakoutchè, son parent et associé.

– Quelle dette, Kakoutchè, quelle dette ?

– Celle que tu as contractée dans le village voisin, celle pour laquelle tu as mis Métchi en gage.

– Qui vous a dit que je ne pouvais l'honorer ? Je suis en train de me préparer à aller payer le chef d'Ammantchè.

– Grand frère Mambo, reconnais que tu le dis depuis longtemps, mais que tu n'en fais rien, puisque le chef se plaint de ce qu'il t'attend depuis bientôt deux ans, en vain.

– Depuis quand es-tu le confident du chef, cher Kakoutchè ?

– Je ne suis pas son confident, certes. Mais lorsque quelqu'un vous doit et ne vous paie pas, vous pouvez vous en ouvrir à qui vous voulez. Donc, Bahanan a un peu d'argent qu'elle voudrait

18. Oui, merci.

mettre à ta disposition pour que tu puisses commencer à payer la dette au chef.

Mambo se mit à rire. C'était comme si un rire inextinguible s'était emparé de lui. Ses interlocuteurs, sidérés, se regardaient les uns les autres. Devenait-il fou ?

– Ah ! elle est bien bonne, celle-là ! Bahanan a un peu d'argent ! Depuis quand, dans cette famille, a-t-on cessé de trimer pour son pain quotidien ? N'drin et les siens n'ont jamais eu d'argent de côté ! Peut-être Bahanan a-t-elle emprunté cette prétendue somme d'argent qu'elle veut me proposer, mais il ne sert à rien de s'endetter pour éponger une autre dette.

– Peu importe la façon dont elle s'est procuré cet argent, Mambo. L'essentiel est que tu acceptes de le donner comme arrhes au chef d'Ammantchè.

– Bahanan est décidément trop gentille. Vous ne connaissez pas les clauses de mon accord avec le chef d'Ammanvri. Lorsque j'estimerai avoir des difficultés à rembourser cet emprunt, je vous le ferai savoir.

– Bahanan, ma grande sœur, voici ce qu'a dit mon frère et associé, Mambo.

– J'ai bien pris note de tout ce qu'il a dit, frère. Je te remercie d'avoir accepté de m'accompagner ici. Je voudrais seulement faire remarquer à Mambo que Métchi prend de l'âge et sera bientôt pubère. Si jamais on la marie à Ammantchè, c'en est fini. La trappe se refermera à jamais sur elle. Elle ne sera jamais plus véritablement des nôtres.

– J'en suis parfaitement conscient. Je vous remercie d'être venus ce matin. Cependant, avec votre permission, je vais me retirer. J'ai à faire avec mes pirogues. Elles remontent en mer ce soir.

Laissant là ses visiteurs et sa femme quelque peu surpris par la tournure des évènements, Mambo sortit de sa cour en jurant entre ses dents. Qu'est-ce qui le retenait de divorcer d'avec N'drin ? Ne serait-ce d'ailleurs pas mieux ainsi ?

De retour à la maison Bahanan s'enferma dans sa chambre et donna libre cours à ses larmes. Comment faire sortir Métchi de ce piège où, égoïstement, la retenait son père ? Il avait investi l'emprunt et gagnait beaucoup d'argent. Pourquoi ne pas

rembourser sa dette dès à présent ? Mambo était un homme dont la ligne de vie était chaotique. Rien ne lui réussissait longtemps. Et s'il survenait un malheur ? Elle n'osait pas y penser !

N'drin, elle, refusait de s'avouer vaincue. Elle avait décidé de se mettre au travail, d'en joindre le fruit au don de Bahanan afin de payer la dette de Mambo et de récupérer sa fille. Si ce dernier ne voulait pas entendre raison, eh bien ! elle trouverait bien le moyen de l'y contraindre.

D'un pas résolu, elle prit le chemin qui menait à la cour paternelle de Mambo, Owotam calé sur la hanche. Il fallait qu'elle parlât au moins une fois à son beau-père. Elle en avait assez de se morfondre toute seule dans son coin.

– "*Kokoko*", fit-elle à l'entrée.

– Qui donc a l'amabilité de venir frapper à ma porte ? répliqua une voix, celle de Kouamlan, le père de Mambo.

– Père, c'est moi, c'est N'drin.

– Ah ! Métchi-*mouan*[19], entre donc. Owotam est-il avec toi ?

– Oui, répondit N'drin tandis que le concerné poussait des cris de joie.

– Donne-le-moi. Viens, mon petit-fils, viens dans mes bras, cela fait si longtemps, dit le vieil aveugle en riant. N'drin, mon enfant, assieds-toi.

– Je te salue, père.

– Je te salue, ma fille. Comment vas-tu ? Penses-tu seulement à moi ?

– Oui, père. Ne reçois-tu pas les cuvettes d'attièkè que je te fais parvenir ?

– Si, mais c'est de ta présence dont je parle. Que deviens-tu ?

– Je suis comme morte depuis le départ de Métchi, tu sais. Je n'ai plus goût à rien. Je ne sors de la maison que lorsque je ne peux faire autrement.

– Je te comprends, mon enfant. Dohoun, appelle ta mère.

La fillette, ainsi nommée, se précipita dans l'arrière-cour. Une femme, petite et corpulente, surgit à sa suite.

19. Mère de Métchi.

– Ah ! mère de Métchi, bonjour. Père, tu m'as appelée ?

– Oui, bien sûr. Demande donc les nouvelles à ta belle-sœur.

Dohoun accomplit sa tâche et, s'excusant, voulut les laisser seuls, mais il l'arrêta. Il voulait qu'elle fût témoin de ce qui se passerait, puisque Wouyoh, ainsi que les autres frères de Mambo étaient en déplacement.

– N'drin, ma fille, j'attends tes deuxièmes nouvelles. Pourquoi es-tu ici ce matin ? Que se passe-t-il encore avec Mambo ? Ce que j'apprends me peine, tu sais.

Avant de donner ces nouvelles, N'drin prit le temps d'essuyer ses larmes et de raffermir sa voix.

– Père, j'ai tant de peine que je ne sais si je pourrai m'expliquer sans pleurer.

– Sois courageuse, ma fille et dis-moi ce qui ne va pas.

– Tu savais que Mambo allait donner notre fille Métchi en gage et tu n'as rien fait pour l'en empêcher.

– Qu'est-ce qui te fait penser cela, ma fille ?

– Comment aurait-il pu prendre une décision aussi grave sans t'en informer, toi son père et conseiller ?

– Si, il m'en avait informé. J'avais, de prime abord, tenté de l'en dissuader. Il a tellement insisté que, finalement, j'y ai consenti. Pour une fois qu'il voulait essayer d'arriver à quelque chose dans la vie sans le secours de qui que ce soit, j'aurais eu tort de contrecarrer ses plans.

– Maintenant qu'il ne peut payer et récupérer l'enfant, qu'est-ce qui va se passer ? s'écria N'drin.

– Il faudra bien qu'on l'aide, fit le père. Peut-être qu'il n'a pas autant d'argent qu'il veut bien le laisser croire.

– Il refuse toute aide, il refuse toute aide ! hurla N'drin avant de fondre en larmes. Ma sœur et moi lui en avons proposée, il a dit non.

– Ce n'est pas vrai ! s'écria le père à son tour. Raconte-moi tout, je t'en prie. Et sèche tes larmes, mon enfant. Les larmes attirent le malheur.

N'drin ne se fit pas prier. Elle lui narra les faits depuis sa visite manquée à Ammantchè jusqu'à la réunion de ce matin. Le père de Mambo n'en croyait pas ses oreilles.

– Ne t'en fais pas, ma fille, je vais lui parler. C'est un rebelle, mais moi je suis son père. Je lui parlerai et nous trouverons une solution. Tu as tant souffert, je sais. Je comprends à présent pourquoi tu t'en es pris à Wouyoh il y a quelque temps.

– Non, père, le chagrin ne m'a pas rendue si agressive. C'est Wouyoh qui est venue chez moi m'insulter et me frapper. Je n'ai fait que lui rendre ses injures et ses coups.

– C'est vrai ce que tu me dis là ?

– Absolument. Si on t'a raconté autre chose, on t'a menti.

– Je reconnais que ce que l'on m'a dit m'a laissé un peu perplexe. Je ne te savais pas si vindicative. C'est alors que je me suis dit que ce devait être la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase... En fait, c'est ma fille qui t'a provoquée. Excuse-nous tous.

– C'est déjà oublié, père. Tout ce que je souhaite, est que tu puisses parler d'homme à homme avec Mambo. Je ne veux pas que Métchi et moi soyons obligées de vivre dans deux villages différents. Je voudrais me retirer à présent.

– Sois sans crainte, je m'en occupe. Va en paix, ma fille.

11.

Une terrible saison des pluies s'annonça dès le mois d'avril. Nul ne pouvait s'aventurer au champ sans en revenir trempé jusqu'aux os. Néanmoins, les femmes faisaient un effort surhumain pour aller se ravitailler : elles avaient besoin de manioc et de condiments pour les repas quotidiens. C'était un temps béni pour les enfants qui, assis autour du feu dans la cuisine, mangeaient aussi souvent que possible.

C'est en cette période difficile, que Owotam tomba malade. Il eut d'abord une forte fièvre. Puis survint une diarrhée que les décoctions de toutes sortes avaient grand mal à endiguer. Le cœur de N'drin montait et descendait à une cadence effrénée. Même Mambo, qui n'avait pas une réputation d'homme sensible, en était profondément affecté. À longueur de journée, Bahanan parcourait la brousse à la recherche des feuilles et racines susceptibles de guérir l'enfant. Pendant ce temps, N'drin prenait son fils sur les genoux et pleurait « Non, non, non, ne me quitte pas. Ton nom signifie Dieu m'a donné. Comment peut-il te reprendre déjà ? » lui murmurait-elle.

Bahanan, épuisée, rentrait des champs. Elle alla directement chez N'drin avec une botte de plantes. Mambo sortit de la maison dès qu'il la vit.

– N'drin, ma sœur, ces plantes-ci sont un traitement radical contre la rougeole qui n'apparaît pas sur le corps, mais fait de terribles ravages à l'intérieur. Je suis sûre que c'est ce qui fatigue le pauvre Owotam.

– Merci, ma sœur. Je me demande si cet enfant est encore à moi.

– Il est à toi, N'drin, cesse de raconter des bêtises. Allez, couche-le et va vite écraser le remède. Au fait, où étais-tu hier soir ?

– J'ai emmené l'enfant à Eme Koua, chez les sœurs pour le faire soigner, cela n'a rien changé.

– Oh ! si tu m'en avais parlé, je te l'aurais déconseillé. Ces gens ne savent pas traiter la rougeole. Tu ne vois pas que tous les enfants qu'ils soignent meurent ?

– Peut-être est-ce parce qu'ils sont métis pour la plupart. Ils résistent moins aux maladies que les petits noirs.

– Peut-être, peut-être. Hâte-toi, N'drin, hâte-toi.

La mère inquiète en avait oublié Métchi, "prisonnière en terre ennemie[20]." Elle ne vivait plus que pour empêcher Owotam de "s'en aller aussi", doux euphémisme pour "mourir".

En un rien de temps, N'drin revint prendre l'enfant. À l'aide d'une courge évidée, elle lui administra le lavement. Owotam se tenait difficilement accroupi. Il avait affreusement maigri et ses yeux, si beaux, s'ouvraient à peine, tant ils étaient collés par du mucus. L'enfant respirait difficilement. Les larmes maternelles accompagnaient chaque mouvement de ce dernier.

À présent, Owotam dormait plus paisiblement. N'drin le fit coucher près de l'âtre où elle préparait le repas. C'était à l'intention de Mambo et de Kakoutchè car, pour sa part, un bout de manioc cuit sous la cendre aurait fait l'affaire. Les hommes, en dépit de la pluie, avaient chassé presque toute la nuit et se reposaient maintenant.

Confinée dans sa cuisine, N'drin réfléchissait toujours. Qu'allait-il advenir d'elle si Owotam s'en allait et qu'elle n'arrivait pas à faire libérer Métchi ? À quoi aurait donc servi sa misérable existence sur cette terre ? Des larmes baignèrent encore son visage.

Les deux hommes, Mambo et son associé, se retrouvèrent pour partager le repas de midi. Puis ils prirent congé car Kakoutchè devait aller s'occuper de la maintenance des fusils, tandis que Mambo rejoignait ses pêcheurs sur la plage.

---

20. Phrase extraite d'une chanson d'Adamo, "Inch'Allah !".

Soulagée de les voir partir, N'drin courut voir son fils. Lorsqu'elle ôta le pagne dont elle l'avait enveloppé, elle n'en crut pas ses yeux : il était couvert de tout petits boutons rouges. C'était donc vrai, c'était le type de rougeole dont avait parlé Bahanan ! Heureusement, elle ne lui donnait pas de bain pendant sa maladie ! Dieu soit loué, Owotam était certainement hors de danger à présent. Elle fit chauffer de l'eau, puis à l'aide d'un morceau de pagne propre, lui nettoya les yeux. Rassérénée, N'drin se leva pour aller écraser quelques écorces et plantes pour les soins de ce soir.

Bahanan ne tarda pas à arriver. Elle semblait très préoccupée en entrant dans la cour, mais N'drin ne le remarqua même pas. Elle aussi souleva le pagne recouvrant l'enfant et se rendit compte de l'évolution du mal. Un "ouf" de soulagement lui échappa. Elle prit une pierre et demanda à sa sœur de lui donner quelques racines à écraser.

– Sommes-nous réellement dans un village ? s'étonna Bahanan.

– Pourquoi cette question ? fit N'drin perplexe.

– Tu ne remarques rien d'anormal, toi ? insista Bahanan.

– Enfin, Bahanan, parle, dis ce qui te tracasse, s'impatienta N'drin.

– Depuis que Owotam est souffrant, combien de gens as-tu vu ici pour s'enquérir de son état ? Tout le monde me demande de ses nouvelles dans la rue ! s'écria-t-elle.

– *Oho* ! tu m'as fait peur. Qu'y a-t-il de nouveau ? Je dois reconnaître que les voisins les plus proches sont venus le voir, ainsi que les membres de sa famille paternelle, répliqua N'drin d'un ton désabusé.

– Et les nôtres ? Nous avons quand même quelques parents dans ce village ! s'énerva encore Bahanan.

– Ah oui ? Moi je ne m'en connais pas. Nous sommes venues ici avec maman, papa, son père et sa mère. Aujourd'hui, ils ne sont plus de ce monde, fit-elle tristement.

– Oui, je le sais. Et nos deux cousines mariées et installées ici ? Leurs époux et leurs enfants ? reprit Bahanan.

– Réfléchis, Bahanan. Si nos cousines ont été données en mariage ici et qu'elles vivent en paix avec leurs conjoints et leurs descendants, pourquoi veux-tu qu'elles mettent cet équilibre en danger en nous fréquentant ? Il me semble que tu ignores la réputation dont jouit Ammanvri : ce sont les gens les plus égoïstes et les plus méchants de la région. J'en suis encore à me demander comment ils ont pu nous accepter lorsque grand-père a été banni de notre village d'origine.

– Je me le demande aussi. Reconnais que notre situation matrimoniale a contribué à nous esseuler. Toi, mariée à un homme sans cœur, que peu de personnes apprécient et moi, femme sans honneur, qui ai longtemps vécu en ménage avec quelqu'un qui n'a pas pris la peine de la doter.

– Ça m'étonnerait beaucoup. Les concubins sont légion ici. Les liaisons scandaleuses également. Je ne trouverai jamais ni excuse, ni explication au comportement des habitants d'Ammanvri. Et puis, moi je n'ai pas besoin d'eux. Lorsque maman vivait, on nous traitait différemment parce que tous avaient besoin d'elle pour se soigner quand ils étaient malades.

– Tu as raison, ma sœur. Au fait, as-tu mangé aujourd'hui ?

– Non, Bahanan. Je n'en éprouve aucune envie.

– Je comprends, mais il faut que tu te nourrisses. Si tu tombes malade toi aussi, qui donc s'occupera du petit ? Tu sais bien que je ne peux être ici en permanence.

– As-tu prévu quelque chose à manger ?

– Oui, bien sûr. Je cours chercher les plats.

Le repas pris, les deux sœurs se séparèrent sur le seuil de la porte. Bahanan retournait chez elle vaquer au reste de ses occupations. Owotam se réveilla et se mit à pleurer. Sa mère accourut et le prit dans ses bras pour lui donner le sein. Sevré ou pas, il ne pouvait se nourrir autrement : sa bouche n'était que plaies.

Mambo revint à la maison dans la soirée. Il trouva N'drin assise dans un coin de la cour, l'enfant sur les genoux. Perdue sans sa rêverie, elle le berçait machinalement. L'homme s'approcha de N'drin et la toucha, avant qu'elle ne réalisât qu'il était arrivé.

– Je te salue, femme.
– Je te salue, homme.
– Et cette journée ?
– Par la grâce de Dieu, elle s'est bien passée.
– Comment va le petit ?
– Beaucoup mieux qu'il y a quelques jours, beaucoup mieux. Que Dieu soit loué !

Mambo se baissa pour observer le visage de son fils endormi et, rassuré, se redressa. Il jeta un regard du côté de la cuisine et s'aperçut que seule la marmite qui servait à faire bouillir l'eau du bain siégeait sur un trépied.

– Je vais prendre une douche et rejoindre mon associé.
– Je n'ai pu faire de cuisine aujourd'hui, Mambo.
– Ne te fais donc pas de souci pour moi. Je dînerai chez Kakoutchè avant que nous ne partions pour la chasse tard cette nuit. As-tu mangé, toi ?
– Non, mais je n'ai pas faim. Je mangerai demain matin.
– C'est comme tu veux.

Mambo s'en voulut de prime abord pour avoir clos la discussion sur une telle note, mais se reprit bien vite. N'drin était celle qui entretenait cette atmosphère polluée ici et ne méritait pas sa sollicitude. Cette femme était devenue un reproche vivant et il supportait de moins en moins sa présence. Comme le racontaient certaines personnes, elle avait dû l'envoûter puisqu'il n'éprouvait aucune peine à observer cette abstinence qu'elle lui avait sournoisement imposée depuis un long moment. En effet, N'drin fuyait la couche conjugale. Il n'allait tout de même pas la supplier ou la brutaliser pour avoir son dû ! L'idée de prendre une maîtresse l'avait maintes fois effleuré, mais il ne s'y était jusque-là pas résolu. Qu'elle continuât sur cette lancée et elle verrait ce qu'elle verrait.

La femme poussa un soupir de soulagement lorsque, enfin, Mambo quitta la maison. Elle fit coucher Owotam et s'en fut prendre une douche.

L'eau chaude lui fit du bien, car depuis des jours, elle n'avait pas dormi et les courbatures avaient pris son corps en otage. Elle se dépêcha de ressortir pour retrouver l'enfant qui était

seul. Aussi, sursauta-t-elle lorsqu'elle se rendit compte de la présence de Bahanan assise au chevet d'Owotam. Riant de sa frayeur, elle échangea les salutations avec sa sœur et entra dans la case finir sa toilette.

Bahanan prit congé longtemps après le retour de N'drin. Car cette dernière s'était assoupie pendant qu'elles bavardaient et l'aînée n'avait pas voulu la réveiller. Ce n'est que lorsque N'drin rouvrit les yeux que sa sœur put s'en aller.

Rentrée chez elle, Bahanan réfléchissait à son existence solitaire. N'eût été N'drin, qu'aurait-elle fait de ses jours et de ses nuits ? Elle avait aimé à la folie un homme qui lui avait fait des enfants et était parti un jour avec une autre « tenter sa chance en ville » comme il le prétendait. Pourtant, elle lui avait tout donné : son cœur, son innocence, sa vie en un mot. Foulant tout cela aux pieds un matin, il lui avait craché au visage qu'il ne pouvait l'épouser parce qu'elle descendait d'une famille abonnée aux pratiques démoniaques. Cet homme lui avait enlevé ses enfants ; elle n'avait pas pleuré, taisant chagrin et amertume, parce qu'elle avait compris à ce moment-là. Elle avait compris que ce n'était pas une main étrangère qui avait jeté l'opprobre sur elle.

*

* *

Absent depuis plusieurs jours, Mambo rentrait à la maison aujourd'hui. Ce retour annoncé par Kakoutchè remplissait N'drin d'appréhension. N'était-il pas allé à la ville dépenser tout l'argent qu'il avait épargné pour aller voir le chef d'Ammantchè qui se montrait de plus en plus impatient ? Au grand étonnement du débiteur, d'ailleurs. Cela se comprenait pourtant si on connaissait l'épouse de cet homme, cette chère Anzoun. C'était elle qui mettait la pression sur le chef, sous le fallacieux prétexte qu'il ne serait pas bon pour l'équilibre psychologique de N'drin que sa fille restât hypothéquée dans ce village.

En fin d'après-midi, Mambo arriva. N'drin fit l'effort surhumain d'échanger les nouvelles avec lui et de lui donner de l'eau pour sa douche. L'homme, plus fin qu'on ne l'eût cru, devina sans aucune peine qu'il n'était toujours pas le bienvenu dans sa propre maison. Aussi, une fois restauré, et après avoir remercié son épouse pour le plat délicieux qu'elle lui avait confectionné, prit-il le parti d'aller passer la soirée chez son père en attendant l'heure d'aller à la chasse.

Lorsque Mambo s'annonça, son père finissait de dîner en compagnie de Dohoun. Celle-ci se leva prestement pour que l'arrivant occupât son siège. Mais il l'arrêta d'un signe. Puis il salua la maisonnée et prit place par terre, non loin du siège de son père. Celui-ci, après son copieux repas, but un grand gobelet d'eau, rota deux fois et se tourna vers son fils, tandis que Dohoun débarrassait les plats vides.

– Alors, mon fils, te voilà donc. *Okouin*.

– Oui, père, me voici. *Min boh min omouan loh. Eyika.*

– *Yoh*, Mambo, mon fils, *èyika. Nan wrin tin* ?

– Oh ! père, rien de grave.

– Ici, c'est pareil. Comment va le petit Owotam ?

– Beaucoup mieux, père.

– Pourquoi t'es-tu absenté alors que ton fils était au plus mal ?

– J'ai dû aller rencontrer un Ghanéen qui avait l'intention de revendre deux pirogues. Malheureusement, nous n'avons pu conclure l'affaire.

– Eh ! fils, tu as bien fait. Nous n'utilisons pas le même genre d'embarcations pour la pêche, tu le sais bien.

– Je ne serai pas venu ici avec les pirogues. Je les laissais en exploitation à Anlè Ya[21]. Une partie du personnel était d'accord pour travailler pour moi.

– Pourquoi ?

– Le Ghanéen rentrait dans son pays où il comptait changer d'activité.

---

21. Aujourd'hui, Port-Bouët.

Le vieil homme marqua une pause, comme s'il réfléchissait profondément. En réalité, il brûlait d'en venir au fait.

– Ah bon ! cet homme rentre chez lui. Quoi qu'il en soit, je pense que c'est une bonne chose de n'avoir pas conclu cette affaire. Tu as d'autres priorités.

– D'autres priorités ? Il faut que j'investisse au maximum.

– Mambo, mon enfant, qui trop embrasse mal étreint, tu sais !

L'homme aurait encore voulu répondre du tac au tac, mais il ne le fit pas, pensant qu'il serait plus courtois de laisser son père continuer, son père qui avait son regard éteint fixé sur lui.

– Je te dis qu'à suivre deux lièvres à la fois, on n'en attrape aucun. Tu chasses, tu pêches en mer et en lagune ici, je crois que c'est largement suffisant. Tu ne fais pas de mauvaises affaires à ce que je sache.

– Père, que veux-tu dire ?

– Pourquoi fais-tu celui qui ne comprend pas ce dont il s'agit, mon fils ? Il faut que tu payes la dette que tu as contractée à Ammantchè. Il me parvient des rumeurs selon lesquelles tu ne l'as toujours pas honorée.

– Des rumeurs ou c'est N'drin qui t'en a parlé ?

– Des rumeurs d'abord, N'drin ensuite. Elle est venue pleurer ici il y a quelques jours. Juste avant ton départ. J'aurais pu t'envoyer chercher, mais j'ai préféré attendre que tu viennes me voir pour t'en parler.

– Père, je veux bien rembourser cet argent, mais je dois une grosse somme et il me faut beaucoup investir pour tirer mon épingle du jeu.

– Au fait, combien as-tu pris au chef d'Ammantchè ?

– Trois mille francs. Et je dois en rembourser cinq cents en sus.

– Quoi, trois mille francs ? Tu es fou, ma parole ! Pourquoi une si grosse somme, mon enfant ?

– C'est ce dont j'avais besoin, père.

– De toute ma vie, jamais je n'ai vu de mes propres yeux plus de mille francs. Et encore ! Car cet argent ne m'appartenait pas en propre, c'était celui de la famille. Et toi, mon fils, tu vas

mettre ton enfant en gage pour trois mille francs ! Où vas-tu trouver de quoi rembourser cet homme ? Tu sais combien il est dur, le chef d'Ammantchè. Pourquoi n'as-tu pas sollicité cet argent auprès de notre propre chef qui est plus humain ?

– Père, quelle est cette question ? Tu sais très bien qu'il n'est pas prêteur, notre chef ! J'ai essayé, mais j'ai essuyé un refus assorti de plaintes hypocrites. C'est quand même avec un avis favorable de ta part que je me suis engagé dans cette histoire, père ! Ne viens pas me dire aujourd'hui que je n'aurais pas dû !

Le vieil aveugle leva la tête au ciel, comme pour le prendre à témoin. Que dire à présent ? Il devait reconnaître qu'il avait fait preuve de légèreté dans cette affaire.

– Tu as raison, mon fils. C'est moi l'idiot : je n'ai pas pris la peine de te demander quel était le montant que tu empruntais au chef d'Ammantchè ! Si je l'avais su, jamais je ne te l'aurais permis. Oh ! de toute façon tu serais passé outre, je ne sais pas pourquoi je vais me culpabiliser pour cela.

– Ce qui est fait, est fait, père. Je vais tenter l'impossible pour régler en une fois cette dette et ramener Métchi au village afin d'avoir la paix.

– Voici une sage décision. Pourvu que ce ne soit pas des paroles en l'air comme d'habitude. Je te connais, Mambo, je te connais tellement que j'ai quelque crainte.

– Quelle crainte, père ? J'ai beaucoup de peine lorsque tu me traites comme le petit garçon que je fus.

– Tu es certes un homme à présent, mais tes actes m'obligent à te juger autrement. C'est vrai que ce n'est pas toujours ta faute, mais il n'empêche...

– Le sort s'est toujours acharné contre moi, tu le sais, père.

– Est-ce vraiment cela ? Il y a des jours où j'en doute.

Contrarié par les propos de son père, Mambo eut envie de quitter sa maison avec brusquerie. Cependant, il n'en fit rien, conscient de toutes les implications d'un tel comportement. Mambo se maîtrisa donc, allant même jusqu'à accepter le plat que lui avait apporté Dohoun, même s'il n'en absorba que quelques bouchées.

Plus tard, il prit congé. Le père, en dépit de sa cécité, n'avait cessé de garder le regard sur Mambo, exactement comme s'il pouvait lire quelque chose sur cette physionomie changeante.

C'est en maugréant que Mambo rejoignit Kakoutchè. Ce dernier, las de l'attendre, avait déjà dîné. Néanmoins, il avait réservé une carpe grillée et de l'igname bouillie à Mambo. Ce dernier mangea d'un bien meilleur appétit que tout à l'heure chez son père et but avec reconnaissance le gobelet d'eau fraîche que lui apporta son ami. Kakoutchè n'avait pas pris femme dans ce village où il ne faisait que passer. Une vieille, qui vivait avec sa petite-fille, lui avait offert le gîte à son arrivée. Il pourvoyait autant que possible en ce qui concerne la nourriture. Kakoutchè était venu à Ammanvri pour gagner de l'argent et non pour dilapider le peu qu'il avait.

Les deux associés se mirent en route tard dans la nuit. Mambo paraissait pensif, mais Kakoutchè feignit de n'en rien remarquer. La colère ne lâchait guère Mambo. Il n'appréciait pas la façon dont son père lui avait parlé concernant la dette. Après tout, il n'avait pas garanti l'emprunt avec le bien de qui que ce soit, mais avec sa fille, sa *propre* fille, à moins qu'il n'en fût point le véritable géniteur. Chacun lui faisait la leçon, quand ce n'était pas un regard chargé de mépris ou de commisération qu'on posait sur lui. Il en avait plus qu'assez. Kakoutchè, n'ayant que faire des états d'âme de Mambo, préféra s'absorber dans l'examen du chemin qui s'enfonçait dans les taillis.

12.

Le temps, inexorablement, poursuivait sa route. Un deuil avait frappé le village : Kouamlan, le père de Mambo, s'était éteint en silence, un soir après le dîner. Non, il n'avait pas eu le moindre mal. Il s'était assoupi, dehors, sur la natte après avoir mangé et bavardé avec ses enfants. Plus tard, au moment du coucher, l'on avait essayé de le faire rentrer dans sa chambre. Ce fut à ce moment-là que l'on s'était rendu compte que l'homme s'en était allé.

Un fardeau de plus était venu s'ajouter à celui que portait déjà N'drin. Son seul véritable allié dans sa belle-famille venait ainsi de l'abandonner. Lui seul avait quelque ascendant sur Mambo. À présent, elle voguait en solitaire sur les flots des lendemains incertains. Bahanan ne représentait même plus l'ultime recours. Pour avoir trop souffert ensemble, elles avaient fini par se ressembler et ne plus avoir de sujets de conversation autre que Métchi.

Mambo n'avait pas encore payé le chef d'Ammantchè et Métchi s'y trouvait toujours en captivité. Kakoutchè, las des sautes d'humeur de son associé, lui avait donné un préavis. Il comptait se rendre à la ville pour entamer une carrière de commerçant. Ulcéré, Mambo lui avait rétorqué qu'il n'avait pas à rompre le contrat à un tel moment.

Les premières cérémonies funéraires ayant pris fin depuis une semaine, Mambo envisageait de reprendre ses affaires là où il les avait laissées. Owotam avait recouvré la santé et N'drin semblait moins tendue. Ce qui facilitait la vie à notre homme.

Cet après-midi, le temps parut chargé de pluies. En effet, le ciel s'était brusquement assombri et le vent commençait

à souffler. Un grain se préparait, alors que Mambo avait des pirogues en mer, ses hommes étaient “allés aux dorades”. On ne pêchait ces poissons qu’en haute mer. Lorsqu’on y allait, on n’en revenait que le lendemain. Le cœur de Mambo se mit à danser tel un chien fou. Les hommes devaient rentrer à l’heure où le vent avait choisi de se déchaîner ! Dire que des Européens lui avaient passé une importante commande de ce poisson !

Tournant en rond sur cette plage soudain désertée, Mambo invoquait tous les dieux et ses ancêtres pour qu’il n’arrivât rien à ses travailleurs. Trois pirogues, donc neuf hommes en mer ! La sueur coulait sur le front de Mambo, tandis que ses mains moites tremblaient par intermittence. Il leva la tête lorsque les premières averses s’abattirent sur le village.

« Mon Dieu ! s’écria Mambo qui venait d’apercevoir une embarcation flottant sur les vagues et des hommes qui essayaient de ne pas se laisser emporter par la mer. Une seconde embarcation fit son apparition, des hommes à bord, trempés jusqu’aux os. « Dieu soit loué ! » exulta-t-il. Et de deux. Et la troisième ? La troisième pirogue ? Reprenant ses esprits, Mambo se mit à crier à l’aide. Sa voix, couverte par le vent et le bruit des vagues n’alla pas loin. Nul ne vint. Les vagues rejetèrent sur la grève les deux pirogues et l’équipage des trois. Apparemment, ils étaient tous sains et saufs. »

« Dieu merci, vous êtes tous là ! s’écria encore Mambo quand les hommes, exténués, s’affalèrent sur la plage. »

Pas un homme ne manquait à l’appel. Un sentiment de soulagement sans bornes envahit Mambo. Dans la sorte d’euphorie qui s’était emparée de lui, il n’avait pas remarqué que les pirogues étaient vides, pas de matériel de pêche, pas de poisson !

Trop fatigués pour courir s’abriter, les hommes restèrent là, sur le sable, tandis que l’averse, sans le moindre remords, les arrosait. Un peu plus tard, quelques curieux, profitant de la trêve observée par la pluie, s’aventurèrent sur la plage pour s’assurer que personne n’était revenu de mer, et furent frappés de stupéfaction devant le spectacle de Mambo et de ses travailleurs éparpillés sur la plage.

Au pas de course, Mambo se précipita dans les cours qui bordaient la plage et cria à l'aide. « Je vous en prie, apportez donc de l'eau à boire à mes hommes, je vous en prie, venez à notre secours ! » Quelques bonnes âmes s'exécutèrent aussitôt. Des gobelets d'eau firent leur apparition et les hommes, saturés d'eau de mer, burent avec gratitude le contenu de chaque récipient. Ils recommencèrent à respirer normalement.

Des volontaires se mirent aussitôt au travail, avertissant chaque famille concernée que les hommes étaient rentrés et qu'il leur fallait de l'eau chaude pour leur bain. Les femmes ne se firent pas prier. Partout, des flammes jaillirent au cœur des trépieds, tandis que les récipients affectés au chauffage de l'eau se remplissaient rapidement.

Rentré à la maison, chaque pêcheur reçut des soins de sa mère ou de sa femme. Puis on les fit manger avant de préparer leur couchette pour un repos bien mérité. Aucun d'eux n'avait ouvert la bouche pour proférer la moindre parole, cependant tous avaient décidé de cesser toute collaboration avec Mambo. Mais cela, il ne le savait pas encore.

N'drin qui préparait de l'attièkè, en fit plusieurs bols qu'elle allait distribuer dans les familles des pêcheurs en question. Bahanan lui apporta quelques poissons qu'elle joignit à l'attièkè. On accueillit N'drin avec gentillesse. Elle compatit avec la famille de chacun et rentra chez elle. Qu'allait-il se passer maintenant ? Les rumeurs faisaient état de la perte du matériel de pêche. Mais lorsque des vies humaines étaient en jeu, quelle importance avait l'outil de travail ? N'drin voulait oublier que cette perte faisait reculer le moment où elle reverrait sa fille.

Kakoutchè vint apporter son soutien moral à celui qui serait bientôt son ex-associé. Il aida à ranger les pirogues qui étaient rentrées et accompagna Mambo chez chacun des pêcheurs. Ce ne fut que très tard dans la soirée qu'ils se séparèrent.

Bahanan et N'drin, comme à leur habitude, discutaient de leurs problèmes. La cadette était inquiète en ce sens qu'elle avait la prémonition d'une catastrophe qui se déclinerait en série. L'aînée tentait vainement de la rassurer.

– Bahanan, tu ne me convaincras pas. La mort du vieux Kouamlan est le point de départ d'une cascade d'événements malheureux. La preuve : Kakoutchè a signifié à Mambo, sa démission, il a perdu une pirogue et, dit-on, tout son matériel de pêche en mer. La prochaine fois, qu'est-ce que ce sera ? Car ce n'est pas fini, ma sœur, ce n'est pas fini !

– Arrête, ma pauvre, d'imaginer des choses aussi terribles ! Mais qu'as-tu donc ?

– Je n'ai rien. Mais nous connaissons tous Mambo dans ce village. Tout lui réussissait tellement ces derniers temps !

– N'drin, que gagnes-tu à te faire tant de mal ? Tout ira bien, tu verras.

– Tu crois ça ! Mambo n'a pas voulu payer le chef d'Ammantchè alors qu'il avait encore beaucoup d'argent. À présent qu'il en a beaucoup moins, que va-t-il se passer ? Pour moi, c'est le début de la fin qui s'annonce.

– Mais non, te dis-je N'drin, mais non !

– C'est moi que tu comptes endormir une fois de plus, avec toutes ces dénégations ? Tu perds ton temps, Bahanan, tu perds ton temps.

Cette fois, l'aînée dut s'avouer vaincue. La vérité brillait comme le soleil en plein jour, pouvait-on prétendre l'occulter ? À un moment ou à un autre, il faudrait faire face à cette terrible réalité : si le chef n'acceptait pas un paiement venant d'autrui, Métchi deviendrait la propriété de sa famille. Peut-être était-ce cela le but que visait cet homme. Car, à ce que l'on racontait, de nombreux enfants étaient en otage chez lui parce que leurs parents n'étaient jamais venus les reprendre. Pas forcément parce qu'ils lui devaient de l'argent, mais pour d'obscures raisons.

– Bahanan, j'ai une idée.

– Laquelle, N'drin ?

– Et si j'allais demander au chef d'Ammanvri d'intervenir auprès de celui d'Ammantchè pour que nous puissions nous-mêmes payer la dette contractée par Mambo ? Le temps presse. Ma fille sera bientôt pubère.

– Tu as raison, ma sœur. C'est une excellente idée. Reste à savoir si notre chef sera d'accord. Tu sais combien il est susceptible.

– Susceptible ? Quel rapport avec l'objet de notre démarche ?

– Tu ne sais donc pas ce qu'il a répondu à d'autres personnes qui le sollicitaient pour des cas à peu près analogues ? Il dit que nous le traitons d'avare lorsqu'il ne peut nous aider et quand nous avons des ennuis avec nos « bienfaiteurs », nous lui demandons d'intervenir.

Comme brisée, N'drin se tut et baissa lentement la tête pour cacher ses larmes.

*

* *

Un jour maussade s'était levé sur Ammanvri. Une réunion était prévue sur la plage à l'initiative de Mambo qui désirait s'entretenir avec ses hommes. En effet, voilà plus de deux semaines qu'avait eu lieu l'incident en mer. Mais jusqu'à ce jour, aucun d'entre eux ne voulait reprendre le travail. Cela faisait un important manque à gagner pour Mambo qui n'entendait pas rester sans réaction.

N'drin venait de déposer devant son mari un bol d'attièkè et un morceau de poisson fumé. Ce dernier regardait tout cela d'un œil indifférent, comme si c'était un autre qui en avait fait la demande. Mambo n'avait guère fermé l'œil de la nuit : comment se sortir de ce pétrin dans lequel l'avaient jeté ses pêcheurs ? Que s'était-il passé ce jour-là en mer ?

– Mambo, je ne pense pas à mal, mais et le problème de Métchi ?

– N'drin, tu crois que c'est le moment de me poser cette question ?

– Je te la pose depuis deux ans, jamais cela n'a été le moment opportun. Aujourd'hui, tu devras me dire quand j'aurai le droit de m'enquérir du sort de ma fille.

– Écoute, femme, je ne suis pas d'humeur à...

– Tu n'es pas d'humeur à quoi faire ? Tu ne l'as jamais été de toute façon, je te le répète. Après avoir réinvesti de grosses sommes dans ton commerce et fait de grandioses funérailles à ton père, je pense qu'il est temps que tu paies le chef d'Ammantchè.

– Ne m'énerve pas, ce matin, N'drin. Tu sais bien que j'ai de sérieux ennuis avec mes employés et que je dois trouver une solution à tout cela.

– Tes employés t'importent davantage que ta propre fille, n'est-ce pas ?

– Non. Mais ne viens pas m'agacer avec tes histoires d'enfant mise en gage ce matin, je te le dis. Le moment est mal choisi, vois-tu.

– D'accord. Je deviendrai l'abeille qui bourdonnera à tes oreilles matin, midi et soir, afin de tomber sur le moment opportun. Tu ne connaîtras le repos ni de jour, ni de nuit si je ne dors moi-même tant que tu n'auras pas donné de réponse à ma question.

– Tu me menaces à présent ? Eh bien ! voilà autre chose ! Tu crois peut-être que j'ai changé, N'drin. Non, je suis toujours le même. Je t'ai ménagée parce que je savais que tu souffrais terriblement. Mais si tu m'insultes à présent, c'est que ça va...

– Tous les coups, toutes les blessures du monde ne me feront pas oublier Métchi, mon unique fille. De cela, tu peux être certain. Je deviendrai le taon qui fatigue le bœuf jusqu'à ce que tu m'aies rendu ma fille. Je te rendrai fou et on verra bien si tu ne feras rien pour ramener mon enfant à la maison.

Mambo écoutait sa femme parler avec un ressentiment grandissant. Il se fit néanmoins violence pour ne pas la rouer de coups. Déjà qu'il avait du mal à s'entendre avec les habitants de ce village, il n'allait pas aggraver la situation en portant encore la main sur N'drin. Owotam était venu s'asseoir près de son père qui voulait le prendre sur les genoux. Plus prompte que l'éclair, N'drin s'empara de l'enfant et le posa sur sa hanche.

– Bon, ça va, N'drin, ça va. Je vais à la réunion. Tu peux ramener à la cuisine ton maudit petit-déjeuner.

– Non, il t'attendra pour midi. Je n'ai pas le temps de cuisiner aujourd'hui.

Jugeant inutile de relever ce qu'avait répliqué N'drin, Mambo se leva et, après avoir rajusté son pagne, s'en alla en direction de la plage. Après la défection de Kakoutchè, voici la fronde des pêcheurs sitôt son père décédé. Que se profilait-il à l'horizon ? N'drin l'accusait d'avoir fait de grandioses funérailles à ce dernier. Comment aurait-il pu faire autrement : l'homme n'était pas très âgé et tous ses amis et partenaires de génération sans compter les parents d'ici et d'autres villages étaient accourus. Il fallait au moins un bœuf pour les recevoir. Ce n'était pas une seule bête qui allait le ruiner tout de même ! Certes, il avait acheté des liqueurs importées, mais ce n'était qu'une infime quantité de ce que l'on avait servi aux gens ! Le *bangassan*[22] et le *kotokou*[23] oui, il y en avait eu en abondance. Non, les obsèques du vieux Kouamlan, dont il était à présent le plus âgé des enfants mâles vivants, ne lui avaient pas coûté cher. Ce sont les matériels de pêche et de chasse dans lesquels il avait récemment réinvesti beaucoup d'argent qui l'avaient délesté d'une grande partie de son avoir.

Lorsque Mambo arriva à la plage, tous les protagonistes étaient présents : les pêcheurs, les notables et Kakoutchè (en qualité de témoin). Il les salua et prit place devant eux. Face à tous ces regards — qui du reste lui paraissaient hostiles — Mambo se sentait plutôt mal à l'aise. Il en avait perdu de sa superbe. Lui qui jouait les grands patrons se retrouvait dans une bien mauvaise posture aujourd'hui. Ces hommes avaient-ils véritablement signé son arrêt de mort ? Il le saurait sous peu.

– Hommes, je vous salue, fit-il d'un air pénétré.

– Nous te saluons aussi, frère Mambo, répondirent en chœur les pêcheurs.

---

22. Vin de palme.

23. Liqueur artisanale communément appelée « koutoukou ».

– Ce matin, nous sommes réunis ici pour parler de ce qui ne va pas entre nous. Voilà plusieurs semaines que vous êtes revenus de la pêche aux dorades dans des conditions... indescriptibles. Je vous ai soutenus et permis de vous reposer. Cependant, jusqu'à présent, vous ne manifestez pas l'envie de reprendre la mer. Je souhaite donc savoir ce qui se passe, continua Mambo.

Un bref silence s'installa après cette tirade, comme si les hommes cherchaient à désigner celui qui parlerait en leur nom. Or c'était chose faite depuis la veille au soir, à un rassemblement qui avait eu lieu chez Mimbey, le chef d'équipe. Ce dernier se racla la gorge et se leva.

– Frère Mambo, merci pour tout ce que tu viens de dire. Nous te sommes infiniment reconnaissants pour l'assistance que tu nous as apportée, bien que ce soit dans l'ordre des choses ; en effet, nous sommes tes employés et si, dans l'exercice de nos fonctions, il nous arrivait malheur, c'est bien toi qui devais nous porter secours. En ce qui concerne la reprise du travail, nous voulons t'informer d'un fait : nous ne retournerons pas en mer. Et si jamais c'était le cas, ce ne serait pas pour ton compte.

– Ah bon ? Et pourquoi, frère Mimbey ? N'ai-je pas respecté les termes de notre accord ? Ne me suis-je pas montré généreux envers vous et les vôtres ?

– Si, si, si. Tu nous as toujours payés comme il se doit, tu as souvent donné plus de poisson que tu ne le devrais à nos familles. Nous t'exprimons notre gratitude pour cela. Seulement, ce qui s'est passé en mer ce jour-là, nous ne sommes pas prêts à le vivre de nouveau.

– Peut-on savoir ce qui s'est passé ? intervint un des notables.

– Il m'est difficile de l'expliquer. Mes collègues me l'ont d'ailleurs déconseillé. Mais puisque toi, Mambo, tu es notre patron et que c'est toi qui nous as envoyés là-haut, je vais tenter de te dire ce qu'il en est.

– Je t'écoute, frère.

– Eh bien ! un génie de la mer nous est apparu. Il nous a reproché de le déranger et a tenté de nous arracher le matériel.

Nous avons résisté. Nous nous sommes même battus avec lui. Il a cassé une pirogue et arraché tout notre matériel qui se trouve à l'heure actuelle au fin fond de la mer. C'est par la grâce de Dieu que nous avons échappé à sa furie. La pêche aux dorades est trop dangereuse, nous y renonçons.

– Ce n'est pourtant pas la première fois qu'il arrive ce genre de choses aux pêcheurs en haute mer, mes amis, fit le deuxième notable.

– C'est vrai. Mais nous, nous avons failli y laisser nos vies. Le génie nous a jetés à l'eau. Nous avons parcouru une grande distance à la nage. Nous ne savons d'ailleurs par quel miracle nous avons pu remonter dans nos pirogues. Nous ne voulons plus passer la nuit en mer. Le génie nous a mis en garde. Nous respecterons cet interdit.

– Nous pourrions faire quelques offrandes pour apaiser ces divinités, vous savez, se risqua Mambo qui, en fait, était complètement anéanti.

– Faites-le pour le bien d'Ammanvri, notre village et des autres pêcheurs. Pour nous, plus question d'aller en mer avant un bon bout de temps.

Le silence, encore une fois, prit place au milieu de l'assemblée. Qui oserait le rompre cette fois-ci ? En tout cas, pas Mambo qui se sentait couler alors qu'il était assis sur la terre ferme. Les deux notables tentèrent d'amener les pêcheurs à changer d'avis, mais ces derniers maintinrent leur position. Il semblait à Mambo que tout s'écroulait autour de lui.

La réunion prit fin sans qu'une solution eût été trouvée au problème de Mambo. D'un pas pesant, il quitta la plage pour la maison. Qu'allait-il advenir de lui, avec une N'drin plus déterminée que jamais à faire de sa vie un enfer ? Cerné de toute part, Mambo ne savait que faire. Pour ne pas céder à une terrible envie de pleurer qui le tenaillait, il se rendit chez la vendeuse de bangui. Celle-ci l'accueillit avec un large sourire, car elle sentait qu'il lui était revenu pour longtemps.

Une bonne partie de la journée s'écoula sans que N'drin vît Mambo. Elle ne se souciait pas de savoir où il se trouvait ; cependant, elle reconnaissait que c'était inquiétant qu'elle ne

l'eût pas revu après la réunion avec les pêcheurs. Elle était consciente que la défection de ces derniers représentait un coup dur pour l'homme car c'était là la plus grosse partie de son entreprise. Allait-elle l'aider à pleurer alors qu'elle n'était pas certaine que les bénéfices auraient servi à récupérer son enfant ? N'drin qui avait envoyé chercher du manioc et l'avait apprêté pour préparer de l'attièkè, se mit à emballer la pâte dans de la toile de jute et à y déposer de grosses pierres pour l'essorer.

Bahanan se trouvait à Dabou pour vendre du poisson. Elle en avait fait fumer la veille au soir. Partir du village, ne serait-ce que pour la matinée, lui apportait un peu de cette sérénité qui lui faisait cruellement défaut lorsqu'elle était à Ammanvri, son village. Parfois elle pensait au chef du village voisin, celui d'Ammantchè, et regrettait d'avoir aidé à lui redonner vie. Son comportement relevait d'une rouerie de la pire espèce et ce, en dépit des billets de banque et des pagnes précieux dont il l'avait inondée. Peut-être aurait-elle dû le laisser mourir ; son successeur aurait sans doute été plus compréhensif... Un soupir échappa à Bahanan : était-ce bien utile, ces regrets tardifs ?

En début de soirée, Mambo franchit le seuil de la maison en se dandinant, empestant l'alcool. N'drin frissonna comme si elle venait de recevoir un seau d'eau glacée sur la tête. Mambo avait de nombreux défauts, mais s'enivrer ne faisait pas partie de ses habitudes. Elle le laissa aller jusqu'au fond de la cour où il s'effondra sur le sol nu et se mit à ronfler. Deux larmes roulèrent sur les joues de N'drin. Dire que Bahanan refusait de la croire lorsqu'elle lui disait que c'était le début de la fin qui s'annonçait !

Mambo ne bougea pas de la nuit, cuvant son vin. À l'aube, lorsque N'drin sortit de la case pour vaquer à ses occupations, elle eut encore les larmes aux yeux en le voyant dans ce triste état.

QUATRIÈME PARTIE

Infortune, qui es-tu ?
Tu m'as pris ma jeunesse, *wowou*
Tu m'as pris mes enfants, *wowou*
Tu m'as pris mon rire, *wowou*
Infortune quel est ton nom ?
Tu m'as tout pris, *wowou.*
J'ai pleuré en vain, *wowou.*
J'ai hurlé en vain, *wowou.*
Infortune que fais-tu là, à la porte de ma vie ?
N'entends-tu pas le glas qui sonne pour toi ?
Infortune, meurs, que je porte enfin ton deuil !

13.

Une grande animation régnait dans la cour du chef ce matin. On apportait aujourd'hui le trousseau d'une mariée. Très tôt, on s'était levé pour nettoyer la cour et les cases de fond en comble sans oublier la maison du chef. Les marmites se succédaient sur les trépieds. Les paniers d'attièkè arrivaient, ainsi que les bouteilles d'huile de palme et le poisson. Des parentes d'Anzoun avaient également apporté des régimes de bananes pour préparer du *n'foufou*[24], tandis que des membres de la famille du chef avaient offert deux béliers et deux porcs, au grand étonnement de la mariée.

Bèdè, oubliée là par ses parents, et fiancée sans son consentement, allait recevoir son trousseau, dernière étape du mariage. Elle pleurait, cachée dans un coin, en compagnie de Métchi. Pourtant, Bèdè n'était pas à plaindre : le fils d'un riche négociant l'avait rencontrée lors d'une fête l'année précédente et avait fait connaître au chef son intention de l'épouser. Le vieux renard avait plutôt tenté de caser sa nièce, Ambrah à l'honneur entaché, mais le prétendant était resté ferme. Il aimait Bèdè et souhaitait en faire son épouse. Le chef lui expliqua alors quelle était la situation étrange dans laquelle se trouvait la jeune fille. Le prétendant ne s'en montra nullement offusqué. Le chef dut abandonner. Les tractations avaient donc commencé et, depuis de longs mois, avançaient à petits pas. Maintenant, il ne restait plus qu'une étape à franchir pour que Bèdè pût rejoindre son foyer.

24. Sorte de purée de banane plantain à l'huile rouge.

– Bèdè, tu vas me laisser seule, n'est-ce pas ? sanglotait Métchi à son tour.

– Oh ! ma sœur, ne dis pas cela ! Pourquoi pleures-tu ? Je serai à Eme Koua, juste à quelques pas d'ici !

– Et toi, pourquoi pleures-tu ? Je sais que Eme Koua n'est pas loin, mais me laissera-t-on aller te rendre visite ? Tu sais que je suis captive dans cette cour.

– Non, ne t'en fais pas, tu viendras. Anzoun te laissera aller, j'en suis certaine. D'ailleurs, tu feras partie de la délégation qui me conduira dans mon foyer et tu passeras quelque temps avec moi. Qui sait si tu ne trouveras pas un prétendant là-bas toi aussi, toi si belle !

– Jamais le chef et sa femme n'accepteront que nous nous retrouvions ensemble, j'en ai l'intime conviction, ma sœur. Que vais-je devenir sans toi, Bèdè ?

– Tu seras bientôt de retour dans ta famille à Ammanvri. Tu retrouveras ta mère, ton frère et ta tante Bahanan qui t'aiment tant. Tu m'oublieras alors...

– Bientôt de retour ? Qui viendra payer pour me délivrer ? Toutes les médiations auprès du chef ont échoué. Voilà une année de plus depuis que je suis arrivée ici. Trois ans sans avoir vu les miens, trois ans ! T'oublier ? Impossible !

Bèdè, elle-même, luttait à présent contre les larmes. Elle réalisait à quel point elle avait manqué de tact en se mettant à pleurer la première.

– Mais quand tu seras mariée, on t'autorisera à revoir les tiens, ne t'inquiète pas. Le chef ne peut être aussi inhumain !

– J'aimerais tellement pouvoir te croire, Bèdè, ma sœur !

La jeune fille resta sans réaction devant la détresse de Métchi qui, en quelques mois, avait réalisé l'ampleur du désastre qu'était son histoire. Seules les rivières de larmes qu'elles avaient versées sauraient en témoigner.

– Que faites-vous là-bas toutes les deux ? s'énerva Anzoun qui avait fini par découvrir la cachette des deux filles. Toi, Bèdè, je te rappelle que tu n'es pas encore partie de cette maison et que tu dois encore te soumettre à mes ordres. Quant à toi,

petite impertinente de Métchi, je veux te voir au travail et que ça saute !

– Mère Anzoun, ce n'est pas juste. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? se révolta Métchi pour la première fois de toute son existence à Ammantchè.

– Eh ! peut-être que je me trompe, mais il me semble avoir entendu quelque chose comme ta voix, Métchi. Tu oses répliquer quand j'ordonne quelque chose ? Serais-tu plus bête que je ne croyais ? Tu as quelque chose à dire ici, toi ? Peut-être penses-tu encore que l'on viendra payer la dette pour t'emmener d'ici. Eh bien ! tu te trompes.

Métchi éclata en pleurs. Quelque peu surprise, Anzoun marqua le pas. Elle avait juste voulu remettre l'adolescente à sa place, mais pas la faire pleurer de la sorte. Voyez comme ses sanglots la secouaient !

– Métchi, tu vas te taire ? Il n'y a pas de funérailles ici, mais bien un mariage. Tu es donc priée d'essuyer tes larmes. Je ne veux pas que les visiteurs pensent que l'on te maltraite ici parce que ton père n'est pas fichu depuis des années, de venir s'acquitter de sa dette pour te reprendre, dit Anzoun d'un ton plein de perfidie.

– Métchi, intervint Bèdè, essuie tes larmes et viens avec moi.

Prenant son amie par la main, Bèdè l'emmena, laissant Anzoun plantée là où cette dernière les avait trouvées. Elles se dirigèrent vers la réserve d'eau afin de se désaltérer et de faire un brin de toilette pour effacer les ravages des larmes.

Le chef voulait faire les choses en grand parce qu'il estimait que son prestige était en jeu. En effet, n'ayant jamais montré une affection particulière pour Bèdè, le chef étonnait bien des gens par l'ampleur des noces qui avaient lieu chez lui.

En milieu de matinée, lorsque la délégation arriva à Ammantchè chargée de colis, le village se mua en murmures. Sans même savoir ce que l'on transportait, les habitants d'Ammantchè exprimaient à voix basse leur admiration et leur surprise.

Le marié, alors que la coutume ne l'exigeait pas, s'était joint à la délégation. Grand et bien tourné, il avait un visage agréable et de bonnes manières. Il captiva immédiatement

les regards. Même Anzoun dut s'avouer que Bèdè avait une chance inouïe de s'en tirer à si bon compte. Un mari riche et beau pour une fille de condition aussi modeste que Bèdè ! Seul Dieu pouvait avoir accompli ce miracle.

Le chef d'Ammantchè, lui-même, vint au-devant de la délégation pour lui souhaiter la bienvenue. Puis les voyageurs entrèrent dans la grande cour, là où se dressait, majestueuse, la demeure du chef. On échangea les nouvelles après s'être désaltéré. Puis la cérémonie de la remise de la dernière partie de la dot, c'est-à-dire le trousseau, pouvait commencer. Bèdè recevait de la part de son mari vingt complets de pagnes wax, cinq complets de pagne java, des corsages, des foulards, des bijoux d'or et d'argent, des cosmétiques et toute une foule de choses nécessaires à une femme pour sa toilette. En ce qui concernait la cuisine, on dénombrait des cuvettes, de la vaisselle et autres ustensiles. Des objets de luxe tels que le sucrier en faisaient partie. La famille naturelle de Bèdè, dont certains représentants prenaient part à la cérémonie, l'avait également gâtée. La cour était pleine de présents. Jamais, de mémoire d'habitant d'Ammantchè, on n'avait vu pareil trousseau de mariée pour une fille du peuple.

On fit bombance jusqu'au soir. Bèdè et sa fidèle Métchi finissaient de se préparer au départ. Anzoun avait consenti, contrairement aux prévisions de sa maisonnée, à laisser Métchi faire partie de la délégation qui accompagnait la mariée chez elle. Quant au chef et à son épouse chérie, ils savaient pourquoi il fallait éloigner l'adolescente de la cour. En effet, il avait beau s'en cacher, l'intérêt soudain du chef pour Métchi devenait évident et même gênant. Il n'appelait plus personne d'autre pour ses commissions ou autres besoins. Même le soir, au dîner, il la faisait venir pour assurer le service. Heureusement, la plupart du temps, c'était en présence d'Anzoun. La pauvre enfant, bien qu'elle n'en connût pas le véritable enjeu, se réjouissait de ce changement ; elle pensait que l'homme s'était pris de pitié pour elle !

À la tombée de la nuit, la délégation — dans laquelle figurait Anzoun — arriva à Eme Koua. Tandis que l'on s'affairait à

préparer le dîner et la chambre nuptiale, Bèdè, le cœur battant, devait déjà faire face à ses obligations d'épouse de bourgeois. Des commerçants allogènes établis dans la région vinrent saluer la mariée et faire connaissance avec elle. Parmi eux, un Français, des Portugais, des Hollandais et des Anglais. Accompagnés, pour la plupart de leurs épouses, ils arrivèrent les bras chargés de cadeaux. Métchi était en quelque sorte la demoiselle d'honneur et c'est à elle que revint le soin de mettre en lieu sûr tous ces dons.

Anzoun jouait à la perfection son rôle de mère de substitution. Elle n'aurait pas souhaité passer la nuit là, mais c'était la deuxième épouse du chef qui était de tour ce soir. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elle tira le meilleur profit de ces rencontres avec les négociants d'Eme Koua qui se déclarèrent ravis de faire sa connaissance et prêts à lui faire parvenir quelques menus présents. Elle en oublia même les tracas que lui causait la présence de Métchi sous son toit conjugal.

*

* *

Une fois de plus, Mambo rentra à la maison dans un état d'ébriété avancée. La vendeuse de vin de palme dut le faire raccompagner. Depuis la défection de ses pêcheurs, l'homme semblait avoir perdu pied. Alors qu'on s'attendait à le voir se mettre en quête de nouveaux employés, il se mit plutôt à boire. Pour ne rien arranger, un des rares soirs où il était lucide — du moins le prétendait-il — il tira sur Kakoutchè son associé qu'il avait pris pour du gibier. Il y eut plus de peur que de mal, fort heureusement. Mais cela contraignit ce dernier à quitter immédiatement le village, laissant vacant son poste d'associé. Nul ne voulut prendre le risque de chasser avec Mambo.

Bahanan ne savait donc plus que dire pour soutenir moralement sa sœur. N'drin qui ne cessait de pleurer sa fille, pleurait aussi son mari, deux êtres vivants ! Désespérée, elle observait un cessez-le-feu vis-à-vis de l'homme, au grand soulagement de Bahanan. Les familles paternelle et maternelle

de Mambo lui conseillèrent de ne plus s'adonner à l'alcool, en pure perte. On essaya mille et une choses pour le détourner de cette nouvelle passion, en vain.

Des visiteurs entrèrent dans le village d'Ammanvri, excitant la curiosité de chacun. Ils se dirigeaient vers la cour de Bahanan. Une jeune femme, élégamment habillée d'une robe de cotonnade, donnait la main à un homme, également vêtu à l'occidentale. Bahanan qui avait entendu des pas à l'entrée de sa cour, sortit. Elle poussa un cri de joie lorsqu'elle reconnut la sœur de son ex-concubin et le mari de cette dernière. Elle leur ouvrit les bras.

– Wrohoun, quelle joie de vous revoir tous les deux ! *Okouin.*

– Bahanan, ma très chère ! Tu ne peux savoir combien tu nous as manqué.

– Entrons, entrons. Je vais vous puiser de l'eau bien fraîche au canari, mais asseyez-vous d'abord.

Bahanan ne savait que faire, tellement elle était heureuse. Depuis toujours, elle s'était bien entendue avec Wrohoun, sœur cadette de l'homme tant aimé. En dépit de leur rupture, Wrohoun avait gardé de bonnes relations avec elle. Lorsque son frère avait débarqué un jour avec les trois enfants qu'il avait eus avec Bahanan, celle-ci avait demandé à son mari la permission de les prendre avec eux et il l'avait accepté. À présent, le couple avait une fille, mais cela n'avait rien changé à ses sentiments pour les trois autres enfants qu'ils élevaient comme les leurs.

Ils échangèrent les nouvelles avec Bahanan. Cette dernière s'excusa pour aller réchauffer la sauce afin de leur servir à manger. Pendant ce temps, les deux voyageurs songeaient à ce qui les amenait. Il leur était parvenu des rumeurs concernant N'drin et Métchi. Ils étaient venus s'en assurer et voir dans quelle mesure ils pouvaient apporter leur aide.

Ils mangèrent tous de bon appétit, en dépit de l'excitation qui s'était emparé de Bahanan. Lorsqu'ils eurent fini, Wrohoun aida Bahanan à débarrasser. Elles échangèrent des regards complices et se mirent à rire comme autrefois.

Une fois revenues dans la cour, les deux femmes se séparèrent et Wrohoun rejoignit son mari afin de discuter en aparté.

Elle lui demandait d'expliquer les véritables raisons de ce voyage. Bahanan leva vers eux des yeux inquiets. Ils la rassurèrent aussitôt.

– Ce n'est rien de grave, grande sœur. Tout le monde se porte bien chez nous, comme je te l'ai dit. Mais ayant appris quelque chose d'inquiétant concernant Métchi, nous sommes venus en savoir plus et apporter notre aide.

– Oh ! que Dieu vous bénisse, ta femme et toi ! En effet, depuis un peu plus de deux ans, Métchi a été donnée en gage d'un prêt par son père au chef du village voisin. Il n'a jamais remboursé sa dette en dépit des rappels à l'ordre de tous, y compris le créancier.

– Dieu tout puissant ! s'écria Wrohoun. Où en est-on aujourd'hui ?

– Aujourd'hui, Mambo qui a commencé à perdre tout son fonds de commerce, s'en est remis à la boisson. Il ne se passera pas de longs mois avant qu'il devienne une loque humaine. N'drin est plus que désespérée.

– Pauvre femme ! fit l'homme, ému de compassion.

– Et le dernier enfant de N'drin ? demanda Wrohoun bouleversée.

– Owotam ? Une merveille de Dieu. C'est à présent un petit bonhomme qui s'exprime très bien et court comme une flèche.

– Dieu merci. Que pouvons-nous faire pour porter assistance à N'drin ? Aider à payer la dette ? dit Wrohoun.

– Le chef d'Ammantchè a refusé cette alternative, nous nous demandons tous pourquoi. Il veut que ce soit Mambo lui-même qui s'acquitte de cette dette. Nous avons donc approché l'intéressé pour l'aider en sous-main, il s'en est offusqué. Nous ne savons que faire. Que proposez-vous d'autre ?

– Vous donner un peu d'argent, à N'drin, et toi. Avec ce que vous aurez trouvé, vous pourrez envoyer une délégation voir le chef d'Ammantchè. Il ne pourra pas refuser une fois de plus, répliqua l'homme.

– Et moi je voudrais repartir avec Owotam. Il vivra avec nous et nous le scolariserons quand il en aura l'âge, ajouta Wrohoun.

– C'est vrai ? Oh, comme vous êtes bons ! Reste à savoir si N'drin acceptera de laisser partir Owotam si loin. Il est tout ce qui lui reste. Si nous allions chez elle ?

Bahanan et ses visiteurs se mirent en route. N'drin qui, justement, se rendait chez Bahanan avec Owotam, les vit. L'enfant se mit à courir. Parvenu à la hauteur des arrivants, il se jeta contre les jambes de Wrohoun qui le prit aussitôt.

– Quel bel enfant ! s'extasia-t-elle. C'est tout le portrait de N'drin.

– C'est vrai, ses enfants lui ressemblent beaucoup, répliqua Bahanan.

– Hé, les voyageurs venus de loin, *okouin* ! cria N'drin de loin en courant pour aller les embrasser.

– Ah ! merci, grande sœur.

– Dans mes bras, fit N'drin en serrant Wrohoun contre elle. Owotam t'a reconnue, on dirait.

– *Attouh*, ma sœur. Owotam m'a en effet reconnue et j'en suis heureuse.

– Beau-frère, *attouh*, fit encore N'drin en étreignant le mari de Wrohoun.

Ils entrèrent chez Mambo et N'drin et prirent place sous l'apatam. Elle leur apporta de l'eau fraîche et s'assit.

– Les nouvelles ? demanda N'drin.

– Rien de grave. Nous avons eu envie de venir vous rendre une petite visite car depuis la naissance de l'enfant et mon retour au foyer, nous n'avons pu le faire, répondit Wrohoun.

– Yoh, *gni okoin*. Ce doit être une jeune fille maintenant, notre bébé, reprit N'drin.

– Oui, une grande demoiselle d'un an et demi. Coquine comme pas deux, dit le père en riant.

– Ça, c'est bien vrai, fit en écho la mère.

– Et les trois autres ? demanda encore N'drin.

– Deux femmes et un jeune homme, tu veux dire, répliqua Wrohoun. Ils sont toujours à l'école et nous donnent de grandes satisfactions.

– Dieu merci. Et Blaise ? Vient-il parfois les voir ? interrogea N'drin.

– Mon frère se trouve certainement à Grand-Bassam. Depuis que ses trois enfants sont avec moi, il ne les a vus qu'une seule fois, c'est-à-dire au moment où ils sont arrivés.

– Je ne voudrais pas le critiquer, mais je trouve que c'est une drôle de nature, Blaise. Et son épouse ? Celle qui ne compte aucun sorcier dans sa famille ?

– Je n'en sais rien. Excuse-moi, N'drin, mais ne parlons pas de ce qui fâche aujourd'hui. D'accord ?

– D'accord. Pardonne-moi de m'être laissé aller ainsi.

– Je t'en prie, grande sœur.

– Man, je pars avec maman Wowo, annonça Owotam d'un ton décidé.

– Ah oui ? dit N'drin. Elle est donc venue te chercher.

Tout le monde se mit à rire. Wrohoun aborda de nouveau le problème de Métchi et laissa Bahanan expliquer à N'drin ce qui avait été décidé par son mari et elle. De prime abord, N'drin refusa l'argent. Puis elle pleura encore un bon moment avant d'accepter l'aide et d'exprimer sa reconnaissance.

N'drin calmée, l'on se mit à bavarder de mille et une choses. Puis Wrohoun demanda à se mettre à l'écart avec N'drin afin de lui parler d'un sujet qui lui tenait également à cœur.

– Grande sœur, tu sais à quel point je suis attachée à toi et à tes enfants.

– Oui, je le sais.

– Tu sais également à quel point je te suis dévouée.

– Oui, je le sais, Wrohoun et je te bénis pour cela, car nous n'avons pas de liens de parenté réelle.

– C'est vrai, mais les trois enfants que mon frère a faits à Bahanan, constituent des liens de sang entre nous.

– C'est vrai, Wrohoun, ma petite sœur, c'est vrai.

– Je voudrais te proposer quelque chose : emmener Owotam.

– Si loin ? C'est le seul qui me reste, Wrohoun.

– Justement, avec les problèmes que tu as en ce moment, il te serait difficile de continuer à t'occuper de lui. Pour les travaux d'extraction d'huile de palme par exemple. Laisse-le-moi. Je m'en occuperai jusqu'à ce que tu me le réclames. Sinon, lorsqu'il sera en âge d'aller à l'école, je l'y mettrai.

– Cela mérite réflexion, petite sœur.

– Bien sûr, grande sœur. Nous repartons dans deux jours. Tu nous donneras une réponse à ce moment-là.

– C'est entendu. Allons nous détendre un peu à la plage, dit N'drin.

Tous reconnurent que c'était là une excellente idée et se levèrent en même temps que N'drin. Owotam ne voulait pas quitter les bras de Wrohoun. D'un pas lent, ils se dirigèrent vers la plage. Malheureusement, à quelques pas de là, un spectacle inattendu s'offrit à leurs yeux. Mambo arrivait en se dandinant, les yeux rouges et exorbités. Cette fois-ci il devait s'être « requinqué » au *kotokou*. La honte, lourde comme une chape de plomb, s'abattit sur N'drin qui eût donné n'importe quoi pour disparaître dans les entrailles de la terre. Ne voyant ni ne reconnaissant personne, celui-ci passa son chemin en parlant tout seul. N'drin voulut faire demi-tour pour aller l'aider à se coucher, mais elle n'en fit rien. Certaine que l'instinct de l'homme l'amènerait à bon port, elle continua sa route, les yeux pleins de larmes.

– Wrohoun, tu peux partir avec Owotam. Je te préparerai son bagage cette nuit même. Je ne veux pas qu'il grandisse avec un tel père sous les yeux. Lorsque j'aurai récupéré Métchi, nous irons jusque dans votre village de brousse voir Owotam. Je le reprendrai à ce moment-là.

– Tu parles sérieusement, n'est-ce pas, N'drin ? Ou est-ce parce que tu es bouleversée ?

– Pas du tout. Tu as ma bénédiction, tu peux partir avec l'enfant.

14.

Mambo passait les après-midi et les nuits à cuver son vin, tandis que Bahanan et N'drin s'échinaient à fabriquer de l'huile rouge. C'était à peine si elles s'accordaient quelques instants de répit pour préparer de l'attièkè.

Les deux sœurs venaient d'entamer une course contre la montre et ne pouvaient se permettre de se laisser distraire par quoi que ce fût. Bien que son fils lui manquât cruellement, N'drin se réjouissait qu'il fût loin d'ici. Par la grâce de Dieu, le chef d'Ammantchè avait accepté le principe que quelqu'un d'autre pût payer la dette. Cependant, réunir trois mille cinq cents francs, ce n'était pas une mince affaire. À ce jour, avec les cinq cents francs offerts par Bahanan à son retour d'Ammantchè, les trois cents francs remis par Wrohoun et son mari, plus deux cents francs obtenus par la vente de l'huile, on avait de quoi effectuer un premier versement. Malheureusement, le chef d'Ammantchè exigeait un paiement en deux fois : moitié-moitié. Il fallait encore au moins mille francs pour initier de nouveau des négociations.

Bahanan, tout autant que N'drin, commençait à voir clair dans le jeu inique de ce chef de village. Riche, mais peu prolifique, son clan s'était agrandi grâce aux cas comme celui de Métchi et des autres enfants. Du moins croyaient-elles avoir découvert les intentions cachées du chef. En vérité, elles étaient très loin d'imaginer le but que poursuivait cet homme depuis un certain temps.

Après une dure journée, Bahanan se préparait à prendre son frugal dîner lorsque surgit N'drin en larmes. Que se passait-il encore ? Était-il arrivé un malheur à Métchi ? Bahanan se mit debout et alla à la rencontre de sa sœur.

– N'drin, est-il arrivé quelque chose de fâcheux ? À qui ? Mambo ?

– Non, ma sœur, non pas à Mambo. C'est à ma Métchi.

– Quoi ? Que s'est-il passé ?

– Je ne peux t'expliquer ce qui se passe, parce que je n'en sais pas grand-chose. Je souhaiterais que tu m'accordes une faveur, Bahanan, ma sœur.

– Tout ce que tu veux, N'drin. Parle seulement.

– Va donc à Ammantchè rencontrer dame Anzoun qui t'a en estime. Demande-lui quel est le sort réservé à ma fille car ce que j'ai appris me fait terriblement peur.

– Qu'as-tu appris, N'drin ? Parle-moi, je t'en conjure. Je ne puis me rendre à Ammantchè sans savoir de quoi il retourne.

– Tout à l'heure, je revenais de la plage avec une cuvette de sable pour la cuisine. Fatiguée, je voulais prendre appui sur un pan de la clôture de la cousine de Mssè d'Ammantchè. Et imagine-toi ce que j'ai entendu : le chef venait de répudier sa troisième épouse parce que stérile et infidèle.

– Oui, mais qu'est-ce que tu as à voir avec cette jeune femme ?

– Il faudra bien la remplacer un jour, n'est-ce pas ?

– Oui, un chef a souvent plusieurs épouses et lorsqu'une s'en va, eh bien, on lui en trouve une autre. Et alors ?

– Le chef ne veut pas doter une autre femme pour remplacer la partante, mais il veut faire de ma Métchi sa concubine !

– Quoi, sa concubine ? Mais il est fou à lier, ce chef d'Ammantchè ! Jamais nous ne le laisserons faire.

– Comment vas-tu contrecarrer cela, Bahanan ? Avec quel argent ? Métchi est perdue, définitivement perdue pour moi. Irai-je la voir là-bas, déshonorée, rabaissée, parce que son père l'a abandonnée en captivité et que personne n'a pu aller la libérer, ma sœur ? Quand je te disais que Mambo avait vendu ma fille, qu'est-ce que tu me racontais ?

– Allons, N'drin, essuie donc tes larmes ! Il ne faut pas croire tous les commérages autrement tu en mourrais. Je vais aller à Ammantchè demain aux aurores pour parler avec dame Anzoun. Cette femme ne laisserait jamais son mari faire une chose pareille.

– De même qu'elle n'a pu empêcher sa liaison avec Ozroh, elle ne pourra rien en ce qui concerne Métchi.

– Détrompe-toi, ma sœur. J'irai à Ammantchè et je parlerai non seulement à Anzoun, mais au chef lui-même. Il me doit quand même la vie, non ? Allez, assieds-toi. Je n'ai pas grand-chose à manger ce soir, mais on partagera ce morceau de manioc et de coco sec.

– Non, merci, je ne pourrai rien avaler. Je vais quand même rester avec toi jusqu'à ce que tu aies fini.

Pendant que Bahanan grignotait son dîner, elle réfléchissait à la situation tout comme N'drin qui ne savait à quoi se raccrocher. Pourquoi cet homme ne voulait-il pas faire de Métchi son épouse, mais plutôt une concubine ? Pour humilier Mambo ?

En rentrant à la maison, N'drin vit Mambo assis. Il semblait avoir recouvré un peu de sa lucidité. Elle décida d'en profiter.

– Mambo, il faut que je te parle !

– Que me veux-tu encore, femme ?

– Mambo, l'heure est grave ! Le chef d'Ammantchè commence à préparer sa vengeance.

– Sa vengeance ? Va-t-il vendre ma fille comme esclave pour se rembourser ?

– Non, il veut en faire sa concubine.

– Quoi ! Que dis-tu ? Ma Métchi, une concubine ?

– Oui, sa concubine, parce que tu n'as voulu écouter les conseils de personne, tu as refusé toute aide. Maintenant, il est trop tard. Car à l'heure où nous parlons, peut-être... peut-être l'a-t-il déjà mise dans son lit !

– Pourquoi pleures-tu, femme ? Je vais de ce pas le tuer, le misérable !

Mambo se leva, mais aussitôt retomba, les jambes flageolantes. Les larmes de N'drin se mirent à couler de plus belle. C'était lui, l'homme qui volerait au secours de sa fille ? Des larmes sillonnaient le visage de Mambo, au grand étonnement de N'drin, larmes dont il n'était même pas conscient.

C'était une longue nuit qui commençait. Vers minuit, on toqua à la porte de Bahanan. Elle sursauta, descendit rapidement de sa couche et noua son pagne sur sa poitrine.

Elle marcha à pas de loup vers la porte et demanda d'une voix mal assurée le nom du visiteur.

– Bahanan, c'est moi, N'drin.

– N'drin, que se passe-t-il ?

– Rien de nouveau. Je ne trouvais pas le sommeil alors que j'étais sur la plage et j'ai entendu des gens dire qu'ils partaient pour Ammantchè tout à l'heure. Alors, j'ai pensé que... nous pourrions... nous joindre à eux.

– Oui, tu as raison. Je porte ma camisole et on s'en va. Lorsqu'ils nous verront arriver à pareille heure, ils sauront qu'il y a péril en la demeure. Je peux te demander une faveur ?

– Oui. Je t'écoute.

– Essuie un peu tes larmes.

N'drin s'exécuta avec un gros soupir. Bahanan fut prête en quelques minutes et elles se mirent en route vers la plage. Juste à ce moment-là, elles virent un groupe de personnes emprunter le chemin d'Ammantchè et leur emboîtèrent le pas sans hésiter. Bien qu'on les eût reconnues, personne ne se retourna pour poser des questions aux deux sœurs. Elles leur en furent bien reconnaissantes.

Sans prendre congé, Bahanan et N'drin bifurquèrent à gauche au détour d'une rue pour se retrouver à peu près devant la cour du chef. Une sentinelle les intercepta aussitôt. L'homme les laissa cependant approcher : que pouvaient deux pauvres femmes aux mains nues ? Une fois les sœurs arrivées devant la cour, il leva la main pour leur demander de faire halte.

– Qui va là ? cria-t-il comme pour les intimider.

– Bahanan et N'drin d'Ammanvri, fit l'aînée.

– Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda-t-il encore.

– Je voudrais voir le chef, expliqua Bahanan. Je suis la femme qui l'a soigné lors de sa grande maladie. Celle qui m'accompagne est ma sœur.

– Entrez et présentez-vous à la sentinelle de la grande maison. Vous y trouverez dame Anzoun, dit l'homme.

– Merci, mon brave, répliqua Bahanan d'un ton plein de gratitude.

La sentinelle de la grande maison revint annoncer aux femmes que dame Anzoun leur souhaitait la bienvenue, mais comptait les recevoir seulement le matin car elle était auprès du chef. On conduisit donc les deux femmes déçues à l'habitation des hôtes pour la nuit.

*

* *

Très tôt le matin, Bahanan et N'drin se réveillèrent et prirent une douche tiède avant de se préparer à rencontrer leur hôtesse. Leur patience fut mise à rude épreuve, car elles durent prendre leur petit-déjeuner et attendre au moins une heure avant que dame Anzoun les fît mander.

Entraînant une N'drin qui semblait pétrifiée, Bahanan entra dans la grande maison, celle où résidait le chef. N'drin la suivait à grand-peine, submergée par l'émotion à l'idée de pouvoir apercevoir sa fille. Bahanan et N'drin prirent place à même le sol dallé. L'angoisse leur battait les tempes et les faisait transpirer.

Soudain, apparut Anzoun bien mise et précédée d'effluves de parfum d'importation. Elle vint vers les deux femmes avec le sourire et les serra sur son cœur. Puis elles échangèrent les salutations et les nouvelles du matin.

– Le chef n'est pas disponible aujourd'hui, annonça Anzoun. Cependant, si vous pouviez m'expliquer ce qui mène vos pas ici, j'essaierais, à mon modeste niveau, de vous donner satisfaction, mes sœurs.

– Dame Anzoun, merci beaucoup, fit Bahanan. La femme qui est avec moi est la mère de Métchi.

– Cela se voit, tu n'as pas besoin de me le dire, Bahanan, ma sœur.

– ...Voilà : des rumeurs courent à Ammanvri que le chef s'apprête à prendre pour concubine Métchi. Nous voulions en avoir le cœur net.

– Oh ! pourquoi les gens font-ils des choses pareilles ? Métchi est comme notre enfant. Certes, le chef l'aime beaucoup, mais de là à vouloir en faire sa maîtresse, je ne le crois pas.

Je suis quand même sa première femme. S'il nourrissait de telles intentions, il me le dirait.

– Puisse cela être vrai ! Dame Anzoun, ayez pitié d'une mère désespérée, fit N'drin en se jetant aux pieds d'Anzoun. Faites donc venir Métchi que je la voie.

– Relevez-vous, ma sœur. Je la fais appeler tout de suite. J'en avais même l'intention car depuis le mariage de Bèdè, elle est celle qui nous aide le plus à la grande maison.

Anzoun fit signe à un serviteur et lui parla à l'oreille. Celui-ci partit immédiatement. Pendant ce temps, Anzoun discutait avec Bahanan comme une amie qui en retrouve une perdue de vue depuis bien longtemps. N'drin sursauta violemment à l'entrée de Métchi qui, interdite, s'arrêta sur le seuil à la vue de sa mère. Sans se préoccuper de quoi que ce fût d'autre, N'drin bondit et prit sa fille contre elle. Elle se mit à sangloter sans retenue. Les larmes silencieuses de Métchi rejoignirent celles de sa mère. Était-on venu la chercher enfin ? Était-elle libre maintenant ? Elle n'osait pas parler en raison de la présence de dame Anzoun. Bahanan s'était tue, saisie de constater que sa nièce était devenue une belle jeune fille.

– Métchi, tu me reconnais ? murmura N'drin.

– Oui, maman, je te reconnais, fit-elle à voix basse. Et Owotam ?

– Il va bien. Il est avec ta tante Wrohoun, dit N'drin.

– Ah bon ? Elle est en visite à Ammanvri ? s'étonna Métchi.

– Oui. Nous lui avons laissé Owotam, puisque nous avons voyagé de nuit, mentit N'drin qui n'avait pas le courage d'avouer ce qu'il en était réellement.

– Maman, tu es donc venue me chercher, finalement. J'ai tellement attendu que je n'espérais plus. Nous repartons ensemble, n'est-ce pas ?

– Non, ma fille, pas encore. Je suis venue te voir, tellement tu me manquais. Et puis nous voulions demander au chef si tu ne... pouvais pas venir... à Ammanvri pour quelque temps et que tu reviendrais attendre... que ton père vienne te reprendre.

– Oh ! maman, pourquoi ? Pourquoi m'avez-vous abandonnée ici ? sanglotait Métchi sans retenue. Où est papa ? Est-il mort ?

– Non, ma fille. Ton père est vivant. Il est juste un peu souffrant. Mais il viendra bientôt, très bientôt.

Métchi se détourna de sa mère sans un mot et sortit de la pièce en courant, le visage ruisselant de larmes. Ses dernières illusions venaient de se briser à tout jamais. Elle était prisonnière d'Anzoun et de son mari, l'intraitable chef d'Ammantchè. Vendue comme un vulgaire objet, comme une esclave, elle n'avait d'autre avenir que celui de grossir la famille du chef. Depuis peu, elle "allait sur le chemin". On allait la marier, si tant est que le chef agréât un prétendant. Jamais plus elle ne vivrait avec les siens, dans leur village, Ammanvri.

– Reprends-toi, ma sœur. Je parlemente en ce moment avec le chef à propos de la petite. Il faut qu'il accepte un paiement échelonné et la renvoie à la maison. Je saurai le convaincre, n'aie crainte, l'exhorta Anzoun.

– N'drin, je t'en prie, essuie tes larmes. Tout va s'arranger, tu peux faire confiance à dame Anzoun, ajouta Bahanan.

– Excusez-moi, mes sœurs. Cela fait plus de deux ans que je n'ai pas vu Métchi. C'est une femme à présent. C'est ce qui m'a bouleversée : je n'ai pas eu la chance de la voir grandir, à cause de la misère. *Wowou* ! dit N'drin qui se rassit et s'essuya le visage avec le pan de sa camisole.

– Bon, dame Anzoun, nous "demandons la route".

– Déjà ? fit-elle, jouant les parfaites hôtesses.

– Oui, il le faut bien. J'aurais tellement aimé voir le chef. Tu le salueras de ma part.

– Je n'y manquerai pas. Patientez un instant, je ne puis vous laisser partir sans "faire vos bagages", mes sœurs.

Malgré les protestations des deux femmes, Anzoun leur fit apporter du riz et des oignons en grande quantité, auxquels elle adjoignit quelques morceaux de savon de Marseille. Bahanan et N'drin se confondirent en remerciements et sortirent de la cour en compagnie d'Anzoun. On chercha Métchi en vain. Cette dernière s'était cachée pour ne pas voir sa mère et sa tante s'en aller.

En sortant du village, Bahanan et N'drin virent des ouvriers qui réparaient la toiture du bungalow qu'habitait autrefois, Ozroh, la beauté incarnée. Bahanan s'arrêta pour s'ôter d'un doute.

– Mon fils, salut, dit-elle en s'approchant d'un jeune homme accroché à une échelle rudimentaire.

– Bonjour, ma mère.

– À qui est donc cette belle maison ?

– À Ozroh, la favorite du chef.

– Mais elle habite la ville maintenant. Pourquoi la remettez-vous en état ?

– C'est le chef qui nous l'a demandé. Il paraît qu'il va y installer une nouvelle femme.

– Ah bon ! Il y aura donc bientôt mariage dans votre village !

– Non, le chef va remplacer sa dernière femme par une maîtresse, une jeune fille fort belle. Je ne la connais pas, puisque je viens d'un autre village.

– Moi, je la connais très bien. C'est cette fille abandonnée par son père ici pour une dette impayée, intervint un autre homme. Métchi est son nom.

– En es-tu bien sûr, mon enfant ? demanda N'drin plus morte que vive.

– Certain. J'ai déjà été en ville commander des draps, confirma le jeune homme.

– Merci beaucoup, dit péniblement Bahanan.

– Eh ! qui êtes-vous ? demanda le jeune homme.

– Des voyageuses, de simples curieuses, expliqua Bahanan.

– Ah ! d'accord. Bonne route, donc ! fit le jeune homme qui se mit à siffler.

Les jambes de N'drin ne la portaient presque plus. Elle s'appuyait sur Bahanan pour avancer. C'était donc vrai ! Pourquoi Anzoun les avaient-elles gratifiées de ce discours lénifiant ? Ou bien cette femme espérait pouvoir contrecarrer les plans de son mari ! Un vrai désastre que la vie de Métchi, par la faute d'un père poussé à bout par la misère et la malchance.

Petit à petit, N'drin reprit des forces. Elle laissa le bras de sa sœur et se remit à marcher normalement. Elle se surprit même à discuter de choses qui n'avaient aucun rapport avec le sujet de leurs préoccupations. Apprendre à vivre sans espérer voir Métchi chaque jour, c'était ce à quoi elle devait se résoudre.

15.

Bahanan grimpait toujours. Elle avait presque atteint les régimes les plus gros. Cela ferait une huile d'une qualité absolument irréprochable. Ces derniers temps, les commandes affluaient et l'obligeaient à rechercher une autre personne avec laquelle travailler car N'drin était dans un état de semi-prostration toute la journée. À elle seule, Bahanan le savait, elle ne pouvait faire face à la demande. Il n'était pas question non plus de lâcher prise car les travaux de réfection du bungalow touchaient à leur fin.

Tout à coup, une branche céda sous le pied de Bahanan. Elle sursauta et ne put retenir un cri de frayeur lorsqu'une seconde branche craqua sous son autre pied. Elle perdit l'équilibre, tomba sur le sol, comme une noix sèche et perdit connaissance. Des voisines, revenant de leur champ, la découvrirent et coururent chercher du secours. On fit une civière et on ramena Bahanan à la maison. Elle tenait difficilement debout.

Prévenue, N'drin courut jusque chez sa sœur et se jeta sur elle en pleurs. Les deux femmes sanglotèrent à en mourir. Chacune pensait à une chose : jamais plus on ne pourrait espérer payer la dette.

Cloué au lit par un mal inconnu, depuis quelque temps, Mambo, le père indigne, maigrissait et s'affaiblissait de jour en jour. Maintenant, avec cet accident, qui aiderait la mère à ramener sa fille à la maison ?

Tout l'après-midi, N'drin resta près de sa sœur qui marchait difficilement. Elle lui appliqua des cataplasmes aux reins, écrasa ses médicaments et lui prépara à manger après lui avoir

donné son bain. Puis elle s'en alla, promettant de revenir dans la soirée.

La nuit, lorsqu'elle eut pris soin de Mambo, puis de Bahanan, N'drin mit sa cuvette-poubelle sur la tête et s'en fut du côté de la plage. Des larmes l'aveuglaient, mais elle ne pouvait faire autrement. Elle pensait à Métchi certes, mais aussi à Owotam, le don de Dieu. Elle déposa sa cuvette sur la grève et se mit à marcher tout à fait au bord de la mer, là où les vagues viennent vous lécher les pieds...

Enfin vint le jour. Se sentant légèrement mieux, Bahanan se leva et mit de l'eau à chauffer pour ses soins. Ses voisines avaient rempli tous les récipients disponibles et balayé sa cour. Elle les remercia intérieurement pour leur sollicitude qu'elle découvrait réellement aujourd'hui. Clopin-clopant, Bahanan se rendit dans la paillote aux bains où elle se massa avant de "s'astiquer". Puis elle revint lentement dans sa chambre. Cela lui parut curieux de n'avoir pas encore vu N'drin. Elle balaya cette idée d'un revers de main : il y avait aussi Mambo à soigner.

Les gens se mirent à défiler chez Bahanan pour lui exprimer leur compassion. N'drin ne se manifestait toujours pas. Certains demandaient à Bahanan où était passée cette dernière. Cela commençait à l'angoisser. Une voisine se dévoua pour aller aux nouvelles.

Dès que celle-ci sortit de la cour de Bahanan, une autre y entra. Elle salua deux femmes qui s'apprêtaient à s'en aller et vint s'asseoir près de Bahanan. Après l'échange de civilités, Bahanan s'enquit des raisons qui l'amenaient.

– C'est Mambo qui m'envoie, dit la voisine. Il m'a demandé de venir voir comment tu allais.

– Je vais mieux. Comme c'est gentil de sa part. Cela ressemble si peu à Mambo. Et N'drin ?

– Ta sœur ? Justement, il m'a chargée de savoir si elle n'était pas ici avec toi.

– Comment ! Que se passe-t-il ? Je ne l'ai pas revue depuis hier soir. Je commençais d'ailleurs à m'en inquiéter.

– Tout le monde se pose des questions à son sujet. Une de ses voisines dit l'avoir vue allant vider sa poubelle hier soir et

satisfaire, certainement, un pressant besoin naturel. Par discrétion, elle avait préféré ne pas attendre N'drin.

– Que dit Mambo ?

– Il comprend encore moins que nous ce qui se passe : N'drin n'a pas passé la nuit à la maison !

– Serait-elle retournée à Ammantchè sans m'en avertir ? s'étonna Bahanan. C'est vraiment curieux. Si jusqu'à midi, nous n'avons pas de nouvelles d'elle, nous en avertirons le chef du village. Demande à Mambo d'envoyer quelqu'un à Ammantchè voir si N'drin n'y est pas retournée.

– C'est entendu. Je te tiens informée, fit la jeune femme perplexe.

Bahanan se recoucha, tentant de se rassurer. Pourquoi N'drin pouvait-elle se comporter de la sorte ? Certes, l'entrevue à Ammantchè ne s'était pas passée comme elles l'auraient souhaité, mais était-ce une raison pour aller forcer la porte du chef ? Parfois, Bahanan avait du mal à comprendre les réactions de sa sœur...

Jusqu'en début d'après-midi, personne n'avait revu N'drin. La personne qui s'était déplacée à Ammantchè en était revenue bredouille. Ceux qui étaient allés au champ ne l'avaient pas vue dans la plantation de Mambo. Dohoun, la sœur de Mambo, se rendit chez le chef d'Ammanvri pour qu'il les aidât à mener les recherches.

Aussitôt le chef du village informé, celui-ci réunit son conseil. On décida d'envoyer un message tambouriné aux autres villages pour les informer de la disparition d'une femme. Les villages les plus proches se feraient le relais des autres. Wouyoh insista auprès du chef pour qu'on envoyât des émissaires dans le voisinage immédiat. Elle avait beau détester N'drin, elle était quand même la femme de son frère.

À la tombée de la nuit, Bahanan se traîna lentement jusque chez sa sœur. Cette dernière n'était toujours pas rentrée. Mambo, assis, regardait le sol pensivement.

– Homme, je te salue, fit-elle doucement.

– Femme, je te salue aussi, répliqua Mambo qui avait sursauté au son de la voix de sa belle-sœur. Prends place et donne-moi les nouvelles.

Bahanan, avec mille et une peines, réussit à s'asseoir sur un tabouret. Elle poussa un soupir avant d'ouvrir la bouche.

– Rien de grave, Mambo. Je viens seulement parler avec toi de la disparition de ma sœur. Je n'y comprends rien.

– Moi non plus, femme. Elle m'a soigné et donné à manger. Puis elle m'a dit qu'elle se rendait au bord de la mer. Elle avait effectivement sa poubelle sur la tête. Je me suis endormi sans l'avoir vue revenir. Pendant la nuit, j'ai constaté qu'elle n'était pas à la maison, la cuvette non plus. J'en ai conclu qu'elle a décidé de passer la nuit sur la plage comme elle le fait souvent depuis quelque temps. Puis le jour s'est levé sans qu'elle rentre. J'ai commencé à me poser des questions, la soupçonnant d'être allée encore à Ammantchè voir Métchi.

– Elle n'est pas à Ammantchè, Mambo. N'drin n'est pas à Ammantchè.

– Où est-elle alors ? Cela m'angoisse, je me demande ce qui se passe.

– J'espère pour toi qu'il ne lui est pas arrivé malheur, Mambo.

– Hé ! Bahanan ! Ne dis pas des choses pareilles !

– Ah non ? Eh bien ! prie pour qu'elle revienne saine et sauve, Mambo. Parce que si elle ne revient pas, vous saurez que nous sommes des descendantes de sorciers.

– Bahanan, "on ne cogne pas les gens avec le grillage[25]" sans preuves, tu sais.

– Je ne t'ai accusé de rien, je ne fais que te prévenir.

Bahanan se tordit de douleur et, au prix de mille acrobaties, parvint à se mettre debout. En clopinant, elle reprit le chemin de sa maison. Où était donc N'drin ? Le désespoir aurait-il donc eu raison d'elle ? ne cessait de se demander Bahanan, l'âme en peine. Pourquoi se cachait-elle d'eux tous ? Eh ! N'drin !

La nuit était de nouveau venue. Le ciel était aussi sombre que le pagne d'une veuve. Le village semblait avoir quelque mal à respirer depuis qu'on avait constaté la disparition de N'drin. Même les bruits de vaisselle se faisaient discrets, comme pour ne pas effaroucher cette dernière si elle revenait. Dans toutes

---

25. Accuser quelqu'un.

les cases, on ne parlait que de N'drin. C'est seulement maintenant que l'on se sentait si proche d'elle et qu'on aurait fait n'importe quoi pour lui venir en aide.

Portée disparue ! N'drin était donc portée disparue ! Mon Dieu, quelle histoire, hein ! Bahanan essayait vainement de ne pas pleurer. N'drin était une partie d'elle-même. Elles avaient toujours tout partagé. Comment sa sœur pouvait-elle se volatiliser ainsi ?

La nouvelle parvint à Métchi qui versa des larmes durant toute une journée, mais se consola en pensant qu'elle aussi était en sursis et rejoindrait bientôt sa mère là où elle était.

Mambo se tournait et se retournait sur sa couche. Il n'arrivait pas à croire ce qui était arrivé : comment N'drin pouvait-elle lui faire cela ?

*

* *

Des enfants qui jouaient sur la plage se mirent à pousser des cris de frayeur. De toute la vitesse de leurs jambes, ils s'éparpillèrent. Autour d'eux, l'on se demandait ce qu'ils avaient vu.

– Qu'y a-t-il ? demanda une vieille femme qui habitait près de la plage.

– Quelque chose est sorti... de la mer, bégaya le plus courageux de tous.

– Quelque chose ? insista la vieille.

– Oui, on dirait une personne, répliqua l'enfant qui tremblait.

– Qu'est-ce que tu racontes, toi ? intervint un pêcheur qui venait d'arriver sur la plage.

– Mon fils, va plutôt voir de quoi il en retourne. Les gosses se sont enfuis quand la mer a rejeté quelque chose qui les a effrayés. Je me demande bien ce que c'est, fit la vieille.

– Ils recommencent leurs bêtises, ces garçons. La dernière fois, c'était un épouvantail jeté à la mer qui est revenu. Ils ont ameuté tout le village pour rien du tout, répliqua le pêcheur. Mais je vais voir cela de près tout de même.

La vieille, sentant un frisson la parcourir, rentra chez elle. C'était sûrement un noyé et cela, pour rien au monde, elle ne voudrait le voir. Le pêcheur arriva très rapidement sur les lieux. Son cœur bondit : c'était un cadavre que la mer avait rejeté. Il retourna le corps avec mille précautions et poussa un cri : c'était une femme. Était-ce celle qu'on recherchait depuis deux jours, N'drin d'Ammanvri ? Les flots ont dû la transporter jusqu'ici, à Bressouan-man. L'homme décida d'aller informer le chef du village de la macabre découverte. Il trouvait étrange qu'elle n'eût pas été complètement défigurée par les poissons et le séjour dans l'eau.

Atterré, le chef de Bressouan-man s'entoura de quelques notables et se rendit à la plage. Lorsqu'il vit le visage de la femme étendue là, l'émotion le submergea. C'était bien elle, N'drin d'Ammanvri. Il la connaissait pour avoir souvent acheté de l'huile à son étal lorsqu'il était en visite dans ce village voisin.

Aussitôt, le chef de Bressouan-man désigna quelqu'un pour aller porter la mauvaise nouvelle à la famille de la défunte.

À Ammanvri, nul ne voulait y croire. Qu'était-il arrivé à N'drin pour que la mer l'emportât ? Elle nageait pourtant très bien. Dans la cour où avait vécu cette dernière depuis son mariage, s'était massée une foule de gens. Bahanan hurlait sa douleur. De solides gaillards durent la maintenir en place. Profitant d'un moment d'inattention de ses deux cerbères, Bahanan courut se jeter sur Mambo.

– Tu es heureux maintenant, n'est-ce pas ? Tu as vendu ma nièce, tué ma sœur, que te reste-t-il à accomplir pour que la boucle soit bouclée, hein, Mambo ?

– Bahanan, je t'en prie, contrôle tes émotions, intervint Dohoun.

Bahanan se tourna vers elle, les yeux chargés de haine. De quoi se mêlait-elle celle-là ?

– Oui, tu peux bien le défendre, Dohoun. Vous avez tous aidé votre frère à empoisonner la vie de la pauvre N'drin. Maintenant qu'il l'a achevée, vous ne pouvez que voler au secours de cet homme de malheur !

– Oh ! Bahanan, ne parle pas comme cela, je t'en supplie, insista Dohoun. Je ne défends nullement Mambo, même s'il est mon frère. Nous sommes à des funérailles avec des personnes étrangères au village. Avons-nous vraiment besoin de laver notre linge sale devant elles ?

– Non, pas du tout, fit un notable. Bahanan, ma sœur, du courage. Nous comprenons ta peine, mais évite de te donner en spectacle.

– Je vous remercie tous, je vous remercie beaucoup. Que Dieu vous bénisse, qu'il vous bénisse abondamment.

– He ! Bahanan, tu ne vas pas profiter du malheur qui te frappe pour proférer des malédictions contre nous, tu m'entends ? s'énerva Wouyoh. C'est toi-même que Dieu va bénir.

– Eh ! Wouyoh ! Pourquoi es-tu si prompte à élever la voix ? Qui est Bahanan pour proférer des malédictions contre toi ? Quel lien de sang y a-t-il entre vous ? Tant qu'elle invoque le nom de Dieu sur toi et ne dit rien d'autre, tu n'as aucune raison de te plaindre.

– Oh ! N'drin, se mit à se lamenter Bahanan. N'drin, pourquoi ? T'es-tu sciemment laissé emporter par les flots ? Pourquoi as-tu fait cela ? Sais-tu que ta dernière demeure ce sera la plage où la mer a rejeté ton corps sans vie ? As-tu oublié Owotam, ton fils adoré ?

De nombreuses personnes ne pouvaient retenir leurs larmes. C'était tout de même curieux qu'elles pleurent aujourd'hui alors qu'elles n'avaient guère montré leur attachement à N'drin du vivant de cette dernière.

Le chef forma une délégation pour accompagner Bahanan, Mambo et les siens à Bressouan-man où ils étaient attendus pour l'inhumation. Il fallait faire vite.

Sous le soleil, des hommes creusèrent une tombe sur la plage. On y déposa la dépouille de N'drin et l'on procéda à des cérémonies pour conjurer le mauvais sort. En effet, celui qui meurt noyé n'a droit ni aux honneurs funéraires ni à une inhumation au cimetière, pour éviter qu'une malédiction de mort par noyade ne s'abatte sur les membres de sa famille.

Après tout cela, on se retrouva dans la cour du chef de canton qui résidait à Bressouan-man. Métchi n'était pas venue aux obsèques de sa mère, pas plus que dame Anzoun. Cependant cette dernière avait envoyé deux personnes, dont sa première coépouse, pour la représenter. Le chef d'Ammantchè n'avait daigné y dépêcher qu'un de ses conseillers.

Le cœur gros au point d'en étouffer, Métchi se leva et secoua son pagne. Au pas de course, elle prit le chemin d'Eme Koua. Malgré les larmes qui l'aveuglaient, elle courait en chantant. Tous ceux qui la voyaient passer se retournaient sur elle avec compassion.

Bientôt, elle fut dans la cour de Bèdè. Celle-ci, quelque peu surprise, se leva et courut se jeter dans les bras de son amie.

– Qu'y a-t-il, ma sœur ? s'enquit-elle en voyant Métchi dans un tel état.

– Bèdè, ma sœur, je suis perdue, je suis perdue. Viens à mon secours, fit Métchi en s'arrachant des bras de son amie pour se jeter sur le sol.

– Métchi, parle-moi. De qui s'agit-il ? dit-elle en la secouant.

– De N'drin, ma mère, la mère d'Owotam. *Oho !* Bèdè, N'drin d'Ammanvri est morte ! cria Métchi.

– Morte ? reprit en écho Bèdè saisie de vertige. Où l'a-t-on retrouvée ?

– À la plage, rejetée par la mer. Elle est morte noyée, Bèdè, noyée !

– Ce n'est pas vrai ! Mais c'était une nageuse émérite, Métchi.

– Hélas ! oui. Peut-être était-ce volontaire. Peut-être était-ce à cause de moi.

– Non, je pense qu'elle a été prise d'un malaise alors qu'elle se trouvait près de la mer. Cela peut arriver, tu sais. Quelle raison avait-elle de se donner la mort, Métchi ? Elle était en train de travailler et de rassembler de l'argent pour aller payer la dette et te ramener à la maison. Des pourparlers étaient en cours avec le chef d'Ammantchè.

– Ma mère s'était sans doute dit qu'elle n'aurait pas assez d'argent pour venir payer la dette avant que la menace qui pèse sur moi ne devienne réalité.

– Une menace, Métchi ? Quelle menace ?
– Tu n'as donc rien appris, Bèdè, ma sœur ?
– Non, absolument rien. De quelle menace est-il question ?
– Le chef d'Ammantchè avait décidé... de... me prendre comme concubine.
– Quoi ? Mais c'est ignoble ! Pourquoi ne pas te revendre à un négrier ?
– Ma mère et tante Bahanan sont venues à Ammantchè pour discuter avec le chef à ce sujet. Il ne les a même pas reçues. Anzoun les a rassurées de son ton doucereux, mais ma mère était désespérée. Elle n'avait cessé de pleurer jusqu'à ce qu'elles quittent la cour du chef. Je crois qu'elle n'a pas pu supporter cette déshonorante situation qui se profilait à l'horizon, répliqua Métchi en sanglotant.

Bèdè, le visage ruisselant de larmes, prit contre elle Métchi pour la consoler. En réalité, elles mêlèrent leurs larmes pendant un long moment avant de s'asseoir.

Le chef d'Ammantchè, pour sa part, était pensivement assis dans sa chaise longue. Il réfléchissait à la situation. Étant donné ce qui venait de se passer, il devait changer de décision concernant Métchi : il fallait absolument la donner en mariage.

16.

Mambo n'était plus que l'ombre de lui-même. Le mal qui le tuait à petit feu n'était plus physiologique, mais plutôt psychologique. Terriblement choqué par la mort de N'drin, mort à laquelle il croyait difficilement par ailleurs, il ne buvait presque plus. C'était la perte de Métchi qui le rongeait tel un cancer. Dans ses moments de lucidité, il regrettait sa légèreté, son orgueil et son entêtement. À présent, il était trop tard. Kouamlan, son père, l'avait exhorté à honorer sa dette, il s'était fâché et n'en avait rien fait. Voilà que son géniteur aussi s'en était allé, le laissant seul face à ses responsabilités.

Bahanan, elle, rangeait ses effets petit à petit, déterminée à quitter ce village qui ne lui avait jamais rien apporté, si ce n'est une parcimonieuse hospitalité. Elle comptait rejoindre Wrohoun, s'établir dans la même petite ville de brousse et y exercer un commerce d'attièkè et de poisson frit. Ainsi, elle referait sa vie et aiderait sa bienfaitrice à s'occuper des enfants. Bahanan comprenait à présent pourquoi N'drin avait laissé partir Owotam sans trop de difficultés. La mère avait certainement déjà planifié son départ de la terre des hommes. Bahanan se dit pour la énième fois qu'elle avait tout tenté pour délivrer Métchi des liens de la captivité, en vain. Rien que d'y penser, elle se sentait défaillir.

Depuis la mort de N'drin, personne n'avait entendu la voix de Métchi dans la cour d'Anzoun et du chef d'Ammantchè. Elle se déplaçait en silence, telle une ombre, pour remplir les obligations qui étaient les siennes. Elle représentait une épine dans le pied du chef, autant que dans celui d'Anzoun, sans même en avoir conscience. Aux yeux de la belle jeune fille qu'était devenue

Métchi, le chef et Anzoun n'étaient que des bourreaux, des gens sans cœur qui avaient poussé une femme désespérée au pire. Elle savait que jamais elle ne leur pardonnerait la mort de sa mère.

Anzoun, assise sur le lit du chef, le regardait d'un air triste. Elle parlementait avec lui depuis des jours pour qu'il donnât Métchi en mariage. Le chef feignait de ne pas savoir la raison de cette insistance car, jusqu'à présent, il n'avait pas avoué à sa femme ses noirs desseins concernant Métchi.

– Mon seigneur, fais donc comme tu l'as dit, donne Métchi en mariage. Regarde comme elle est malheureuse ! Désormais, elle n'a plus de famille en dehors de nous. Tu es son père, mon seigneur.

– Pourquoi déploies-tu un tel zèle quant au problème de Métchi, Anzoun ?

– Pour taire les ragots selon lesquels tu te préparerais à prendre cette pauvre enfant comme concubine, mon seigneur. Le bruit court que c'est la raison pour laquelle sa mère s'est jetée à la mer.

– Quoi ! s'écria le chef en se mettant sur son séant. Les gens de ce village ont osé calomnier leur chef ! Je me demande d'où est partie cette rumeur.

– N'as-tu pas entrepris des travaux de rénovation chez Ozroh, mon seigneur ?

– Si, tu le sais très bien. Mais ce n'était pas pour y mettre une quelconque femme, Anzoun. Je comptais faire de ces locaux une sorte de maison des hôtes !

– Ce n'est pas ce qui se murmure ici. Mon seigneur, pour couper court à tous ces commérages, donne Métchi en mariage. C'est le meilleur service que tu puisses lui rendre. Tu as été patient, personne ne t'a jamais rendu ton argent. Par conséquent, nul ne te reprochera de la donner en mariage aujourd'hui, mon seigneur.

– C'est entendu, mon amie. De toute façon, j'avais l'intention de la proposer à Lobotchè, mon neveu.

– Mais oui, c'est une bonne idée. Il est jeune et travailleur.

– Et pas mal de sa personne. Tu sais comment vous êtes, vous les femmes !

– Oh ! mon seigneur ! Je te remercie. Et Dieu saura t'en être reconnaissant.

Heureuse, Anzoun se leva et repartit vers ses appartements privés. Sa pensée alla vers Bahanan et N'drin. Si cette dernière avait eu confiance, elle ne serait pas morte. Anzoun savait-elle seulement que c'était un ras-le-bol qui avait conduit les pas de N'drin vers la mort ? Devoir devenir la mère de la favorite du chef était la goutte d'eau qui avait fait déborder un vase déjà plus que plein.

Métchi fut appelée auprès d'Anzoun. Elle se présenta devant la femme du chef la mine renfrognée. On la sentait prête à griffer, celle qui avait toujours été la personne la plus douce de cette maison.

– Métchi, ma fille, il faut que tu te prépares à commencer une nouvelle vie.

– Une nouvelle vie ? s'écria-t-elle d'une voix tremblante d'espoir.

– Oui, une nouvelle vie, car tu pars d'ici.

– Je retourne à Ammanvri m'occuper de mon père ?

– Non, ma fille, non. Tu dois aller fonder un foyer.

– Non, je ne veux pas, mère Anzoun, je ne veux pas.

– Il le faut pourtant. Tu es une femme à présent. Veux-tu, comme Ambrah, te retrouver déshonorée, un bâtard sur les bras ?

– Oh ! non ! Mais je vous en conjure, mère Anzoun, intercédez en ma faveur pour que je reste ici. Je ne veux pas aller habiter la maison de la favorite. Si vous refusez, je m'enfuirai ou me jetterai à la mer comme N'drin, ma maman !

Anzoun regardait, ébahie, cette Métchi tremblant de tout son corps, cette Métchi qu'elle ne reconnaissait plus. Faisant durer le suspense, elle ne détrompa pas tout de suite la jeune fille. Assaillie par les larmes, Métchi se détourna et allait prendre la fuite quand Anzoun l'arrêta.

– Qui donc t'a dit que tu serais la prochaine concubine du chef ? Il y a tellement de belles jeunes filles dans ce village et même dans le voisinage que je ne vois pas pourquoi c'est sur toi qu'il jetterait son dévolu, dit Anzoun avec dédain.

– Ce n'est donc pas vrai ? s'écria Métchi.

– Pas le moins du monde, mon enfant, répliqua Anzoun.

Contrairement à toute attente, Métchi vint se jeter au cou de la femme. Elle était si heureuse de savoir qu'elle ne deviendrait

pas la proie de ce vieil oiseau, qu'elle aurait fait n'importe quoi. Le mépris contenu dans les termes avec lesquels Anzoun lui avait annoncé cette merveilleuse nouvelle avait glissé sur sa peau comme de l'eau.

– N'écoute pas les oiseaux de mauvais augure de ce village, Métchi. Tu as été demandée en mariage depuis quelque temps. Le chef t'en parlera lui-même. Allez, va vaquer à tes occupations.

– Merci, mère Anzoun.

Métchi respira un bon coup. C'était comme si on lui ôtait un immense poids de la poitrine. Elle n'était même pas curieuse de savoir à qui on la donnerait en mariage. C'était une question qui lui aurait taraudé l'esprit si son avis comptait ; or il n'en était rien. Elle était prête à épouser même l'idiot du village si cela pouvait la libérer un tant soit peu du joug du chef et de sa femme.

Le chef et certains notables étaient en déplacement dans un autre village. Anzoun, l'esprit un peu plus au repos, réfléchissait, couchée dans une chaise à bascule, don d'un commerçant anglais d'Eme Koua. Un serviteur vint l'avertir de la visite de Bahanan. Elle se leva promptement et donna l'ordre de la faire entrer.

– Je te salue, dame Anzoun.

– Je te salue aussi, chère sœur Bahanan. Sois la bienvenue. Prends place.

– Merci. Merci beaucoup.

– Donne-moi les nouvelles d'Ammanvri, ma chère.

– Tout va bien là-bas, selon la formule consacrée. Je suis venue te saluer.

– Eh ! merci. Tout va bien ici aussi. C'est une grande joie pour moi de t'avoir sous mon toit, tu sais. Je suis désolée pour ta sœur. Les gens sont si méchants : jamais le chef ne pourrait prendre comme concubine une fille qu'il a élevée comme sienne ! On nous a d'ailleurs déjà demandé sa main. Mais rien n'est encore officiel, je suis donc tenue par le secret.

– Dieu soit loué ! Dame Anzoun, il me serait difficile de te parler encore du problème de ma nièce Métchi car je sais qu'il n'y a plus rien à faire. Cependant, je souhaiterais que tu m'accordes la faveur d'avoir un entretien avec elle. Je quitte Ammanvri pour longtemps et je voudrais lui dire certaines choses.

– Tu quittes Ammanvri pour longtemps, dis-tu ? Où vas-tu ?

– M'installer là où sont mes enfants. Wrohoun, la sœur de mon ex-concubin, vit avec son mari dans une petite ville de brousse. C'est elle qui élève mes trois enfants et le dernier fils de N'drin. Maintenant que cette dernière n'est plus, il me serait impossible de continuer à vivre à Ammanvri, son souvenir me hantant jour et nuit. Si au moins Métchi avait réintégré la maison paternelle, j'aurais pu m'accommoder de la situation. Mais jamais plus cela ne sera. Pourquoi demeurer sur cette terre qui ne m'a finalement jamais acceptée ?

– C'est terrible, ce que tu dis là, Bahanan ma sœur !

– Mais c'est la triste réalité, dame Anzoun. Alors, avant que je m'en aille, j'ai besoin de parler avec Métchi. La vie est si brève, ne remettons pas tout à demain.

Considérant que Bahanan avait pleinement raison, Anzoun se leva et lui prit la main. Elle la guida dans l'immense cour jusqu'à l'endroit où se tenait Métchi la plupart du temps lorsqu'elle prenait du repos. Les larmes aux yeux, la tante ouvrit les bras à sa nièce qui s'y jeta en pleurs aussi. Anzoun, mal à l'aise, les laissa seules.

– Métchi, mon enfant, nous avons tenté l'impossible pour t'arracher à ce sort, en vain. C'est pour toi que j'étais montée sur ce palmier et que j'ai failli perdre la vie en tombant. Tous les efforts de ta pauvre mère et moi n'avaient qu'un but : rembourser la dette de ton père et te ramener à la maison. Des obstacles se sont toujours dressés sur notre chemin. Nous avons lutté, mais la victoire n'a pas voulu de nous. Je voulais que tu le saches.

– Je le sais, tante Bahanan, je le sais. Tout est la faute de mon père.

– Ne lui en veux pas, ma fille. C'est ton père après tout. C'est la misère qui l'a poussé à cette extrémité et la négligence l'a projeté dans ce gouffre dont il n'a pu sortir. Il croyait enterrer la pauvreté à jamais avec cet emprunt. S'il ne s'était montré aussi orgueilleux, nous n'en serions pas là aujourd'hui. Mais le passé est le passé et rien de ce que nous ferions ne nous permettrait de retourner en arrière. Ta mère avait mis

de l'argent de côté pour ta libération. Cela n'a pas pu se faire, certes. Mais tu peux quand même en profiter. Je t'ai apporté deux cent cinquante francs.

– Deux cent cinquante francs ? Mais c'est une fortune, ma tante ! Je ne peux pas accepter.

– Si, il le faut. N'drin m'est apparue en rêve et m'a demandé de partager l'argent entre Owotam et toi. Elle m'a dit que cela ne faisait pas partie de l'héritage qu'elle me transmettait, car c'est moi son héritière. Owotam recevra cent cinquante francs une fois grand. Wrohoun et son mari nous avaient également donné de l'argent pour ta libération. N'drin souhaiterait que cela leur soit retourné pour qu'ils s'en servent pour faire face aux besoins de nos enfants qu'ils élèvent.

– Merci, dit Métchi qui essuyait ses larmes. Que vas-tu faire, à présent que ma mère n'est plus là ? Tu sais que jamais je ne retournerai vivre là-bas.

– Je vais m'en aller, ma fille. Je vais rejoindre Wrohoun.

– Si loin ? As-tu pensé à moi ? fit Métchi dont les larmes se remirent à couler.

– Oui, j'y ai pensé. Je viendrai de temps à autre te rendre visite. Comprends-moi, je ne puis plus vivre à Ammanvri ni même retourner dans notre village d'origine. Je vais rejoindre Wrohoun. Je commencerai un petit commerce aussitôt et je me trouverai un logement où je serai plus autonome. Owotam est avec elle, tu le sais maintenant.

– Vous tâcherez d'être heureux, c'est cela ? Et moi, tante Bahanan ?

– Essaie aussi d'être heureuse. Tu vas te marier à ce que m'a dit Anzoun. Tu ne pouvais devenir la concubine du chef car Dieu ne l'aurait jamais permis. Sois une bonne épouse pour cet homme qui te rend ainsi une once de ta liberté. Que Dieu te rende féconde et te garde tous tes enfants en vie. Je ne sais combien de temps il reste à ton père à vivre car il est dans un triste état. Mais toute chose est dans la main de Dieu, lui seul décide. Pardonne-lui d'avoir hypothéqué ta vie et détruit celle de ta mère, je t'en prie. Même moi, sa plus farouche adversaire, aujourd'hui je pleure quand je le vois. Fais bon usage de cet argent.

Travaille sans relâche afin de ne dépendre de personne et de ne pas t'endetter.

– Merci, tante Bahanan, merci pour tout. Viendras-tu à mon mariage ?

– Oui, si cela ne tarde pas trop. Et si Anzoun m'invite.

– Tu sais bien qu'elle ne jure que par toi depuis que tu lui as permis de sauver la vie de son cher et tendre époux ! Tu seras toujours la bienvenue ici.

– Métchi ?

– Oui, ma tante.

– Métchi, il faut que tu saches une chose très importante : tu as été, tu es et tu seras toujours la prunelle de mes yeux. Souviens-toi aussi que ta mère t'aimait beaucoup.

– Oh, ma tante. Je le sais et jamais je ne l'oublierai.

La tante et la nièce pleurèrent encore un moment avant de se séparer. Métchi ne la raccompagna pas auprès d'Anzoun car elle n'arrivait pas à sécher ses larmes.

Dès que Bahanan revint, Anzoun lui remit un paquet. Il s'agissait d'un pagne de prix et d'une chaîne en or, en souvenir. Des larmes remplirent les yeux de Bahanan qui ne put s'empêcher de serrer Anzoun sur son cœur. Puis elle prit congé, acceptant de revenir pour le mariage de Métchi. Pourtant, chacune des deux femmes savait qu'elles ne se reverraient peut-être pas avant bien longtemps.

*

*   *

On n'avait pas prévu le même genre de fête que pour le mariage de Bèdè. Cette dernière, par ailleurs, avait effectué le déplacement pour la circonstance. Métchi l'avait échappé belle : elle ne serait pas la concubine du chef. Celui-ci avait pris soin de la donner en mariage à Lobotchè, son neveu préféré. Lobotchè pour sa part, avait du mal à croire ce qui lui arrivait. Comme tout le monde, il avait appris avec consternation que la nouvelle concubine de son oncle, le chef d'Ammantchè, serait Métchi, cette belle jeune fille qui vivait quasiment en recluse dans la cour

de ce dernier. Pauvre captive jamais rachetée par les siens. Alors, il comprenait mal comment il pouvait se retrouver, du jour au lendemain, l'heureux fiancé de celle-ci.

Jusqu'à présent, Métchi, en fille bien élevée, n'avait pas cédé à la curiosité de le rencontrer. Et puis à quoi bon ? Elle savait vaguement de qui il s'agissait, mais cela la laissait presque aussi indifférente qu'au début, lorsqu'on lui avait annoncé leurs fiançailles. Pourtant, Anzoun, de coutume si austère, ne tarissait pas d'éloges au sujet de ce jeune homme. Elle prétendait même qu'il faisait l'objet de toutes les convoitises dans ce village. Malgré son innocence, Métchi n'était pas dupe : elle savait ce qui rendait Anzoun si heureuse et si volubile. Avoir pour rivale une fille de son âge eût été plus qu'un challenge pour cette femme.

Anzoun avait plaidé pour que ce dernier donnât une réception aussi grandiose que celle du mariage de Bèdè, mais n'avait apparemment pas obtenu satisfaction. L'homme avait la fâcheuse impression que ce faisant, sa femme ne cherchait qu'à le narguer. D'autant plus qu'elle ignorait la raison pour laquelle il avait renoncé à faire de Métchi sa favorite. Malgré sa finesse d'esprit, Anzoun n'avait pas compris que c'était la mort tragique de N'drin qui avait freiné les ardeurs de son chef de mari. Mais cela, il le gardait pour lui. En effet, la mort de N'drin l'avait tellement choqué que, de prime abord, il avait été tenté de rendre Métchi à sa famille. Seulement, il n'avait pas eu assez de courage pour assumer le qu'en dira-t-on qui, inévitablement, en découlerait.

Croyant faire preuve de mansuétude, le chef d'Ammantchè convia une grande partie des habitants d'Ammanvri au mariage. Perçue comme une moquerie, l'invitation resta sans suite, puisque nul, à Ammanvri, ne s'était manifesté. Même Bahanan ne pouvait y répondre en raison de la date choisie par le chef. Qu'à cela ne tienne, la fête n'en serait que plus belle, pensait-il.

Finalement, le chef d'Ammantchè fut contraint de ne pas lésiner sur les moyens pour donner un certain cachet à cette cérémonie. En effet, Lobotchè était le fils de N'boya, sœur aînée et bien-aimée du chef d'Ammantchè. En outre, le chef avait sa réputation à défendre : les chefs et notables des villages alentour avaient été également conviés à la célébration.

Ainsi, de nombreuses femmes d'Ammantchè avaient pris d'assaut la cour de la seconde épouse du chef. C'est là qu'on faisait la cuisine pour le repas nuptial. La veille, des pêcheurs avaient été spécialement dépêchés en mer pour approvisionner les cuisinières en poisson de qualité. Elles en avaient fait fumer une partie. À présent, un délicieux fumet s'élevait des grosses marmites qui trônaient sur des foyers de pierre.

Dans la cour de sa résidence, le chef supervisait l'emplacement des sièges pour les personnalités qui feraient le déplacement. Les joueurs du tam-tam sacré faisaient les essais.

Les commérages allaient bon train dans l'entourage d'Anzoun qui rangeait les effets de la mariée. On enviait les filles de la cour du chef. Abandonnées là par leurs familles, deux d'entre elles avaient eu assez de chance pour faire un "bon" mariage. Surtout cette Bèdè qui vivait à présent à Eme Koua dans une grande et belle maison près de la plage. Une "vraie" maison, pas une case ! Elle avait à sa disposition une armée de serviteurs et de servantes. On disait même qu'il y avait quelques captifs parmi eux.

Métchi ne souhaitait pas que ce mariage, qui avait lieu juste quelques mois après la disparition tragique de sa mère, fût un sujet de réjouissance. Mais Anzoun, sa tutrice légale, ne l'entendait pas de cette oreille. Elle fut celle qui décida de ce que l'on devait utiliser pour parer la mariée avant de la donner à son époux. Elle sortit d'une de ses malles deux pagnes *foumbuè*[26], des parures d'or, un mouchoir de tête et des sandales de prix. Tandis qu'elle étendait les pagnes sur le lit pour les défroisser, Anzoun désigna un morceau de savon de Marseille à Métchi et lui ordonna d'aller s'en faire un shampooing. Puis elle enjoignit Bèdè de confectionner de grosses tresses à son amie une fois les cheveux secs. Métchi s'exécuta aussitôt... Elle était si heureuse de quitter cette maison pour la sienne qu'elle aurait obéi à n'importe quel ordre d'Anzoun sans rechigner.

Les cheveux de Métchi n'étaient pas faciles à discipliner et elle riait de voir Bèdè s'escrimer avec le peigne. Cette dernière feignit de se fâcher, puis éclata de rire.

26. Pagne traditionnel de couleur ocre en écorce d'arbre.

– Métchi, ma chère amie, je sens que tu es moins malheureuse maintenant. Cela me procure un soulagement que tu n'imagines même pas.

– Oh ! si, j'imagine aisément ce que tu ressens. J'ai passé des années à pleurer et à soupirer après ma liberté. Je n'ai pu voir mon rêve se réaliser. Mais si le destin veut que j'épouse un homme d'ici, qu'y puis-je ? Je me résigne à mon sort. Si j'ai la chance d'avoir pour mari un homme bon et travailleur, que puis-je demander de plus ? Ammanvri n'est plus mon village. C'est dur à accepter, tu sais !

– C'est bien vrai, mon amie. Dieu est souverain en toute chose, soumettons-nous à Sa volonté. Bon, voyons voir comment faire tenir ses fameuses tresses...

Un rire de Métchi fut la réplique à cette boutade de Bèdè. Une Bèdè épanouie et plus aguichante que jamais. On chuchotait qu'elle attendait un heureux événement. Métchi s'en doutait un peu, mais n'osait poser la question à la concernée. On ne parle pas d'une grossesse encore invisible ; ce serait attirer le mauvais œil.

Dissimulée derrière un arbuste, Anzoun écoutait la conversation des deux amies depuis un moment. Elle fut troublée de constater que Métchi savait encore rire. Car depuis le départ de Bèdè et le retour de Métchi d'Eme Koua, personne ne l'avait vue montrer le moindre signe de joie, ne serait-ce qu'un sourire. Les choses avaient encore empiré avec le décès de N'drin. Sa chère Bèdè revenue, Métchi laissait son rire faire également sa réapparition.

Sur la pointe des pieds, Anzoun retourna songeuse à la grande maison. Solitaire dans l'âme, elle n'avait jamais eu d'amie avec laquelle échanger des secrets. Bien qu'elle eût une sœur, elle n'avait pas de liens privilégiés avec cette dernière. Était-ce parce qu'elles n'avaient pas été élevées ensemble ? Adoptée par une tante du chef, elle avait pourtant grandi avec d'autres filles aux côtés de celle-ci. C'était encore cette femme qui avait jeté les bases de son mariage avec celui qui devait devenir le chef d'Ammantchè. Malheureusement, celle qu'elle considérait comme sa véritable mère n'était plus de ce monde. Sa génitrice et elle étaient presque des étrangères l'une pour l'autre. Anzoun s'était

maintes fois réjouie de ne s'être pas mariée dans son village d'origine car elle n'y connaissait pas grand monde...

Les confidences de Métchi et Bèdè furent interrompues par l'irruption d'un serviteur envoyé par Anzoun quérir la mariée. Heureusement la séance de coiffure était à son terme. Bèdè le renvoya dire à sa maîtresse que celle-ci ne tarderait pas à arriver.

– D'où Anzoun tire-t-elle de telles pratiques ? demanda Métchi un peu agacée.

– Quelles pratiques ? s'étonna Bèdè.

– Ces mariages avec grande réception et la mariée parée comme pour une sortie avant de la remettre à son époux. Nous n'avons pas pour habitude de faire de la remise de la dot une fête à Ammanvri, répliqua Métchi. En outre, je viens de... perdre un être cher.

– Ne te plains donc pas, Métchi. Tout ce que fait Anzoun ne t'est pas destiné, pas plus que ce ne fut le cas pour moi il y a quelques mois. Tu vois donc comment sont mis ceux qui se marient chez les pères blancs ? Eh bien, Anzoun veut leur ressembler. De plus, elle doit étaler leurs richesses, à son mari et à elle. Dans mon cas, c'était pour faire la concurrence à mon mari et aux siens ; dans le tien, c'est pour éblouir leurs invités puisque c'est l'héritier de son époux qui prend femme, dit Bèdè avec douceur.

– Eh oui ! soupira Métchi. Dépêchons-nous sinon elle viendra ici elle-même.

Lorsque toutes les délégations furent installées, ainsi que les familles invitées et celle du marié, on procéda à l'union de Métchi d'Ammanvri, femme captive, hypothéquée à Ammantchè, et de Lobotchè d'Ammantchè, neveu du célèbre chef du village du même nom.

Ainsi, le chef d'Ammantchè, en tenue d'apparat, prit la main de Métchi et la posa dans celle de son neveu. Il leur prodigua les conseils d'usage et les déclara mariés. Des larmes descendirent sur les joues de Métchi. Son destin venait d'être ainsi scellé. Anzoun leur demanda d'aller s'asseoir ensemble.

– Ne pleure pas, lui murmura son mari. Je te laisserai aller rendre visite à ton père à Ammanvri. Je sais que ton village te manque par-dessus tout.

– Je ne pleure pas pour Ammanvri, fit-elle laconiquement.

Les filles de la génération de Métchi, bien qu'elles n'eussent pas encore été officiellement fêtées, l'entourèrent. Quand les chants et le tam-tam résonnèrent, elles se levèrent ensemble et se mirent à danser.

Finalement, vint l'heure de partager le plat de sauce au poisson et l'attièkè teinté d'huile rouge, menu par excellence de ce genre de cérémonie. Les gens mangeaient, mangeaient, et mangeaient encore. Cependant, la nourriture ne semblait pas diminuer, au contraire. Les boissons de toutes sortes et l'eau fraîche circulaient aussi parmi les convives. Tout le monde "levait le bras [27]" du chef et d'Anzoun. Celle-ci s'en rengorgeait.

Métchi attendait la soirée avec quelque crainte, malgré les propos rassurants de Bèdè. C'est à ce moment-là que, baignée et parée pour la nuit, elle marcherait vers sa nouvelle vie avec la délégation qui l'accompagnerait à sa chambre nuptiale. Sa pensée s'envola vers Bahanan. Bahanan qui, depuis son exil, songeait tous les jours à Métchi. Que deviendrait un jour cette dernière ? Lui accorderait-on la faveur de revoir son village et son pauvre père ? Heureusement, il y avait Owotam, ce don de Dieu, pour la réconforter lorsque la douleur se faisait lancinante. Mambo avait brisé le fil ténu de l'existence de N'drin le jour où il avait donné Métchi en gage. Elle l'avait toujours su, mais avait refusé cette fatalité de tout son être.

Là-bas à Ammanvri, Mambo, le père de Métchi, avait passé la journée à verser des larmes amères. La nouvelle de la célébration du mariage de Métchi lui était tombée dessus comme un seau d'eau froide, le dégrisant immédiatement. Le pire, c'est que personne ne le plaignait, bien au contraire. Pour avoir voulu tuer la misère, lui, Mambo, avait détruit sa propre vie et celle des siens. Le deuil qu'il devait désormais porter, ce n'était pas celui de l'infortune, mais bien celui de son épouse disparue et de sa fille embastillée à jamais. Le verrait-elle seulement avant son ultime voyage ?

---

27. Formule de félicitations.

QUARANTE ANS PLUS TARD...

Une longue procession traversait Ammantchè, ce village qui n'avait de petit que le nom.

Une foule immense était dans la rue. Les hommes, dont certains avaient les yeux rouges, marchaient tête basse. Les femmes retenaient à grand-peine larmes, gémissements et cris.

Le glas sonnait, sonnait au clocher de l'église.

Un homme, dans la force de l'âge, soutenait une femme pleurant à chaudes larmes. Cet homme, c'était Owotam, le fils de N'drin et de Mambo d'Ammanvri. La femme aux cheveux blanchissants, n'était autre que Bèdè, l'amie de toujours de Métchi la captive, la femme donnée en gage, la prisonnière. Aujourd'hui, les grilles de l'exil se refermaient définitivement sur elle car Métchi allait dormir de son dernier sommeil dans la terre qui ne l'avait pas vue naître, celle d'Ammantchè.

Oh ! pauvreté, oh ! misère, comme tu es cruelle !

Métchi, emmenée par son père à Ammantchè, y avait passé une partie de son enfance, son adolescence, s'y était mariée, avait donné le jour à six enfants. Métchi, en ce jour dernier, ne sera pas, comme l'exige la coutume de son peuple, pleurée, baignée, parée, exposée puis inhumée par sa famille paternelle. Elle ne lui appartenait plus.

Ammanvri, le grand village, est venu à Ammantchè pour accompagner un des siens à sa dernière demeure. N'drin, enfouie sous le sable de la plage à Bressouan-man, Métchi, dans la terre d'Ammantchè, le village de la servitude, et Bahanan, au loin, dans un village de brousse où elle avait

exigé d'être ensevelie, voici les cendres d'une lignée dispersée par Mambo aux quatre coins de la terre des hommes...

Lobotchè, entouré de ses enfants, pleurait sa femme bien-aimée, la captive de l'infortune. Il lui avait proposé mille et une fois de retourner, ne serait-ce qu'une fois, voir la terre qui était réellement sienne, mais elle lui avait opposé un refus catégorique. « Qu'irais-je y faire ? Je n'y ai plus personne ! » lui avait-elle invariablement répondu. Et son père ? Elle rétorquait qu'elle n'en avait plus. Lobotchè s'était attaché à cette femme sans passé qui n'avait vécu que pour lui et leurs enfants, le regard voilé d'une indicible nostalgie jamais éteinte ; et voilà qu'aujourd'hui, il allait devoir la laisser quelque part et retourner seul à la maison qu'il avait bâtie pour elle.

Le glas sonnait et sonnait.

Le prêtre et les enfants de chœur sortirent de l'église pour accompagner cette ouaille qui avait récemment pris le baptême et reçu le sacrement du mariage.

Bèdè, le visage baigné de larmes, suivait des yeux la dépouille de celle avec qui elle n'échangerait plus. Leur pacte d'amitié venait de se rompre dans ce monde. Et dans l'autre ? Ne se reverraient-elles plus jamais ? Elle espérait que si, au pays où l'on est libre, car l'âme appartient à Dieu. À qui la céderait-Il pour de l'argent ?

Wrohoun et son mari, accompagnés de leurs enfants et de ceux de Bahanan, ne pouvaient cacher leur peine. Ils se rappelaient les sacrifices consentis pour libérer Métchi sans que cela ait abouti à quoi que ce fût. Le souvenir de leurs nuits et jours de tristesse dus à la situation de Métchi déferla encore en eux, leur tirant encore plus de larmes.

Owotam avançait lentement, le vent fouettant son visage. Sa silhouette dépassait celle de la plupart des hommes qui marchaient vers le cimetière. En son cœur, il pleurait cette sœur qu'il avait si peu connue. À jamais demeureraient gravés dans sa mémoire le sourire mélancolique et les grands yeux si semblables aux siens, de Métchi qu'il avait revue, il y avait quelques années, aux obsèques de leur tante, Bahanan. Il avait

grandi sans connaître N'drin, sa génitrice. Cependant, en regardant Métchi, il avait l'impression de se souvenir d'elle. Instruit, marié et père de famille, il avait tenté de se réconcilier avec Mambo, mais ce dernier n'était plus tout à fait lucide au moment où ils s'étaient rencontrés.

À présent, solitaire dans sa case qui tombait en ruines, Mambo parlait à des fantômes. Non, il n'était pas fou, puisqu'à l'annonce du décès de Métchi, il se mit à pleurer. Il ressentait comme un terrible châtiment le fait d'avoir vécu assez longtemps pour voir Métchi quitter ce monde après avoir passé la quasi-totalité de ses jours sur la terre où il l'avait exilée contre espèces sonnantes et trébuchantes.

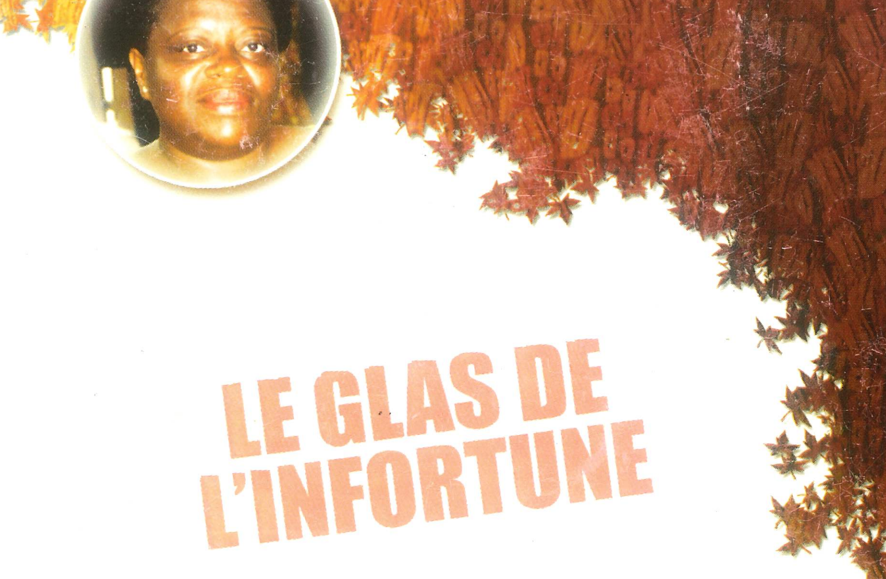
Le chef d'Ammantchè, de même que sa chère Anzoun, avaient précédé leur captive dans l'au-delà. Seule leur résidence témoignait de la véritable histoire des enfants abandonnés par des parents trop pauvres pour payer leurs dettes.

Le vent reprit le conte pour le dire aux habitants d'Ammanvri. Ammanvri qui soupirait désespérément après le retour d'une fille donnée en gage, une fille qui s'appelait Métchi.

Achevé d'imprimer 1er trimestre 2006
par la SNPECI - 01 BP 1807 Abidjan 01
pour le compte des Éditions CEDA/NEI
Mise en page : Service Production - CEDA/NEI

Dépôt légal éditeur :
n° 1066 CEDA
n° 7034 NEI

59 0206 9



LE GLAS DE L'INFORTUNE

Régina Yaou, originaire d'Akrou (Jacqueville) est née à Dabou en 1955. Découverte grâce à un concours littéraire alors qu'elle est encore au lycée, elle est aujourd'hui l'auteur de nombreux romans dont La révolte d'Affiba, Aihui Anka *et* l'Indésirable.

Après ses études techniques (B.T.S.) et universitaires (Anglais, Administration Économique et Sociale), Régina Yaou, qui a travaillé quelques années en entreprise, se consacre désormais à sa carrière d'écrivain.

Mariée et mère de famille, elle réside à Abidjan, en Côte d'Ivoire.

Tenaillé par le destin qui ne lui a envoyé que déboires, malheurs et misère, Mambo, un villageois de la Basse Côte, décide de se libérer de ce carcan. Pour tuer l'infortune, il s'endette en mettant en gage sa fille, Métchi, ne laissant à N'drin, sa femme, que leur dernier-né et un énorme chagrin.

Commence alors la tragique et palpitante histoire d'une famille prise dans une terrible tempête, la lutte pour la survie dans l'honneur.

59 0206 9



9 782844 872722